



--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHER ---
License ABU

Version 1.1, Aout 1999

Copyright (C) 1999 Association de Bibliophiles Universels
<http://abu.cnam.fr/>
abu@cnam.fr

La base de textes de l'Association des Bibliophiles Universels (ABU)
est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et
modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement
ou de recherche scientifique est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit
 - a) soit inclure la presente licence s'appliquant a l'ensemble de la
diffusion ou de l'oeuvre dérivée.
 - b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version
numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence. Cette
possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire,
ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents
extraits.
 - c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version
numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au
paragraphe 6, si elles sont présentes dans la diffusion ou la nouvelle
oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de
façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux
documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer
à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. L'en-tête qui accompagne chaque fichier doit être intégralement
conservée au sein de la copie.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi
que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs,
additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre,
doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être
aussi précise que possible, et datée.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration
par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe,
phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à
l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc
comporter la présente notice.

----- FIN DE LA LICENCE ABU -----

--- ATTENTION : CONSERVEZ CET EN-TETE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHER ---

<IDENT lettresjuives45>
<IDENT_AUTEURS argens>
<IDENT_COPISTES swaelensg>
<ARCHIVE <http://www.abu.org/>>
<VERSION 1>
<DROITS 0>
<TITRE Lettres Juives (Tome 4 et 5)>
<GENRE prose>

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

<AUTEUR J.B. Marquis d'Argens (1704-1771) Lettres juives (Tome 1)>
<COPISTE G. J. Swaelens (100112.3376@compuserve.com)>
<NOTESPROD>

De ses nombreux voyages et missions diplomatiques, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens (1704-1771) a tiré la substance de ses «Lettres juives» sous-titrées «Correspondance Philosophique, historique & critique, entre un Juif Voyageur en différens Etats de l'Europe, & ses Correspondans en divers endroits.» L'Eglise a mis par deux fois les «Lettres Juives» à l'Index, sans doute en raison de leurs commentaires fortement anticléricaux. L'Encyclopédie Universalis en décrit l'auteur comme «un parfait représentant du siècle des Lumières et l'un des premiers écrivains de l'Occident à traiter le peuple juif avec respect». Les «Lettres Juives» offrent un vaste panorama sur les conceptions philosophiques, religieuses, scientifiques et politiques de l'époque. Les volumes dont a été tirée la présente numérisation ont été confiés au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, à Paris.(e-mèl:centredoc@mahj.org)

From his many trips and diplomatic missions, Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens (1704-1771) drew his "Lettres Juives", a "Philosophical, historical & critical correspondence, between a Jew travelling in different states of Europe, and his Correspondents in many places". The Roman Catholic Church put the "Lettres Juives" twice on the Index of banned books, probably because of their strong anticlerical stance. The French-language Encyclopédie Universalis describes the marquis d'Argens as "a perfect representative of the Siècle des Lumières (the Age of Enlightenment, in France) and one of the first writers in the West to treat the jewish people with respect." The "Lettres Juives" offer a wide panorama on the philosophical, religious, political, scientific scene of the time. The volumes from which this digitalisation has been produced have been entrusted to the «Musée d'art et d'histoire du Judaïsme», Paris, France.(e-mail:centredoc@mahj.org)
</NOTESPROD>

----- FIN DE L'EN-TETE -----

----- DEBUT DU FICHIER lettresjuives451 -----

Lettres Juives, ou Correspondance Philosophique, Historique & Critique, entre un Juif Voyageur en différents Etats de l'Europe, & ses Correspondans en divers endroits.

NOUVELLE EDITION, augmentée de Nouvelles Lettres & de quantité de remarques.

TOME QUATRIEME (d)

A LA HAYE, CHEZ PIERRE PAUPIE.

M.DCC.LXIV.

EPITRE AU PREUX ET ADMIRABLE DOM QUICHOTTE DE LA MANCHE, INVINCIBLE CHEVALIER DES LIONS, &c. &c. &c.

Illustre héros de Cervantes, incomparable destructeur de moutons & de marionnettes, courageux & intrépide affaisseur de moulins à vent & à foulon,

terreur perpétuelle des Alguazils de la sainte Hermandad, &c, &c, agréez que je mette sous votre puissante protection ce IV. volume des Lettres Juives. Un outré, chevalier pour le moins aussi insensé & aussi extravagant que vous, a résolu leur ruine, & juré leur déconfiture. Vainement le public semble-t-il vouloir les garantir de son courroux: il défie l'univers entier au combat, & se vante de les réduire en poudre, malgré la protection de tous les enchanteurs. Dans ce pressant besoin, permettez que j'aie recours à vous. Venez, ô insensé chevalier, opposer folie à folie: domptez votre rival le téméraire chevalier d'Ibérie; &, après l'avoir terrassé, faites-lui confesser qu'il ne doit nullement jouir du droit d'être aussi extravagant que vous. Depuis si long-tems qu'il semble vouloir vous disputer le sceptre, ou la marotte de Momus, ses impertinences & ses folies devraient avoir enflammé votre zèle: & cependant, vous souffrez qu'il jouisse en paix de sa réputation. Songez que la gloire doit vous exciter au combat, & que votre profession même vous y engage. Vous devez par les loix de la chevalerie errante, redresser les griefs, consoler les affligés, & protéger les opprimés. Vous ne pouvez donc équitablement refuser de donner aux Lettres Juives _le généreux secours que je vous demande instamment pour elles: & dans la juste confiance où je suis d'obtenir de vous cette grace, je demeure avec le plus profond respect, incomparable chevalier,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Le traducteur des LETTRES JUIVES._

PREFACE

Comme j'achevois ce quatrième volume, on m'a envoyé d'Amsterdam le XXIII. tome de la *Bibliothèque Française*, dans lequel j'ai trouvé une *lettre*, où sous prétexte de rapporter quelques faits concernant l'état des sciences en Espagne, on a vivement déclamé contre certain ouvrage qu'on n'a point nommé, mais qu'on a assez désigné pour connoître aisément qu'on veut parler des *Lettres Juives*.

J'avois d'abord résolu de ne point répondre à cette critique, dont l'auteur est généralement reconnu, soit dans le monde, soit dans la république des lettres, pour une espèce de fou, & pour une parfaite copie du fameux dom Quichotte. En effet, on sçait qu'il a pris une passion aussi romanesque pour la nation Espagnole, que celle du héros de la Manche pour son incomparable dulcinée.

Je ne me croyois donc point obligé de faire attention aux objections d'un pareil personnage; & j'aurois suivi mon premier mouvement, si je n'avois réfléchi dans la suite que cette impertinente *lettre* se trouvant insérée dans un journal où l'on voit quelquefois des choses assez curieuses & assez utiles, bien des gens pourroient se persuader que cette critique seroit de la main des journalistes. Je dirai donc un mot de quelques-unes des bêtises dont ce ridicule écrit est rempli.

Le chevalier d'Ibérie prend d'abord la défense de tous les auteurs qui sont critiqués dans les *Lettres Juives*. On doit lui pardonner d'être sensible à leur affront; car il y a bonne part. Aussi appelle-t-il au public de l'injustice qu'il croit qu'on lui a faite. *Il traite d'ignorans, dit-il, des gens de lettres, qui ont mis le public en état de juger de leur érudition.* Je réponds à cela, qu'il n'est rien de si faux que ce reproche, & je défie qu'on me nomme un auteur estimable, dont je n'aye pas fait l'éloge. *Descartes, Gassendi, Bernier, Mallebranche, Bayle, Locke, s'Gravesande, Vitriarius, Boerhave, de Thou, Daniel, Pascal, Sirmond, Péteau, Lamy* : enfin tous les sçavans, de quelque état, & de quelque religion qu'ils soient, catholiques ou protestans, jésuites ou jansénistes, m'ont été égaux. Dès qu'ils ont eu du mérite, je n'ai pas balancé à leur rendre justice. J'ai eu la même équité envers les auteurs qui n'ont écrit que sur des matières concernant la poésie & les romans. J'ai loué *Corneille, Racine, Milton, Pope, Pétrarque, le Tasse, le Guarini, dom Lompès de Véga, Cervantes, Crébillon, Voltaire, Rousseau*. Il est vrai qu'en accordant du génie à ce dernier, j'ai cru que je pouvois, & que je devois lui refuser ce qu'un arrêt solennel du premier parlement de France lui avoit ôté.

Ce sont-là tous les bons auteurs dont j'ai parlé; & je continuerai d'avoir toujours pour leurs ouvrages une estime infinie. Quels sont donc ces écrivains que j'ai traités d'*ignorans*, & qui avoient *mis le public en état de juger de leur érudition*? Je comprends que le critique a voulu se désigner lui-même. Mais comment a-t-il pû se fourrer dans la cervelle, que, pour avoir copié trois pages du *dictionnaire de Moréri*, & trois autres de celui de *Corneille*, & les avoir cousues avec quelques morceaux de plusieurs autres livres, & avec les larcins qu'il a fait à Baudrand, dont il a presque entièrement volé le *dictionnaire*, il ait mérité le nom & la réputation de sçavant? Je passe aux autres griefs.

Il est étonnant, dit ce critique, qu'un homme qui a de la naissance, de l'éducation, de l'esprit, du bien & des charges honorables, quitte tout cela, & se dégrade jusqu'à la condition d'auteur. Ces louanges qu'on me donne sont des guirlandes dont on orne la victime; & je ne suis élevé si haut que pour en être précipité. Je répondrai, avant de quitter cet article, que quand il seroit vrai, que la fortune m'auroit placé dans un état brillant, je puis, sans honte l'abandonner, pour me livrer entièrement à l'étude de la philosophie; & pour jouir de la douce satisfaction que donnent les sciences à ceux qui les cultivent. A-t-on jamais fait un crime à la Roche-Foucault, à Montagne, à Malherbe, à Racan, à Bussy-Rabutin, de leurs ouvrages? Le fameux cardinal de Richelieu fut aussi porté à passer pour auteur qu'à détruire la monarchie d'Espagne. Sans doute, que le critique méprise ce cardinal, & qu'il doit lui trouver deux défauts bien essentiels. Je poursuis l'examen de ses reproches.

Il me range dans la classe des auteurs libertins qui n'écrivent que pour décrier leur propre religion, la vertu, le sçavoir & le mérite. Quant à ce qui regarde la vertu & la religion, j'ai assez montré dans les préfaces du premier & du second volumes, qu'il n'y avoit qu'un vrai calomniateur qui pût tenir un pareil langage: & pour ce qui concerne le peu de respect qu'il dit que j'ai pour les véritables sçavans, on vient de voir de quelle manière je me suis justifié. J'avoue, que, si le critique est un véritable

sçavant, j'ai mal fait de condamner ses ouvrages: mais je laisse au public à décider si je suis coupable ou non.

Comme le censeur n'a point jugé à propos d'entrer dans aucun détail, & qu'il s'est simplement contenté de se répandre en invectives contre moi, & de louer excessivement un nombre de mauvais auteurs, il m'est impossible de lui répondre sur les défauts qu'il peut trouver dans cet ouvrage. J'examinerai donc seulement, avant de finir cette préface, quelques-uns des éloges qu'il a prodigués aux écrivains Espagnols; & je montrerai évidemment qu'il les a cent fois plus ravalés, par la façon dont il a voulu les élever, que n'auroit pû faire la plus outrageante critique. On peut très-bien lui appliquer cet égard ce beau passage de Tacite: *Pessimum inimicorum genus laudantes.*

Ce critique commence d'abord par établir la bonté, la beauté & la justesse du génie de la nation Espagnole, sur les oeuvres de sainte Thérèse, de Louis de Grenade, & du révérend pere Rodriguès. Il va ensuite jusqu'à m'insulter sur le doute où il est que ces livres me soient connus. J'ose lui dire qu'ils me le sont autant qu'à lui: a cela près, que j'en fais beaucoup moins de cas; & sur-tout de Rodriguès, dont j'ai lu quelques ouvrages assez mauvais traduits par un fort médiocre auteur, & si généralement méprisés, que Molière n'a pas craint de les tourner en ridicule, dans une de ses pièces. Je m'étonne que le critique ignore ce vers:

Elle lit Rodriguès, fait l'oraison mentale.

Peut-être est-ce en lui un oubli volontaire; car sur les choses qui regardent le théâtre, il doit se trouver en pays de connoissance.

Je viens aux poètes dramatiques que le censeur a loués d'une manière si ridicule, que s'il avoit voulu les déchirer par une sanglante satyre, il n'auroit pû s'y prendre autrement. Voici les propres termes dont il se sert: *Les auteurs dramatiques Espagnols ont long-tems été le magasin où les nôtres alloient se fournir. Scaron, Montfleury en sont des preuves.* Peut-on rien dire d'aussi flétrissant pour la gloire des poètes Espagnols, que de les faire inventeurs des plus misérables farces, & de leur donner pour disciples & pour imitateurs les plus vils & les plus mauvais de nos écrivains? Comment jugeroit-on de certains poètes, si un homme écrivoit que Pradon avoit formé son goût sur leurs ouvrages? N'auroit-on pas raison de les regarder comme les excréments de la république des lettres? Il faut avouer que le censeur ne sçait guère choisir ses louanges. Dieu me garde d'un tel panégyriste: j'aime encore mieux sa haine que son amitié. Pour lui faire connoître la différence qu'il y a entre les éloges que j'ai donnés aux bons écrivains Espagnols, & les sottises qu'il en a écrites, je mettrai ici ce que Jacob Brito dit de dom Lopès de Vega dans la CXVIII. lettre.

Cet auteur a fait de si excellentes comédies, que le grand Corneille assuroit qu'il auroit donné les deux meilleures de ses tragédies, pour avoir trouvé le caractère du menteur. Tu sçais que c'est d'après la pièce de cet Espagnol que le poète François a composé la sienne. Je laisse présentement à décider, lequel du critique

ou de moi, a affecté de faire injure à la nation Espagnole. Mais il me sera encore plus aisé d'obtenir un jugement favorable, lorsqu'on verra le parallèle de ce que nous avons dit tous les deux des historiens Espagnols.

Le critique se contente de parler de l'*histoire d'Arragon de Zurita*, &c. & de l'*histoire générale d'Espagne de Mariana*. Par une bizarrerie inexprimable des deux auteurs qu'il cite, il en est un qui doit être en horreur à tous les gens de bien. Ce n'est pas que l'histoire de Mariana ne soit un bon livre. Mais il en a fait un autre (1) que le parlement de Paris a condamné au feu, & que les jésuites eux-mêmes, ont désavoué.

[(1) _De rege & regis institutione.]

Il insinue dans cet ouvrage, qu'il est permis & même louable de tuer un roi hérétique ou tyran. Il loue excessivement le moine exécrationnel qui tua Henri III. & ne craint point de l'appeler l'honneur & la gloire de la France. Il faut avouer, que, puisque le critique ne vouloit citer que deux auteurs, il pouvoit bien éviter de parler de Mariana, ou du moins imiter mon exemple, & faire en même-tems mention de plusieurs autres. J'en transcrirai ici les noms, selon l'ordre où leurs éloges se trouvent dans la CXVIII. lettre. *Antoine de Solis, Sandoval, Antoine de Herrera, dom Barthelemi de las Casas*. Je n'ai point, non plus oublié de louer les auteurs des romans, & les poètes qui méritent l'estime des connoisseurs, & j'ai fait les éloges de *Michel de Cervantes, de Matheo Aleman, de dom Alonso de Hercilla, de Juan Rufo, de Christoval de Virvès*, &c. On peut juger par le nombre de ces écrivains, si j'ai cherché à diminuer la gloire d'une nation pour augmenter celle d'une autre. Il est vrai que j'ai soutenu, & je le soutiens encore, que les Espagnols n'ont aucun philosophe; & qu'attendu l'inquisition, ils ne sçauraient en avoir. Mais l'univers entier n'est-il pas convaincu de cette vérité? Le censeur, il est vrai, ne veut point l'avouer. En preux & en incomparable chevalier, il soutient son opinion à tort & à travers. Véritable digne copie du héros de Cervantes, on ne peut vivre en paix avec lui, si l'on ne confesse purement & simplement, que les défauts de sa charmante dulcinée sont au-dessus des vertus des plus grandes princesses.

Pour donner plus de poids à son opinion, le critique s'appuie de l'autorité du pere Rapin, qui, dans ses *réflexions sur la philosophie*, a dit que les *Espagnols excelloient en métaphysique*. Mais cet auteur a écrit une sottise qui n'excuse nullement celle du censeur. En voici la preuve. Par l'éloge que fait ce jésuite de la physique & de la logique d'Aristote, on verra aisément si son sentiment doit être regardé comme décisif dans les matières de philosophie. *Il ne parut rien*, dit-il, (1), *de réglé & d'établi sur la logique & la bonne physique devant Aristote. Ce génie si plein de raison & d'intelligence, approfondit tellement l'abîme de l'esprit humain, qu'il en pénétra tous les ressorts, par la distinction exacte qu'il fit de ses opérations. On n'avoit point encore sondé ce vaste fond des pensées de l'homme, pour en connoître la profondeur. Aristote fut le premier qui découvrit cette nouvelle voie pour parvenir à la science par l'évidence de la démonstration, & pour aller géométriquement à la démonstration par l'infailibilité du syllogisme, l'ouvrage le plus accompli, l'effort le plus grand de l'esprit humain.*

[(1) Rapin, réflexion sur la logique, num. IV. Pag. 373-374.]

Pour faire connoître l'impertinence & le ridicule de cet éloge, & de quelle espèce sont les livres de philosophie que le pere Rapin regarde comme des chefs-d'oeuvre, je me contenterai de citer ici un passage de Descartes, un autre de Mallebranche & un autre de Loke. Quiconque voudra être plus amplement persuadé de l'inutilité des ouvrages du philosophe Grec, pourra consulter l'illustre Gassendi dans ses *exercitationes parradoxicae adversus Aristotelicos*.

Je commence par transcrire le sentiment de Mallebranche (1). *Aristote..... ne raisonne presque jamais que sur les idées confuses que l'on reçoit par les sens, & sur d'autres idées vagues, générales & indéterminées, qui ne représentent rien de particulier à l'esprit. Car les termes ordinaires de ce philosophe ne peuvent servir qu'à exprimer confusément aux sens & à l'imagination les sentimens confus que l'on a des choses sensibles, ou à faire parler d'une manière si vague & si indéterminée, que l'on n'exprime rien de distinct.*

[(1) Mallebranche, recherche de la vérité, liv. 5. chap. 2. pag. 388.]

Voici présentement Descartes, qui va parler. *La logique de l'école..... n'est à proprement parler, qu'une dialectique, qui enseigne les moyens de faire entendre à autrui les choses qu'on sçait, ou même aussi de dire sans jugement plusieurs paroles touchant celles qu'on ne sçait pas. Ainsi elle corrompt le bon sens, plutôt qu'elle ne l'augmente.* (1)

Je vais finir de réfuter le pere Rapin, par ce passage de M. Locke. *Nous raisonnons, dit-il (2), beaucoup mieux, & plus clairement que nous observons seulement la connexion des preuves, sans réduire nos pensées en règle, ou en forme de syllogisme..... Dieu n'a pas été si peu libéral de ses faveurs envers les hommes, que, se contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laissé à Aristote le soin de les rendre des créatures raisonnables.*

[(1) Descartes, principe de la philosophie. Préface.
(2) Essai sur l'entendement humain, liv. 4, chap. 17. pag. 868.]

On peut voir maintenant quel fond l'on peut faire sur l'autorité du pere Rapin dans ce qui concerne les philosophes; & puisqu'il a prodigué des louanges à Aristote, il n'est pas fort surprenant qu'il ait loué les métaphysiciens Espagnols. C'étoit une suite nécessaire de sa façon de penser, tous ces métaphysiciens étant zélés sectateurs d'Aristote. Mais pour montrer l'ignorance ou la mauvaise foi du critique, s'il y a tant d'excellens philosophes & métaphysiciens en Espagne, d'où vient n'en nomme-t-il pas quelques-uns? C'est qu'il lui auroit été impossible de pouvoir le faire, ou qu'il eût augmenté le ridicule qu'il s'est déjà si justement acquis.

Pour achever enfin la réponse que j'ai daigné faire à ses objections, je vais réfuter celle où il m'accuse d'affecter de décrier la nation Espagnole. Il est vrai que j'ai dit, & je le dis encore, qu'elle est fière, orgueilleuse, fainéante, superstitieuse, & soumise aux moines à l'excès. Mais en exposant ainsi ses défauts, ainsi que ceux

des autres peuples dont j'ai parlé, j'ai rendu justice à ses vertus. Et sans rappeler tout ce que j'en ai écrit, je me contenterai de citer ici ce morceau de la CVI. lettre. *Depuis le regne de Philippe V. le ministre d'Espagne a eu de très-habiles gens: mais les orages auxquels toutes les cours sont sujettes, les ont ôtés de leurs places. On vante sur-tout le cardinal Alberoni. Non-seulement les étrangers qui sont en grand nombre dans ce pays, mais même plusieurs Espagnols, rendent justice à cet habile ministre..... Depuis l'avenement de Philippe V. à la couronne, l'Espagne a réparé la moitié des maux dont elle avoit été accablée par des personnes qui avoient été chargées de la conduite des affaires sous les regnes de Philippe IV. & de Charles II. Ses troupes sont nombreuses, bonnes & bien disciplinées. Elle s'est repeuplée d'un quart plus qu'elle n'étoit, par le grand nombre de François & de Flamands qui s'y sont établis: & cette couronne, qui depuis un tems n'avoit plus rien de redoutable, tient actuellement le rang respectable qu'elle occupoit autrefois.*

En voilà assez, je crois, pour faire connoître la folie, l'ignorance & la mauvaise foi du prétendu chevalier d'Ibérie, car je ne répondrai point aux invectives & aux injures grossières qu'il me dit à la fin de sa lettre. A Dieu ne plaise que j'autorise jamais l'indigne coutume d'introduire sur le Parnasse le langage des halles. L'esprit seul est membre de la république des lettres, & le corps n'y a aucune part. Sans cela, dans quel embarras ne tomberoit-on pas quelquefois sur le rang qu'on y donneroit à certains personnages? Où placeroit-on, par exemple, un homme, qui après avoir été danseur de corde, baladin & comédien pendant sa jeunesse, auroit dans sa vieillesse épousé consécutivement deux chambrières de comédiennes, & une gardeuse de dindons devenue servante de cabarets, & qui pis est, la sienne? Je suis certain que le critique m'avouera, que si *l'individu personnel* étoit membre de la république des lettres, il seroit bien difficile de sçavoir où placer cet original.

Avant de finir cette préface, je dirai un mot des traductions qu'on a faites des *Lettres Juives*. Deux différentes personnes les ont trouvées assez bonnes pour vouloir les insérer dans deux ouvrages périodiques qui paroissent à Londres. Le premier est intitulé: *Gentelman's Magazine*, & l'autre *Fog's Weekly Journal*. Je ne sçaurois que me louer de ces traductions: elles sont fort bonnes; & font honneur à l'original. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer, que j'ai vû avec quelque peine qu'un de ces deux traducteurs (1), affectoit quelquefois de changer le titre de certaines lettres, & de substituer la qualification de *monsieur* au nom de *Jacob Brito*, ou d'*Aaron Monceca*, ensorte qu'il devenoit incertain si ces lettres étoient originales ou traduites: & je remarquerai en passant, que ce n'est pas aux plus mauvaises qu'il a fait une semblable soustraction.

[(1)L'auteur du Fog's Weekly Journal.]

La LXXIV. est dans le cas de celles dont je parle. Elle commence par ces mots: *La première lettre que je t'ai écrite d'Egypte, doit t'avoir donné une idée des ruines d'Alexandrie, &c.* c'est-à-dire en Anglois, *The last letter I wrote from Egypt gave an idea of the ruins of Alexandria, &c.* (1).

[(1) Voyez le num. 417 du *Fog's Weekly Journal*.]

Comme une pareille conduite est condamnable par toutes les loix établies dans la république des lettres, je signifie dès aujourd'hui à ce traducteur, que s'il continue à faire de pareilles soustractions Normandes & ambiguës, je me pourvoirai pardevant le *tribunal de nosseigneurs les journalistes*, afin que par eux justice soit rendue; & qu'il soit expressément enjoint audit traducteur de rendre à chacun ce qui lui appartient. Mais j'espère qu'il ne m'obligera point à avoir aucun procès avec lui & qu'il imitera dorénavant la bonne foi de son confrère, qui n'use point de ces suppressions de titres, lesquels, en matiere de belles-lettres, sont des demi-larcins.

Au reste, je le remercie de la façon élégante & précise avec laquelle il a traduit mes lettres. Je lui dois même un compliment particulier pour la lettre qui commence ainsi: *J'ai couru, mon cher Brito, un des plus grands dangers que j'essuierai de ma vie.* (1).

[(1) En Anglois, *I have undergone, dear Brito, an of the great dangers, &c.* *Fog's Weekly Journal*, July 31, 1737.]

Il a eu la bonté de ne point changer le titre de celle-là, & de ne point substituer la qualité de *monsieur* au nom de Brito. Lorsque je songe que j'ai déjà été injurié par quelques auteurs, & pillé par quelques autres, peu s'en faut que je ne croie être devenu un personnage important dans la république des lettres.

Je passe à une autre traduction, qui va, dit-on, bientôt paroître. Elle est en Hollandois, & le manuscrit en est actuellement entre les mains d'un libraire. (2) Je ne l'ai point vûe, & quand j'aurois été à même de la voir, je n'en aurois pû juger, n'entendant point cette langue. Mais une personne qui en connoît tous les avantages, m'a assuré que je ne devois point me plaindre de la façon dont mes lettres étoient rendues, n'ayant rien perdu entre les mains du traducteur. C'est tout ce que je sçais de cet ouvrage, dont l'auteur ne m'est nullement connu.

[(2) Elle a paru depuis cette Préface, & a été imprimée à *la Haye*, chez *Isaac van der Kloot*. L'auteur de cette traduction m'a fait l'honneur de me la dédier sous ce titre *Aan den zeer geleerden schranderen en wakkeren Schryver der LETTRES JUIVES*. Je suis charmé de trouver ici l'occasion de lui témoigner publiquement ma reconnoissance, & de le remercier d'avoir jugé à propos de faire connoître mes *lettres* à une nation que j'estime infiniment.]

On m'a aussi écrit d'Allemagne, qu'on y avoit déjà traduit en Allemand les deux premiers volumes des *Lettres Juives*. Mais il me seroit aussi impossible de juger d'une traduction Allemande que d'une Hollandoise.

Enfin, quelque chose d'incomparablement plus singulier que tout cela, c'est qu'on m'a mandé, qu'elles avoient été réimprimées à Avignon, & qu'on y en avoit déjà vû deux volumes, mais misérablement tronqués & défigurés, conformément au sort ordinaire de toute édition contrefaite en terre papale.

[page d29]

Lettres Juives, ou Correspondance Philosophique, Historique & Critique, entre un Juif Voyageur en différents Etats de l'Europe, & ses Correspondans en divers endroits.

LETTRE XCV.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *caraiïte, autrefois rabbin de Constantinople.*

Anvers, où je suis arrivé depuis deux jours, est la plus considérable ville du Brabant. Londres & Anvers étoient autrefois deux rivales pour le commerce: elles étoient cependant unies par rapport à leurs intérêts.

[Pages d30 & d31]

Ces deux villes tenoient un rang distingué dans la ligue ou hanse Teutonique, mais aujourd'hui le port d'Anvers est dénué de vaisseaux. Amsterdam a fait tomber entièrement le commerce de cette ville, & il ne lui reste plus que le souvenir de sa grandeur passée. Elle est bien bâtie: & quoique les maisons n'aient rien de magnifiques, elles sont assez régulières & gracieuses à la vûe. La citadelle est belle et bien fortifiée. (1). J'ai lû dans un auteur nazaréen (2) une chose assez plaisante sur cette citadelle, & qui marque la naïveté des Brabançons, soit dans leur manière d'agir, soit dans leur façon de s'expliquer.

[(1) Elle a des bastions, nommés *Ferdinand, Toledé, duc d'Albe, Paciotto*. Ce dernier est le nom de l'ingénieur.
(2) Chappuys.]

Lorsque ce fort fut remis par les Espagnols entre les mains du duc d'Arscot l'an 1577, ce duc mettant la main entre celles de celui qui recevoit son serment, prononça ces paroles: *Je jure par le nom de Dieu & de sainte Marie, que je garderai fidèlement cette citadelle*. A quoi il fut répondu en cérémonie: *si vous faites ainsi, Dieu vous soit en aide; sinon que le diable vous emporte en corps & en ame*. & tout le reste de l'assemblée répondit avec beaucoup de dévotion, *amen, ainsi soit-il*. Il faut être Brabançon, pour inventer une pareille formule de serment de fidélité. Je ne crois pas que les Suisses eussent jamais pû s'en aviser. Elle est aussi grossière que grotesque.

Le peuple d'Anvers est superstitieux, ainsi que celui de Bruxelles, & il est aussi naïf. Les moeurs de ces deux villes se ressemblent tout-à-fait, Il est vrai que les nobles d'Anvers ne font point remonter jusqu'à Adam leur généalogie, ainsi que ceux de Bruxelles; & qu'ils avouent bonnement, qu'ils descendent de quelques riches marchands: à cela près, ils sont aussi infatués de leur nouvelle noblesse, que les autres le sont de leur ancienne.

On voit fort peu d'*excellences* à Anvers; les gens de condition s'appellant simplement *monsieur*: j'ignore si, lorsqu'ils vont à Bruxelles, pour se mettre à la

mode & trancher du grand, ils ne se font point donner de l'*excellence* par leurs domestiques; car la plûpart des seigneurs Flamands n'ont encore pû obtenir ce titre, que des gens qui leurs sont dévoués.

[Pages d32 & d33]

Le menu peuple leur accorde aussi ce nom fastueux: mais ils ont conservé assez de bon sens, pour ne pas pousser le ridicule jusqu'au point de se donner de l'*excellence* dans la conversation. Je crois pourtant qu'ils en viendront jusqu'à ce ridicule: si cela est, ce mot deviendra aussi commun & aussi fréquent dans leurs assemblées, que celui de *monsieur*.

Quoique l'esprit & la vivacité de génie ne soient pas dans le partage des habitans d'Anvers, cette ville a produit cependant de très-grands peintres. Rubens, Vandyck, Otho Venius, ont fait diverses écoles célèbres. Ils ont approché des Raphaëls & des Titians. Vandyck, sur-tout, s'est distingué des autres Flamands; & l'on peut lui donner le nom de Rubens épuré. En effet, il a joint à la beauté du coloris de ce peintre une correction de dessein beaucoup plus précise. Vandyck a été le seul dessinateur Flamand, dont les ouvrages ne se soient point ressentis du génie de sa nation & de l'air du climat. Rubens, Otho Venius, & tous leurs élèves, ont dessiné très-souvent d'une manière lourde & pesante. Malgré mille beautés, dont leurs tableaux étincellent, on y voit toujours un certain goût Flamand, lourd, matériel, & éloigné de la façon légère des Italiens, fidèles imitateurs des beautés de l'antique. Les femmes peintes par Raphaël, Corrège, Carlo Maratti, ont quelque chose de divin. Les simples nymphes dans leurs ouvrages, ressemblent à des déesses; mais souvent dans ceux des Flamands, les déesses ressemblent à de grosses chambrières.

J'ai vû dans le palais du Luxembourg à Paris, la célèbre galerie peinte par Rubens. Le sang coule dans les figures, tracées sur la toile par cet habile peintre. La nature n'a point un coloris plus parfait; mais elle a quelque chose de plus délicat dans les contours; & l'on peut dire que Rubens auroit été le premier de son art, s'il fût né en Italie. Quoiqu'il y eût resté très-long-tems, il ne put jamais quitter entièrement les premières idées qu'il avoit prises dans sa patrie: & dans ses plus beaux tableaux, il peignit toujours quelque figure Flamande. Il est vrai qu'il répara ce défaut par tant d'autres beautés, qu'on auroit tort de ne lui point pardonner.

[Pages d34 & d35]

Ce grand homme forma plusieurs élèves; & pendant assez de tems, la Flandre eut plusieurs habiles peintres: mais actuellement il ne reste plus des fameuses écoles de Vandyck & de Rubens, que quelques tableaux dans les églises & dans les cabinets des curieux. Les peintres, aujourd'hui répandus dans la Flandre, sont de véritables barbouilleurs, eu égard à leurs anciens maîtres. Ils conservent quelque chose de leurs coloris: mais ils pêchent si fort dans les autres parties de la peinture, leur dessein est si peu correct, & leur composition si fade, que l'école Flamande n'existe plus que dans les ouvrages des morts.

Il semble que le nombre des peintres & des sculpteurs devoit s'accroître avec le tems, & que les beaux-arts, loin de diminuer, devoient aller en augmentant: mais loin que les élèves ayent surpassé les maîtres, ils sont allés toujours en diminuant. Il est arrivé aux Flamands, à l'égard de Rubens & de Vandyck, ce qui est arrivé aux Italiens à l'égard de Raphaël, du Titien, des deux Carraches, du Corrège, de Jules-Romain, &c. Trente ou quarante ans après la mort de ces grands-hommes, qui vécurent à-peu-près dans le même-tems, à peine dans chaque siècle, l'Italie compta-t-elle un ou deux peintres qui méritassent l'estime de tous les connoisseurs. Elle a eu depuis cent ans, le Guide & Carlo Maritti, dont les noms iront à la postérité. Le Trevisani & Solimane, sont aujourd'hui les seuls, qui dans leur art, aient atteint ce degré de perfection qui assure l'immortalité. Le Trevisani est gracieux, il dessine correctement; mais il a quelque chose de fade & de gris dans son coloris: défaut ordinaire de l'école Romaine. Il semble, mon cher Isaac, qu'il y ait des talens attribués à certains pays; ensorte que ceux qui naissent dans un autre ne peuvent jamais les acquérir que médiocrement.

Dans les tems florissans de la peinture, il y avoit trois écoles renommées; la Flamande, qui excelloit dans le coloris; la Romaine, dans le dessein; & la Vénitienne, qui sembloit vouloir réunir la science des deux autres. Le Titien & le Tintoret ont beaucoup mieux dessiné que les Flamands, & coloré que les Romains: cependant s'ils réunissoient les talens des deux autres écoles, ils ne les surpassoient ou ne les égaloient, que dans les parties où elles excelloient le moins. Un tableau du Titien, bien coloré & bien dessiné, est moins bien dessiné qu'un autre de Raphaël, & est d'un coloris inférieur à celui de Rubens.

[Pages d36 & d37]

Je crois donc que j'ai raison d'assurer, mon cher Isaac, que *certaines talens sont le partage de certains pays*; & que les premières impressions que l'esprit reçoit lorsqu'il commence à s'appliquer aux sciences & aux beaux-arts, ne peuvent être entièrement effacées, quelques soins qu'on prenne d'en arracher le mauvais, & de les perfectionner. Il en est des premiers pas qu'on fait dans l'étude, comme des premiers préjugés que l'on reçoit dans l'enfance sur la religion. On ne vient jamais à bout de s'en dépouiller entièrement; & je suis assuré que, lorsqu'un nazaréen se fait musulman, & un juif nazaréen, il leur revient très-souvent dans l'esprit mille réflexions, qu'ils ne sont point les maîtres d'éloigner.

Les plus grands-hommes conservent toujours quelque chose de leur premier goût, & de celui de leur patrie, ou de l'école dans laquelle ils ont été élevés. C'est-là ce que les peintres appellent *manière*, que l'étude & les voyages dans les pays étrangers, ne sçauroient détruire chez eux. Rubens a été pendant long-tems en Italie, bien d'autres Flamands ont travaillé à Rome. Ils ont véritablement épuré leur *manière*, purifié leur goût: mais ils se ressentent toujours des premières impressions; & les soins les plus redoublés ne sçauroient rendre un peintre Flamand aussi bon dessinateur qu'un Italien. L'amour même, qui, quelquefois a fait des sçavans de bien des ignorans, ne sçauroit opérer ce miracle, quoique d'un serrurier, il puisse faire un excellent peintre. J'en ai vû un exemple particulier à

Anvers. A trente pas de l'église cathédrale, on m'a fait voir un puits, dont les branches de fer, où pend la poulie, sont ornées de divers feuillages. C'est l'ouvrage d'un serrurier nommé Quintin Mathys. Il devint amoureux de la fille d'un peintre: & quoiqu'il fût homme d'esprit, & fort adroit dans son métier, il ne put obtenir sa maîtresse; son pere ne voulant point d'un gendre forgeron. L'amour fit quitter à Quintin l'enclume & le marteau, pour le pinceau & la palette: l'envie de plaire conduisant sa main, il devint bientôt habile, & se distingua si fort dans son nouvel art, qu'il surpassa tous les peintres d'Anvers, & eut le bonheur d'épouser sa maîtresse. J'ai vû contre les murailles de la grande église, au-dessus de la tombe, où fut mis ce forgeron-peintre après sa mort, cette espèce d'épithaphe:

Connubialis amor de mulcibre fecit appellem.

C'est-à-dire:

*Le pouvoir tout-puissant de l'amour conjugal,
Fit un peintre excellent d'un simple maréchal.*

[Pages d38 & d39]

Voilà, mon cher Isaac, ce que j'ai pû remarquer de plus considérable dans cette ville. Quoique très-voisine de la Hollande, la seule religion Romaine y est tolérée, & nos frères ne peuvent s'y établir: nous n'y sommes soufferts qu'en passant. Quoiqu'il n'y ait point d'inquisition en Brabant & en Flandre, les peuples n'y sont guère moins dévoués aux moines, qu'en Espagne & en Italie. Les nobles sont aussi soumis que les autres; & ils croiroient illustrer leur ancienne noblesse, en persécutant quiconque ne pense pas comme eux. Je me souviens, à ce sujet, du duc de Montpensier, qui faisoit pendre tous les nazaréens réformés qu'il prenoit, & violer les belles femmes de la religion qui tomboient entre ses mains. (1)

[(1) Brantôme, mémoires, tome III.]

Il faisoit tout cela pour la plus grande gloire de Dieu: & il ne s'étoit entêté d'un sentiment aussi diabolique que parce qu'il descendoit d'un roi que les nazaréens regardent comme un saint. Ce bon monarque alla persécuter les mahométans jusques dans le fond de l'Afrique; & il y mourut, après avoir très-fort dérangé les affaires de son royaume par ce zèle aussi outré que mal entendu.

C'est une chose bien ridicule, mon cher Isaac, que l'aveuglement de ceux qui croient mériter l'estime du genre humain, en détruisant des hommes qui n'ont fait aucun crime, & dont ils n'ont aucun sujet de se plaindre! De toutes les folies, ou plutôt de toutes les fureurs, la plus pernicieuse est celle dont certains seigneurs s'entêtent, & qui leur persuade que des gens de leur rang doivent soutenir & augmenter par toutes sortes de voies une religion que leurs peres ont professée.

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & vis content & heureux.

D'Anvers, ce...

[Pages d40 & d41]

LETTRE XCVI.

Isaac Onis, *caràite, autrefois rabbin de Constantinople*, à Aaron Monceca.

Je ne t'ai point encore parlé, mon cher Monceca, des fameuses pyramides d'Egypte, bâties par les anciens rois de ce pays, qui les avoient élevées pour leur servir de tombeaux. Quelques ignorans, & quelques sçavans prévenus, ont regardé ces superbes monumens comme des masses de pierres entassées les unes sur les autres sans beaucoup d'art. Mais lorsqu'on examine, que la passion favorite des anciens Egyptiens étoit de faire construire, pendant leur vie de superbes tombeaux, où leurs corps pussent être à couvert contre la corruption à laquelle tous les morts sont sujets, & contre la curiosité & l'avarice des hommes, on ne s'étonnera point que des rois, aussi puissans que l'étoient ceux d'Egypte, ayent fait bâtir ces monumens éternels pour se procurer le repos dont ils vouloient jouir après leur mort.

On ignore le nom des monarques qui se sont fait construire d'aussi magnifiques tombeaux. On met dans leur nombre un certain Psammeticus, sans appuyer cette opinion par aucune raison qui puisse la rendre probable. Quelques-uns ont prétendu que Mercure fit bâtir les trois grandes pyramides. D'autres soutiennent, que la plus considérable fut bâtie par ce Pharaon, persécuteur de notre nation, qui fut noyé dans la mer Rouge. Ils croient prouver leur sentiment par l'ouverture de cette pyramide, qu'ils disent n'avoir jamais été fermée. En cela, ils se trompent grossièrement. Car, pour peu qu'on l'examine avec attention, on voit qu'elle a été ouverte, même avec beaucoup de peine & de travail.

Quelques auteurs anciens rapportent, qu'un de ces principaux monumens a été construit par une fameuse courtisane appelée Doricha, à qui d'autres donnent le nom de Rhodope. Hérodote prétend que la femme qui bâtit cette pyramide des faveurs de ses amans, étoit la fille d'un roi d'Egypte, nommé Cheopès, lequel s'étoit entièrement ruiné à faire élever les autres. Cependant cela paroît absolument fabuleux: & je ne sçaurois y donner la moindre croyance, quoique cet auteur assure avoir appris ce fait des Egyptiens mêmes.

[Pages d42 & d43]

Voici ce qu'il en dit. *Les prodigieuses dépenses qu'il fallut faire pour cet édifice, furent cause que Cheopès, qui manquoit d'argent, se laissa aller jusqu'à cette ignominie, que de prostituer sa fille dans une certaine maison, pour en tirer le gain qu'il pourroit. Cette fille exécuta non-seulement le commandement de son pere, mais elle songea encore au moyen de laisser quelque monument qui la rendît célèbre aux siècles suivans. C'est pourquoi elle pria chacun de ceux qui la venoient voir de lui donner une pierre pour faire un bâtiment qu'elle désignoit. On*

me dit que l'on avoit bâti de ces pierres la pyramide qui est au milieu des trois vis-à-vis de la grande,, & qui a de chaque côté cent cinquante pieds de face.(1)

[(1) Hérodote, hist. liv. I, pag. 152.]

Je ne comprends pas, mon cher Monceca, comment Hérodote a pû se résoudre à rapporter aussi sérieusement une fable aussi peu vraisemblable: quoiqu'il ne fasse qu'écrire ce qu'on lui avoit dit, il devoit donner ce fait comme un conte vulgaire, & le réfuter après l'avoir cité. Quelle apparence y a-t-il, qu'une beauté assez vulgaire, pût pouvoir amasser la quantité de pierres qu'il falloit pour les fondemens & pour le haut de la pyramide, & restât toujours assez précieuse pour trouver des amans assez empressés pour fournir aux frais que coûtoit ce superbe bâtiment? Il semble d'abord qu'une pierre n'étoit pas grand chose, & qu'on ne pouvoit obtenir à meilleur marché les faveurs d'une belle personne. Mais si l'on considère que cette pierre devoit être de marbre granite, & que la carrière, d'où on la faisoit venir, étoit à près de deux cent lieues, on avouera que ceux qui fournirent ses dernières pierres, acheterent très-chèrement les faveurs d'une beauté bien commune. Peut-être les anciens Egyptiens n'étoient-ils pas délicats en amour: mais on ne sçauroit leur refuser d'être généreux à l'excès.

Ces pyramides étoient autrefois revêtues de marbre, selon toutes les apparences, mais elles ne le sont plus actuellement; & les souverains qui ont eu besoin de marbre, ont mieux aimé dépouiller ces monumens, que d'être obligés de le faire venir de bien loin.

[Pages d44 & d45]

Les auteurs Arabes donnent une plaisante origine aux pyramides. Ils assurent qu'elles ont été bâties long-tems auparavant le déluge, par une nation de géans. Chacun transportoit en venant des carrières, à l'endroit où sont les pyramides, une pierre de vingt-cinq pieds de longueur, comme on porte un livre sous son bras.(1)

[(1) Relation de l'Egypte, par M. Mallet, part. I, pag. 104]

Il falloit ainsi moins de peine pour bâtir une pyramide, qu'il n'en faut à un enfant pour élever un château de cartes. Il arriva, pourtant à un de ces géans une fâcheuse aventure. Je t'ai parlé dans mes lettres précédentes de cette fameuse colonne de Pompée, la plus grosse & la plus haute de l'univers. Le géant qui la transportoit sous son bras, & qui pour se délasser, la passoit d'un côté à l'autre, se rompit une côte, en faisant cet exercice, pour n'avoir pas bien pris ses mesures. Cela ne l'empêcha point d'achever son voyage: il arriva avec son paquet sous le bras, & se fit raccommoder sa côte par un habile chirurgien.

Conte pour conte, mon cher Monceca, j'aime encore mieux celui d'Hérodote, que celui des Arabes. Je voudrois que les hommes se respectassent un peu davantage, & que les historiens ne méprisassent point assez le genre humain, pour le croire capable d'ajouter foi à de pareilles ridiculités. La plupart des écrivains semblent abuser du droit qu'ils ont de traduire certains faits à la postérité. Ils les

déguisent, ils les accommodent à leur fantaisie; & ils laissent plutôt aux races futures un ramas chimérique de leurs idées, qu'une véritable exposition de ce qui s'est passé.

Toutes les nations ont un grand nombre d'historiens, insupportables compilateurs de fables. Les Turcs ont les docteurs de leurs loix; les juifs, plusieurs de leurs rabbins, & les nazaréens, leurs moines. Quiconque veut étudier l'histoire, ne sauroit être trop attentif à bien choisir les auteurs qu'il prend pour guide. Les premiers préjugés dans les matières historiques sont aussi difficiles à détruire, que dans les questions qui regardent la philosophie. On se prévient pour un historien, tout comme pour un philosophe: & c'est un excès aussi vicieux de donner une croyance aveugle à Hérodote, que d'adopter aveuglement tous les sentimens d'Aristote. Il faut du jugement & du discernement, pour profiter de la lecture des meilleurs livres.

[Pages d46 & d47]

Il n'en est point qui ne se ressente dans quelques endroits de la faiblesse humaine. On doit tâcher de les découvrir, & d'y suppléer par le sentiment de ceux qui leur sont opposés dans cette occasion.

Je lis actuellement les volumes que tu m'as envoyés de Paris, & j'use le plus qu'il m'est possible de ces sages précautions. Le marchand de Marseille, par la voie duquel j'ai reçu tes lettres, m'a fait part dans la sienne d'une aventure arrivée depuis quelque tems dans son pays, & qui m'a paru tout-à-fait plaisante. La voici dans les mêmes termes qu'il me l'a écrite.

LETTRE

Vous ne serez peut-être pas fâché, monsieur, que je vous apprenne un événement des plus comiques, occasionné par une procession célèbre, qu'on fit ici ces jours passés. Des moines voulurent construire un autel dans la rue, pour reposer les châsses qu'on portoit. Ils bâtirent une espèce de dôme, soutenu par des piliers de bois couverts de branches d'arbres. Par-dessous ce dôme, on avoit pratiqué une grotte faite de feuillages, & l'on vouloit y placer la figure de sainte Marie-Magdelaine. Pour qu'elle fût plus ressemblante à l'original, on déshabilla une jeune fille de quinze ans, & on la mit dans la posture qu'on jugea la plus propre à représenter la sainte expirante. Elle étoit couchée sur un lit de gazon, couverte uniquement par des cheveux, qu'on avoit accommodé si artistement, qu'il n'y avoit que peu d'endroits nuds & exposés à la vûe. On avoit ainsi déshabillé cette fille, parce qu'on prétend en Provence, que sainte Marie-Magdelaine n'avoit d'autres vêtemens que ses cheveux dans la sainte beaume: & l'on ordonna à cette statue animée de remuer le moins qu'elle pourroit. La procession défila devant l'autel; & lorsque l'évêque voulut en passant y reposer pour quelques instans les reliques de cette sainte, la statue oubliant son rôle, & touchée de dévotion, se mit à genoux dans sa grotte. Les paquets de cheveux dont elle étoit environnée, tombèrent, & la belle restant dans le pur état de nature, offrit aux yeux des spectateurs des

beautés animées, & qui n'étoient nullement celles d'une mourante. L'évêque, prélat véritablement pieux, fut très-scandalisé de l'impertinence & de la folie des moines, &, pour les punir d'avoir exécuté un projet si insensé, il les a interdits. Selon toutes les apparences, il est si vivement piqué, qu'il ne leur rendra de long-tems les pouvoirs d'administrer qu'il leur a ôtés.

[Pages d48 & d49]

Je ne sçais, mon cher Monceca, comment tu trouveras cette aventure, qui m'a paru très-réjouissante. Je reconnois aisément la folie des moines dans une action si ridicule. Les prêtres Coptes, dans ce pays, font quelque chose de semblable toutes les années à l'honneur d'un de leurs patriarches, qu'ils regardent comme un saint. Un homme tout nud paroît sur un tombeau, & tient quelques discours en mémoire de ceux qui furent faits par ce patriarche, lorsqu'il ressuscita. Tous les successeurs de ce premier Pontife Copte ont pour lui une grande vénération. Ils disent, qu'il eut des moeurs aussi pures que celles des anges. Ce qu'il y a de certain, c'est que les patriarches qu'on élit aujourd'hui ne ressemblent guère à ce saint. Ils abusent de la religion dont ils sont les dépositaires, vendent toutes les permissions qu'ils accordent, & n'en refusent aucune pour de l'argent: en sorte qu'il n'est rien qu'un Copte ne puisse autoriser du secours de sa croyance. Aussi la répudiation est-elle très-commune chez les Coptes. Dès qu'un homme n'est point content de sa femme, ou qu'une femme fait entendre qu'elle ne s'accommode point de son mari, le patriarche les sépare, sans approfondir ce dont il s'agit, & sans tâcher auparavant de ramener l'union entre eux. Il craindroit de perdre les droits que ces sortes de séparations lui apportent: une partie des revenus de ce pontife étant fondée sur la mésintelligence des femmes & des maris.

Les prêtres Européens seroient encore plus riches qu'ils ne sont, s'ils jouissoient d'un pareil droit. Que de trésors couleroient dans leurs coffres, & que de mariages rompus, si les nazaréens en avoient le pouvoir! Je crois que si les souverains pontifes vouloient encore faire de ces anciennes croisades, ils n'auroient qu'à accorder aux croisés la permission de se démarier, pour assembler des armées plus nombreuses que celles que Xerxès conduisit contre les Grecs. Je pense que c'est-là le seul moyen qui reste encore pour pouvoir entreprendre des guerres aussi inutiles & aussi ruineuses que l'étoient celles que les princes nazaréens portèrent dans ces climats. Cependant dans ce tems de croisades, les Européens accouroient en foule & abandonnoient leur patrie, pour venir se faire échinier dans un pays qu'il étoit impossible qu'ils pussent long-tems conserver.

[Pages d50 & d51]

La fureur de ces voyages étoit si grande, que les femmes mêmes se croisoient, & vouloient avoir part aux fatigues de la guerre. Il y eut à Gênes un nombre de dames de la première volée, qui endosserent le harnois, & résolurent de partir pour l'Egypte, ayant à leur tête un moine qui avoit fait une si charmante recrue. Le pontife Romain leur écrivit à ce sujet une fort longue lettre, qui commençoit en ces termes *Aux nobles & chères filles en Jesus-Christ, les nobles femmes Carmendini,*

Ghisulfi, Grimaldi, &c. Nous avons appris par vos lettres, & par celles que nous écrit notre cher fils Philippe de Savone, lecteur de l'ordre des freres mineurs, que vous & beaucoup d'autres femmes Génoises, animées de l'esprit de Dieu; aviez résolu de passer dans la terre sainte, &c. Que penses-tu, mon cher Monceca, d'un escadron tel que celui qu'auroient composé ces femmes Génoises? Leur action n'étoit-elle pas bien édifiante?

Porte-toi bien, mon cher Monceca, & vis content & heureux.

Du Caire, ce...

LETTRE XCVII.

Isaac Onis, *caraiïte, autrefois rabbin de Constantinople*, à Aaron Monceca.

De toutes les anciennes doctrines philosophiques, mon cher Monceca, celle qu'on a le plus méprisée en Europe dans ces derniers tems, a été la plus suivie chez les anciens, & l'est encore aujourd'hui chez les Indiens. Le dogme de la métempsycose qu'enseigna Pythagore, fut adopté & reçu par plusieurs grands génies. Platon le soutint. Ovide (1) & Virgile (2), dans bien des endroits de leurs ouvrages, se déclarent en sa faveur.

[(1) *Monte Deos adiit, & quae natura negabat
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit.
Ovide, metamorph. lib. XV.
A cet éloge de Pythagore, on doit joindre celui de son système.
O! genus attonitum gelidae formidine mortis,
Quid styga, quid tenebras, & nomina vana timeris,
Materiem vatam, falsique piacula mundi?
Corpora, sive rogos flamma, seu tabe vetustas,
Abstulerit, mala posse pati non nulla putetis.
Ovide, méthamorph. lib. XV.
(2) *O pater: anne aliquas ad caelum hinc ire putandum est,
Sublimes animas? Iterumque ad tarda reverti
Corpora? Quae lucis miseris tam dira cupido?
Dicam equidem; nec te suspensum, nate, tenebo
Suscipit Anchises, atque ordine singula pandit.
Principio caelum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunae, titaniaque astra,
Spiritus intus alit; totamque infusa per artus
Mens agit molem, & magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, vitae que volantum,
Et quae marmoreo fert monstra sub aequore pontus.
Igneus est ollis vigor & caelestis origo
Seminibus: quantum non noxia corpora tardant
Terrenique hebetant artus, moribundaque membra.**

*Hinc metuunt cupiuntque, dolent gaudentque, neque auras,
 Despiciunt clausae tenebris & carcere caeco
 Quin & supremo cum lumine vita reliquit:
 Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes,
 Corporeae excedunt pestes.....
 Donec longa dies perfecto temporis orbe,
 Concretam exemit labem, purumque reliquit
 Aethereum sensum, aurai simplicis ignem
 Has omnes ubi mille rotam volvere per annos,
 Lethaeum ad fluvium Deus evocat agmine magno:
 Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
 Rursus & incipiant in corpora velle reverti.*
 Virgil. Aeneid. lib. VI.]

[Pages d52 & d53]

Les philosophes Siamois, les Brachmanes en sont convaincus.

Il paroît d'abord surprenant, qu'un système aussi faux ait eu autant de cours, & ait trouvé des partisans pendant tant de siècles: les autres opinions erronées des philosophes anciens étant tombées ou dans l'oubli ou dans le mépris. Mais lorsqu'on examine avec soin les sentimens de Pythagore, & qu'on les dépouille de toutes les absurdités que leur imputent ceux qui les ont réfutés, on n'est plus aussi étonné de leur durée. L'on plaint l'erreur des personnes qui les ont suivis; mais on excuse leur faute, causée par des illusions trompeuses, capables de séduire les esprits les plus formés.

Les raisons qui ont déterminé certains philosophes à croire la métempsycose, si difficile à réfuter, que les docteurs nazaréens, qui ont voulu les détruire, n'ont fait que leur donner de nouvelles forces. Il faut être bon & même excellent métaphysicien, pour renverser entièrement le système de Pythagore. Cet ouvrage, réservé aux Descartes, aux Lockes & aux Bayles, est au-dessus des connoissances scholastiques. Un jésuite nous a appris les argumens, dont lui & ses confrères se servent pour faire connoître aux Indiens la fausseté de la métempsycose.

[Pages d54 & d55]

Ils sont si foibles & si aisés à réfuter, qu'il faut que ces peuples soient bien imbécilles, ou bien ignorans des principes du nazaréisme, s'ils ne les détruisent pas de fond en comble. Sans rapporter ici un précis du système de Pythagore, je me contenterai de t'exposer, mon cher Monceca, celui des Indiens. Je répondrai ensuite aux objections des jésuites: & j'espère de te prouver que j'ai eu raison de dire, qu'elles sont très-peu convaincantes.

Les Brachmanes posent pour premier principe, que toutes les bonnes actions doivent être récompensées par la divinité, & que toutes les mauvaises doivent en être punies. *La sagesse de Dieu, disent-ils, exige cet ordre. Sa justice demande*

absolument qu'il punisse le crime, qu'il récompense la vertu. Par conséquent nul innocent ne peut être puni, nul coupable ne peut être récompensé. Or d'où vient donc arrive-t-il tous les jours, qu'un homme, sans l'avoir mérité, est accablé de plusieurs maux dès le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort? Pourquoi voit-on des gens jouir d'un bonheur sans interruption? Il faut bien que, par des actions antérieures à la naissance, ceux qui sont malheureux, aient mérité leurs malheurs; & ceux qui sont heureux, les biens dont ils sont comblés. Voilà donc la nécessité de la métempsycose évidemment prouvée.

J'ajouterais, mon cher Monceca, quelque chose au raisonnement du philosophe Indien. Le mal ne peut venir de la divinité, il est directement opposé à l'essence d'un être souverainement bon & souverainement parfait. Dieu ne sauroit être la source de celui qui accable un enfant, qui ne s'est encore souillé d'aucun crime. Il faut donc que vous admettiez deux premiers principes: un bon qui dispense les biens, & l'autre mauvais, qui répand son venin sur les créatures, ou que vous avouiez la métempsycose.

Le jésuite, pour répondre à cet argument ne sauroit avoir recours à la faute d'Adam. Car l'Indien est en droit de lui dire: *Votre raisonnement n'est qu'une pétition de principe. Vous fondez vos preuves sur d'autres que je ne reçois point. Je vous nie qu'il y ait eu un Adam formé par la divinité. (1) La circulation des ames a été de tous tems; elle est éternelle: elle a toujours été & sera toujours.*

[(1) Quelques sçavans Indiens prétendent qu'il y a trois choses qui sont éternelles: sçavoir, le Dieu suprême, les ames et les générations; ce qu'ils expriment par ces trois mots *padi, pachou, pajum*; & qu'en remontant du fils au pere, du pere à l'aïeul, de l'aïeul au bisaïeul, & ainsi du reste, on ne trouvera jamais de principe. Voyez une *lettre* du pere Boucher, *sur la métempsycose*, insérée dans les *cérémonies & coutumes religieuses des peuples idolâtres*, tom. II. pag. 182.]

[Pages d56 & d57]

Il faut, mon cher Monceca, pour que la faute du premier homme puisse servir de raison au bien & au mal des hommes, que ceux contre lesquels on dispute, admettent l'authenticité de nos livres saints. Or dès qu'un Indien convient, que ce qui est écrit dans la *genèse* a été révélé par la divinité, il est persuadé de la fausseté de la métempsycose. Mais quand il nie l'autorité de ce livre, il seroit ridicule de vouloir s'en servir à lui prouver les causes du bien & du mal moral.

Il est excessivement difficile, mon cher Monceca, de convaincre un sçavant Indien, par des argumens qui lui montrent les véritables causes des infortunes humaines, qu'il attribue aux fautes que les hommes ont commises pendant le cours d'une vie antérieure. Ceux dont se servent les missionnaires nazaréens, sont pitoyables. *Je le demande aux idolâtres*, dit un jésuite (1): *Tous les êtres qui sont dans le monde, doivent-ils être semblables? Ne doit-il y avoir que des soleils & des astres? Le bien de l'univers n'exige-t-il pas, que toutes les parties qui le composent soient subordonnées les unes aux autres, & que tous les êtres soient placés*

différemment? Ils en tombent d'accord. Avouez donc, leur dis-je, qu'il en est de même du monde moral: que tous ne peuvent pas être rois, & que le bon ordre demande qu'il y ait de la subordination. «Je vous accorde, peut répondre un Indien à ces raisons générales, que le bon ordre demande qu'il y ait de la subordination dans les différens états du monde, quoique je pusse vous le nier avec juste cause, si je ne voulois abréger la dispute. Car Dieu étant le maître de faire tous les hommes également heureux, s'il l'avoit voulu, le bon ordre eût pu subsister, quand ils auroient été égaux entre eux. Il n'étoit besoin pour cela que de les créer tous vertueux. Alors les loix & les princes, les magistrats & les juges devenoient inutiles, & par conséquent, la subordination n'étoit plus d'aucun usage. Mais ce n'est pas contre elle que je me récrie: c'est contre un mal plus réel.

[(1) Ibid. pag. 180. sur la fin.]

[Pages d58 & d59]

«Votre comparaison du soleil & des astres, avec des hommes heureux & malheureux, n'est point juste. Quoique la lune soit plus petite que le soleil, elle n'est pas cependant infortunée: elle ne ressent pas les douleurs de là goutte, de la gravelle; elle n'est point tourmentée par la faim, par la soif; elle ne craint point de perdre la vûe ou l'ouïe; elle est insensible: toute la splendeur du soleil ne lui cause pas la moindre peine, la moindre sensation de douleur. Il n'en est pas de même des hommes. Leurs infortunes sont réelles. Le faste & la cruauté d'un souverain, la mauvaise foi des juges, les maladies, les contagions, les accablent. S'ils n'avoient pas mérité ces maux dans une vie antérieure, l'ordre que la divinité a établi dans le mal moral, seroit aussi mauvais que celui qu'elle a mis dans les astres est digne d'admiration. Il est moins contraire à la raison, & moins impie de soutenir que Dieu n'a pas la force d'empêcher le mal, que de l'en croire l'auteur.» (1)

[(1) *Muria gar ên epieïkes(t)eron astheneïa kai adunamia tou Dios ekbiadzomena ta meré, t(a)lla dran atopa para tèn ekeïnou phusin kai boulêsin ê mête akrasian ês ou(k) eson o Zeus aïtios.** Tolerabilius enim erat infinitas partes dicere Jovi ob ejus imbecillitatem vi facta agere multa improbe contra ipsius naturam & voluntatem, quam nullam esse libidinem, nullum scelus, quod non Jovi auctori imputandum esset. *Plut. adversus Stoïcos*, pag. 1076.]

[*(Voir note en tête de la table des matières au sujet de la translittération du texte grec de l'ouvrage original)].

Je poursuis, mon cher Monceca, l'examen des argumens des Jésuites. *La doctrine des Indiens*, dit-il (1), *nous fournit une démonstration à laquelle ils n'ont point de réplique. La principale raison, qui leur fait admettre la métempsycose, est la nécessité d'expié les péchés de la vie passée. Or, suivant leur système, rien de plus aisé que l'expiation des péchés. Tous leurs livres sont remplis des faveurs singulières, qui se retirent de la prononciation de ces trois mots, Chiva, Rama, Harigara. Des la première fois qu'on les prononce, tous les péchés sont effacés: &*

si l'on vient à les prononcer jusqu'à trois fois, les dieux, qu'on honore par-là, sont en peine de trouver une récompense qui puisse en égaler le mérite.

[(1) Lettre du pere Boucher, &c.]

[Pages d60 & d61]

Alors les ames, regorgeant, pour ainsi dire, de mérites, ne sont plus obligées d'animer de nouveaux corps, mais elles vont droit au palais de la gloire de Devendirem. Or il n'y a presque point d'Indien, quelque peu dévot qu'il soit, qui ne prononce ces noms plus de trente fois par jour? Quelques-uns les prononcent jusqu'à mille fois: & contraignent ainsi les dieux d'avouer qu'ils sont insolubles. De plus, les péchés s'effacent avec la même facilité, en prenant le bain dans certaines rivières, & dans quelques étangs & en donnant l'aumône aux Brames, en faisant des pèlerinages, en lisant le ramagenam, en célébrant des fêtes en l'honneur des dieux, &c. Cela étant ainsi, il n'y a aucun Indien qui ne sorte de cette vie chargé de mérites, & sans la moindre tache de péché. Or, dès-là qu'il n'y a plus de péchés à expier, à quoi peut servir la métempsycose?

Si les Indiens, mon cher Monceca, sont embarrassés de répondre aux objections des jésuites, ils doivent n'avoir pas le sens commun, ou bien ne connoître point du tout les dogmes de la croyance nazaréenne. Je me mets pour un instant à la place d'un Brame, & je dis au missionnaire. *Mon cher Européen, je vois que les gens de votre pays soufflent également le froid & le chaud, & qu'ils adoptent & qu'ils rejettent alternativement certains usages selon qu'ils sont favorables aux opinions qu'ils veulent prouver. Vous condamnez la coutume que nous avons de prononcer les noms, Chiva, Rama, Harigara. Vous prétendez que, puisqu'ils remettent les péchés, toutes les ames doivent aller au ciel, & ne plus retourner sur la terre. Mais, dites-moi, à quoi sert le purgatoire que vous croyez, ou du moins que vous dites croire? Vos souverains pontifes ont trouvé cent mille expédiens sous le nom d'indulgences, pour en exempter les nazaréens. De combien de différentes sortes n'y-en a-t-il pas? Les unes servent pour trois mille ans, les autres pour dix mille: il en est qui tiennent quitte de tout; & elles sont aussi faciles à gagner que celles qu'on obtient en prononçant Chiva, Rama, Harigara. Les pontifes ont même accordé des indulgences à la façon de souhaiter le bonjour. (1)*

[(1) Pour que les étrangers & les voyageurs puissent avoir part à ces indulgences, il n'est presque point de cabarets en Italie, où, sur quelque porte, la bulle par laquelle elles sont accordées, ne soit affichée. On a eu soin de la traduire en Italien, & de l'imprimer dans cette langue.]

[Pages d62 & d63]

Tout homme qui dit en Italie à la première personne qu'il rencontre le matin: Sia lodata Maria, gagne mille ans d'indulgence; & celui qui répond amen en gagne cinq cent. Il n'y a point d'Italien, quelque peu dévot qu'il soit, qui ne donne dans la matinée une quarantaine de bonjours. En style d'indulgence, voilà quarante mille années de pardons, sans compter une vingtaine de mille qu'il gagne à répondre

amen, à ceux qui le préviennent, & qui disent avant lui cet heureux lodata. De plus, les péchés des nazaréens s'effacent en faisant passer le bras des prêtres & des moines sur la tête, en leur donnant des présents, en allant en pèlerinage à Lorette, en lisant les vies de S. Ignace, de sainte Thérèse & de S. Dominique, en célébrant des fêtes en l'honneur des saints. Cela étant, il n'y a aucun d'eux qui ne sorte de cette vie chargé de mérites, & sans la moindre tache de péché. Or, dès qu'il n'y a plus péchés à expier, à quoi peut servir le purgatoire? Explique-moi, mon cher Européen, son utilité. Lorsque vous l'aurez démontrée, j'en tirerai des preuves convaincantes pour appuyer la nécessité de la métempsycose. Sans doute, vous me direz, que les indulgences n'opèrent qu'autant qu'elles sont gagnées par des gens qui sont en état de grace, ou qui ont un véritable repentir de leurs fautes; & que cinq cent mille lodata, &c, ne sauveront pas un instant de peine à ceux qui n'auront point mérité l'effet de l'indulgence. Il en est de même des noms Chiva, Rama, Harigara. Ils ne servent qu'autant qu'ils sont prononcés par des gens qui sont véritablement touchés de leurs fautes. Or, comme il y en a peu qui le soient, la métempsycose est absolument nécessaire. Vous demanderez peut-être à quoi sont utiles ces noms, puisqu'ils n'ont aucun pouvoir lorsqu'ils ne sont pas proférés par des personnes touchées d'un véritable repentir de leurs fautes, & que ce repentir efface lui seul tous les crimes? J'avouerai, que je ne comprends guère quelle peut être leur utilité, non plus que celle des indulgences. Mais nos prêtres nous assurent de leur puissance: & pourquoi ne serons-nous pas en droit de croire nos conducteurs célestes, comme vous pensez devoir ajouter foi aux vôtres? La préférence qu'on doit donner à lodata, &c, sur Chiva, Rama, Harigara, se réduit à sçavoir s'il y a une plus grande vertu secrète dans l'arrangement des lettres de ces premiers mots, que dans celui des autres.

[Pages d64 & d65]

Je crois que sur cette difficulté vous n'avez aucune raison à me donner plus évidente, que sur la cause du malheur des hommes. Ainsi, puisque je suis persuadé que la divinité ne sçauroit se plaire à former des créatures malheureuses; & que la lumière naturelle me montre que cela est contraire à son essence; vous me permettrez, mon cher Européen, d'être persuadé que les hommes sont punis dans cette vie des fautes qu'ils ont commises dans une antérieure. Vous aurez aussi la bonté de me passer le Chiva, Rama, Harigara, & le lavement des péchés dans les rivières, en faveur de la gesticulation purgative & du bonjour indulgentiaire, dont je consens de mon côté de vous laisser dans la paisible & tranquille possession.

Je ne sçais point, mon cher Monceca, ce que peut répondre un jésuite à un Indien qui lui fait ces objections. Il ne lui reste alors que le seul expédient d'avoir recours à la bonne philosophie; de se servir de tout ce que les grands-hommes de ces derniers tems ont découvert sur la nature de l'ame des hommes & de celles des bêtes: & de prouver par d'excellentes raisons physiques, que la métempsycose répugne à l'essence des choses, qu'elle ne peut par conséquent avoir lieu, qu'il n'y a qu'une certaine quantité d'ames, qu'ainsi il arriveroit quelquefois, ou qu'il y auroit des corps qui en manqueroient, ou des ames qui ne trouveroient point de corps:

parce qu'il est contre l'essence & contre l'ordre établi dans les choses, de vouloir fixer le nombre des enfans qui doivent naître, ce nombre dépendant à son tour du libre arbitre donné aux hommes. C'est-là le lieu, mon cher Monceca, de faire valoir l'axiome de Mallebranche: *Dieu agit toujours par les voies les plus simples*. Mais un jésuite craindrait de devoir quelque chose à un philosophe Cartésien, & sur-tout à un Cartésien oratorien. Il aime mieux raisonner pitoyablement. Si Descartes ou Locke eussent été membres de la société, on expliqueroit aujourd'hui leurs écrits dans le collège de Louis le Grand: & si Bourdaloue eût été bénédictin, jusqu'aux frères-lais des jésuites critiqueroient hardiment & impunément ses sermons.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & que le Dieu de nos peres te comble de biens & de prospérités.

Du Caire, ce...

[Pages d66 & d67]

LETTRE XCVIII.

Isaac Onis, *caraiïte, ancien rabbin de Constantinople*, à Aaron Monceca.

Un voyage, mon cher Monceca, fait le long du Nil, m'a empêché de répondre plutôt à tes lettres. En rentrant au Caire, j'en ai trouvé plusieurs. Elles m'ont toutes fait un sensible plaisir. Je les ai relues plusieurs fois, & je les ai toujours trouvées plus amusantes & plus instructives. Un Arabe, avec qui j'ai fait connoissance dans ce pays, & qui m'a accompagné dans mon voyage, a conçu une véritable estime pour toi, sur celles que je lui ai montrées. Il convient qu'on ne peut acquérir cette sagesse que les philosophes ont cherché avec tant de soin que par l'étude profonde du coeur humain: & l'on n'en sçauroit connoître les replis qu'en l'examinant sous des formes différentes.

Il y a une différence infinie des sentimens d'un Egyptien à ceux d'un Parisien. Tous les deux sont bien agités des principales passions communes à tous les hommes; mais elles prennent dans leurs coeurs tant de formes diverses, elles produisent des effets si différens, que ce n'est pas connoître les hommes, que de n'avoir l'idée des moeurs que d'une seule nation. Un Sicilien, qui n'a jamais sorti de Messine, ou un mahométan de Constantinople, se figurent l'adultère comme une chose horrible, & à laquelle l'esprit humain ne sçauroit jamais se prêter volontairement. Ils ignorent ainsi jusqu'où va le caprice & la bizarrerie des hommes. S'ils avoient été dans bien des pays, ils connoitroient que, par les loix de plusieurs peuples, les femmes sont communes.

Ce n'est pas seulement de nos jours qu'on a trouvé des nations entières vivant à la manière des bêtes, & se mêlant sans distinction les unes aux autres. (1) *Les Auses*, dit Hérodote (2), *n'ont point de femmes particulières; mais ils les voient toutes indifféremment, à la manière des bêtes. Les hommes s'assemblent tous les*

trois mois: & quand les enfans sont devenus assez forts auprès de leurs mères, pour marcher tous seuls, on les mène dans cette assemblée; & à ceux à qui ils s'adressent les premiers, sont réputés leurs peres.

[(1) Pietro della Valle, tome I, pag. 140.
(2) Histoire d'Hérodote, liv. 4, pag. 313.]

[Pages d68 & d69]

Ne voilà-t-il pas une belle preuve de légitimité? Il est vrai que j'aime mieux cette coutume ridicule, que la barbare loi que pratiquent les nazaréens, & qui proscrit des hommes dès le moment de leur naissance, & les condamne sous le nom de *bâtards* à une éternelle infamie. Est-il rien de si contraire à la nature, que l'usage qui a introduit une différence entre le fils légitime & le fils illégitime, comme s'ils n'avoient pas tous les deux également un pere, & s'ils ne pouvoient pas avoir tous les deux les mêmes vertus, & être utiles également à la société?

Je trouve les loix des mahométans bien plus sensées que celles des nazaréens. Ils ne forcent point un pere à ne pouvoir rendre heureux son enfant; & le fils né d'une Circassienne, est aussi avangé que celui dont la mere est Turque ou Egyptienne.

Les loix ne sont belles & justes qu'autant qu'elles sont conformes à la loi naturelle, d'où elles doivent toutes découler comme de leur premier principe. Il n'est point de plus habile jurisconsulte, que ce sentiment intérieur que nous avons en nous-mêmes, & que la divinité a gravé dans nos coeurs avec des caractères ineffaçables. (1)

[(1) *Conscientia*, dit Tertullien, *potest obumbrari, quia non est Deus; extingui non potest, quia à Deo est.*

Quelque sçavant que soit un législateur, dès qu'il introduit des coutumes & des règles contraires aux maximes du droit naturel, je n'en fais aucun cas. Je les regarde comme les argumens d'un subtil sophiste, qui tendent à offusquer la vérité, & à étouffer la raison.

En examinant sur ce principe toutes les loix qu'on a faites pour proscrire dès leur naissance certaines créatures innocentes, on les trouvera non-seulement absurdes, mais même contraires à l'humanité. Eh quoi! Un pere a un enfant, il le reconnoît pour être à lui, il convient de lui avoir donné la naissance: & parce que sa mere n'aura point assisté à certaines cérémonies auxquelles il a plû aux hommes de donner le nom de mariage, un homme sera regardé comme déshonoré, on lui fera un crime capital de l'amour de ses parens, il ne pourra participer aux honneurs de la vie civile!

[Pages d70 & d71]

Quoiqu'on ait cherché à réparer une partie de cette injustice par la *légitimation*, ceux-mêmes, dont on voudra diminuer les infortunes seront pourtant regardés au-dessous du général des hommes. C'est-là un des plus grands égaremens de l'esprit humain. J'aime encore mieux la coutume des Auses. Ils reconnoissent d'abord leurs enfans pour être en général à la république: & ensuite, ils laissoient à l'instinct à décider des peres particuliers qu'ils se choisissent.

Si nous remontons dans les premiers siècles, nous verrons que les patriarches n'ont fait aucune différence des enfans nés de leurs femmes ou de leurs concubines. Jacob, après avoir épousé les deux soeurs, eut des enfans de deux concubines, qu'elles-mêmes lui fournirent: cependant on ne voit pas que ce patriarche ait fait aucune différence entre ses fils. Ils furent tous également chefs d'une tribu. Descendans de ces tribus, nous avons conservé la sage coutume de ne point noter d'infâmie les enfans que nous avons de nos maîtresses; mais la grande habitude que nous avons contractée dans certains pays avec les nazaréens, a presque communiqué une partie de leurs préjugés à plusieurs de nos freres.

Quelque différente que soit l'opinion de certains peuples sur l'état des enfans nés de concubines, on trouveroit encore des sentimens chez les hommes beaucoup plus opposés sur plusieurs autres coutumes. Comment est-ce qu'un jaloux Italien se seroit accommodé des cérémonies qu'on pratiquoit dans les mariages des Nasamones, peuple de la Lybie? *La première nuit de leurs nœces, dit Hérodote, la mariée va trouver tous ceux du festin pour coucher avec elle; & quand chacun l'a vûe, il lui donne le présent qu'il a apporté de sa maison.* (1)

[(1) Histoire d'Hérodote, liv. 4, pag. 310.]

Je ne crois pas qu'un jaloux Sicilien se fût aisément conformé à cette cérémonie, & qu'il eût voulu amasser une dot bien considérable à ce prix: cependant cet usage, qui nous paroît si extraordinaire, est encore pratiqué, du moins en partie, parmi des peuples sauvages de l'Amérique (2); & ces peuples qui paroissent avoir des sentimens si extraordinaires, ont pourtant plusieurs autres coutumes qui sont dignes des républiques les plus policées & les mieux disciplinées.

[(2) Voyages de Pietro della Valle, tom. 1, page 101.]

[Pages d72 & d73]

Les anciens Nasamones, dont je viens de te parler, avoient une si grande estime pour la vertu, qu'ils ne *jurent qu'en mettant la main sur le tombeau des hommes qu'on avoit estimés chez eux les plus justes & les plus gens de bien.* (1)

[(1) Histoire d'Hérodote, liv. 4, pag. 310.]

Accorde, mon cher Monceca, une bigarrure aussi dissemblable. Concilie, si tu le peux, des idées aussi sages avec l'extravagance de faire coucher une nouvelle mariée avec tous ceux qui assistent à ses nœces. Je suis certain, mon cher

Monceca, qu'après avoir bien réfléchi sur une conduite aussi extraordinaire, tu avoueras qu'il est impossible de pouvoir fixer le point jusqu'où les hommes peuvent porter leurs erreurs & leurs préjugés; & qu'il faut, pour avoir une idée juste de leur caractère & de la bizarrerie de leur génie, voyager chez les peuples les plus éloignés, & étudier l'homme dans les usages & les coutumes des nations les plus différentes. C'est ainsi qu'on apprend à connoître ce que toutes les réflexions ne peuvent apprendre à une personne qui n'est jamais sortie de sa patrie. Il est vrai qu'un sçavant enfermé dans son cabinet, & soigneux de s'instruire, a le secours des livres qu'ont écrit les voyageurs; mais il ne peut cependant profiter par la lecture autant que celui qui voit lui-même les pays dont il donne la description. Je regarde un sçavant, qui a connu par ses voyages les moeurs des peuples, comme un habile peintre qui copie toujours d'après nature, au lieu que celui qui n'est instruit que par les livres, fait tous ses tableaux d'après des estampes, qui souvent ne sont point correctes.

Lorsqu'on a employé quelques années à parcourir les différentes nations, pour retirer un fruit considérable des choses que l'on a vûes, il faut faire des réflexions sur certaines particularités qui nous ont souvent moins frappés que les autres, parce que nous en étions prévenus avant de faire nos voyages; mais qui cependant caractérisent les moeurs & la façon de penser de certaines nations. Ainsi lorsqu'un François va à Constantinople, il s'arrête peu ordinairement à considérer l'usage de la pluralité des femmes. Il sçavoit déjà en France que les Turcs avoient des serrails. Il sera plus curieux de sçavoir certaines particularités qui regardent l'intérieur de ces serrails, & qui ne servent guère à son instruction, que de s'attacher à la source, de réfléchir sur ce qui peut avoir porté les mahométans à prendre plusieurs femmes, & de comparer leurs raisons à celles des nazaréens qui ne peuvent avoir qu'une seule épouse.

[Pages d74 & d75]

Il est certain qu'un philosophe qui examine sans prévention les usages des Turcs, & ceux des nazaréens, trouvera ceux des premiers beaucoup plus conformes à la raison, en ce qui regarde la multiplicité des femmes & la répudiation de celles dont on a quelque sujet de se plaindre. Les mahométans ont fait du mariage une cérémonie qui sert à rendre les hommes heureux de trois différentes manières. Ils peuvent, selon leur loi, épouser trois femmes. La première peut servir à leur faire des alliances: & comme le bien accompagne rarement les femmes qu'on prend pour avoir de la protection, ils trouvent dans la seconde les richesses que n'a pas la première. Enfin, ils peuvent dans la troisième contenter uniquement leur goût; & après avoir songé aux biens & à la protection, suivre le penchant de leur coeur.

Si le mariage n'est qu'un lien entre deux personnes de différent sexe pour vivre heureux, & se rendre utile à la société, les trois quarts des mariages des nazaréens sont des unions aussi pernicieuses au bien public, qu'elles sont à charge à ceux qui les ont formées. Lorsqu'une femme se trouve stérile, elle & son mari deviennent en quelque manière inutiles à l'état. Par une loi absurde & contraire au bon sens, un mari est puni, sans l'avoir mérité des défauts de son

épouse. Il ne doit point se flatter de pouvoir jouir du doux nom de pere, tandis qu'elle vivra. Après cela, doit-on s'étonner des mauvais ménages qu'on voit chez les nazaréens; & des excès criminels où quelques-uns d'eux se sont portés?

S'il étoit permis en France, en Angleterre, en Allemagne, &c, d'épouser une seconde femme lorsque la première ne devient point mere, ou qu'on fût le maître de la répudier, lorsque son humeur ne peut sympatiser avec celle de son mari, que de débauches outrées, que de crimes affreux n'éviteroit-on pas? On permettroit à deux personnes, qui se souhaitent mutuellement la mort, & qui ne peuvent se supporter, d'en chercher d'autres avec qui elles pussent vivre plus cordialement.

[Pages d76 & d77]

Les nazaréens condamnent non-seulement la répudiation, mais même la pluralité des femmes, comme un grand crime. Je ne sçais sur quoi ils appuyent la coutume de n'avoir qu'une épouse, & comment ils croient que la divinité est offensée par la multiplicité des femmes. C'est une coutume qu'ils ont prise des payens (1), & ils nous ont forcé de nous soumettre dans les pays de leur obéissance: car chez les Israélites, nos anciens peres, la pluralité des femmes a toujours été permise, comme utile non-seulement au bien des particuliers, mais encore à la république.

[(1) Des anciens Romains.]

Les nazaréens croient à nos livres saints: pourquoi s'opposent-ils donc à des coutumes qu'on y trouve autorisées par les plus grands hommes? Jacob ne prit-il pas les deux soeurs en mariage dans le même tems; & n'avoit-il pas outre cela deux concubines? David, le roi prophète, dont les hymnes sacrées sont chantées à haute voix dans tous les temples nazaréens, soit réformés, soit papistes, fit choix d'une jeune femme dans les derniers jours de sa vie, destinés à la pénitence; & le nombre de concubines qu'eut son fils Salomon, égala celui de ses trésors. Il fut le plus riche prince de son tems en or & en argent. Il fut aussi celui dont le palais renferma le plus de femmes. Je sçais, mon cher Monceca, que nous ne donnons point dans la superstition des nazaréens; & que chez nous, fidèles observateurs de la loi de Moïse, il n'est que l'adultère dans les plaisirs amoureux qui nous soit défendu; mais cependant nous sommes forcés de nous contraindre, & nous avons presque adopté l'usage des nazaréens.

Porte-toi bien, mon cher Monceca; vis content & heureux, & que le Dieu de nos peres te comble de prospérités

Du Caire, ce...

LETTRE XCIX.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *caraiïte, autrefois rabbin de Constantinople.*

Avant de passer en Hollande, j'ai voulu aller voir Liège & Aix-la-Chapelle, deux villes voisines du Brabant, & qu'on m'avoit assuré mériter l'attention d'un voyageur. Je n'ai point été fâché d'avoir employé dix ou douze jours à contenter ma curiosité.

[Pages d78 & d79]

Liege est une ville assez grande & bien peuplée, ornée de quelques beaux bâtimens; mais qui sont en petit nombre. Le pontife en est le souverain, & son clergé partage avec lui une partie de l'autorité. Autrefois ce chapitre étoit composé des premiers seigneurs de l'Europe: il n'y avoit aucun *chanoine*, (c'est ainsi que les nazaréens appellent certains prêtres) qui ne fût d'une naissance distinguée. Lorsqu'un souverain pontife Romain, appelé Innocent II, couronna l'empereur Lothaire, tous les chanoines qui se trouverent à cette cérémonie, étoient pour la plûpart d'une naissance royale. Il y avoit parmi eux neuf fils de rois, quatorze fils de ducs, princes souverains, vingt-neuf comtes du Saint-Empire, & huit barons. Tous ces seigneurs & princes sont aujourd'hui métamorphosés en petits bourgeois; & dès qu'un homme est docteur licencié à l'université de Louvain, il peut être chanoine de Liège, & membre du conseil souverain de l'état. Il est vrai qu'il n'a que le droit de commander au peuple le plus mauvais qu'il y ait dans l'univers, la populace Napolitaine étant fort réservée & fort réglée, eu égard à celle de Liège. Elles meritoient toutes les deux le voisinage du mont-Vésuve; & quelques tremblemens de terre seroient aussi utiles aux Liégeois qu'aux Napolitains. Quelque méchans que soient ces premiers ils ne laissent pas, à ce qu'ils disent, d'avoir nombre de protecteurs auprès de la divinité, qui, moyennant tant de livres d'encens & de cire par année, leur font obtenir aisément le pardon de leurs crimes. Ces protecteurs viennent même quelquefois les visiter, & leur découvrir des mines de charbon de terre. Un des saints, chargé des affaires des Liégeois auprès de la cour céleste, entra un jour dans la ville habillé en pèlerin; après avoir dit à un bourgeois de le suivre, & lui avoir montré la mine, il disparut. Il fit là une chose fort profitable aux Liégeois; car depuis la découverte de ces mines, quantité d'armuriers se sont établis dans le pays, & font un commerce très-considérable. Le charbon qu'on tire de ces mines est appelé *houille*, à cause d'un certain maréchal nommé *Prudhomme le Houilloux*, qui fut celui à qui le saint protecteur des Liégeois s'adressa. Au reste, les bourgeois & les nobles sont ici aussi estimables, polis & serviables, que le bas-peuple est méprisable. Ils n'ont rien de commun avec lui, & leurs moeurs sont entièrement différentes. Ainsi, lorsque je te parle des Liégeois, j'entends le peuple en général.

[Pages d80 & d81]

Celui d'Aix-la-Chapelle, d'où je t'écris présentement, est beaucoup plus doux & plus honnête. Cette ville est grande & encore assez belle. Elle a perdu une partie de son lustre par les différens incendies qui l'ont presque entièrement détruite deux ou trois fois. Après qu'elle eût été renversée & saccagée par Attila, elle fut rebâtie par Charlemagne, qui la déclara capitale de la Gaule transalpine, & la choisit pour le lieu ordinaire de son séjour. Il fit construire la grande église, dans laquelle il est enterré: l'on y voit encore aujourd'hui son tombeau. Quelques nazaréens m'ont

assuré, avec un air très-persuadé de ce qu'ils me disoient, que lors de la dédicace de cette église, deux pontifes, morts depuis long-tems, prirent la peine de se ressusciter pour venir être les témoins de cette auguste cérémonie. Ils partirent du ciel de grand matin, arriverent vers les neuf heures à Aix-la-Chapelle, assisterent aux offices divins, dînerent avec tous les prélats que Charlemagne avoit invités ce jour-là à un superbe festin, & repartirent sur les quatre heures du soir pour le ciel, où ils arriverent à portes fermantes. C'est voyager cela!

Ces choses ne doivent point t'étonner, mon cher Isaac: les nazaréens débitent des contes bien plus absurdes. Ils disent qu'ils conservent dans une caisse, qu'on garde dans l'église d'Aix-la-Chapelle, de la manne qui tomba dans le désert pour la nourriture des Israélites, & des feuilles & fleurs de la verge d'Aaron, qui fleurit miraculeusement dans le tabernacle. Si quelqu'un de nos rabbins écrivoit que dans une synagogue du Levant, on garde de pareilles reliques, de combien de plaisanteries ne serions-nous point accablés, de quels traits une foule de docteurs nazaréens ne nous perceroient-ils pas? Que n'ont-ils point dit, peut-être avec raison, sur bien des choses qu'il y a dans le talmud? Mais je ne crois pas qu'il y ait rien de plus extraordinaire dans cet ouvrage que les juifs sensés n'admettent & ne reçoivent qu'avec certaines restrictions, & en lui donnant des explications qui excusent le texte dans les endroits où il paroît fautif.

[Pages d82 & d83]

La manne du désert & les fleurs d'Aaron ne sont pas les seules choses remarquables qu'on montre dans ce pays. Il y a une quantité étonnante de petits morceaux d'os, de cheveux & d'étoffes enchassés dans des étuis d'or & d'argent, qui sont regardés avec tant de vénération, qu'on en envoie une partie pour honorer le sacre des empereurs. Le magistrat de la ville porte en cérémonie, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, ces vénérables haillons, auxquels il joint l'épée & le baudrier de Charlemagne, qui ne sont pas une des moindres reliques de ce lieu-là. Autrefois les empereurs étoient couronnés à Aix-la-Chapelle, & la plûpart des successeurs de Charlemagne voulurent l'être dans cette ville. Enfin, Charles IV. régla absolument la chose par une des constitutions de la bulle d'or: il ordonna que les empereurs y recevoient la première couronne: mais cela ne s'exécute plus; & la seule cérémonie que l'on observe encore, est qu'on députe quelqu'un aux magistrats pour leur donner avis de la nouvelle élection qui se doit faire, afin qu'ils envoient les ornemens impériaux, & les reliques dont je t'ai parlé. L'empereur déclare ensuite, en quelque lieu que son couronnement se fasse, que s'il n'a pas été fait à Aix-la-Chapelle, c'est par des raisons particulières qui n'ont pas permis qu'il s'y transportât; & qu'il ne prétend point faire infraction au droit de cette ville, ni la priver de ses privilèges. Cela fait, l'empereur est nommé *chanoine* d'Aix, & en prête le serment le jour de son sacre. Le magistrat remporte ensuite le baudrier, l'épée, & tout l'attirail miraculeux; & le tout est replacé dans la sacristie de l'église. Cela n'est montré que moyennant une somme qu'on demande aux curieux: plus de neuf cent ans après sa mort, le bon Charlemagne, lui, ses os & ses vêtemens, ont encore le droit d'imposer un tribut sur la bourse de tous les étrangers.

Je m'étonne qu'on n'ait pas mis, parmi tant de choses saintes & antiques, la massue du bon pontife Turpin, si connu dans les vieilles chroniques de Charlemagne. La tête de l'excellent cheval de son neveu Roland auroit aussi pu y occuper dignement une place. Ce cheval n'étoit pourtant pas doué du don de féerie comme celui de Renaud; mais l'Arioste & le Boyardo le font passer en tant de mains différentes, qu'on auroit eu trop de peine à constater la vérité & la réalité de cette pièce; au lieu que le bon Rolland ne perdit qu'une fois son cheval, qu'il retrouva aussi heureusement que Sancho-Pança son âne. Ce Roland étoit très-heureux à retrouver ce qu'il avoit perdu.

[Pages d84 & d85]

Son cousin Adolphe lui rapporta son bon sens, qu'on gardoit soigneusement dans une bouteille en paradis, & que S. Jean lui remit en main propre. Si le bon sens de chaque nazaréen, dont le cerveau s'évapore, est gardé en paradis dans une bouteille, toutes les verreries de l'univers ne seroient point capables de fournir le céleste séjour d'étuis à bon sens. Il n'y a qu'un pouvoir suprême qui puisse opérer un aussi grand miracle.

Quoique les reliques d'Aix-la-Chapelle rendent beaucoup à cette ville, par le concours des dévots nazaréens qu'elles y attirent, ses eaux chaudes, & qu'on s'imagine être bonne pour les maladies les plus désespérées, sont des trésors beaucoup plus considérables. Toutes les années une foule de malades accourent, pour ainsi dire, des quatre parties du monde, & croient trouver dans les bains des piscines presque aussi efficaces que celles du fameux temple qui ne sera relevé que lorsque notre libérateur arrivera.

Les habitans de cette ville sont doux & polis, mais fort superstitieux. Ils souffroient autrefois que les nazaréens réformés y eussent le libre exercice de leur religion: ils ont entièrement supprimé cette permission; ce n'a point été sans verser bien du sang: enfin, les papistes ont eu le dessus sur leurs adversaires; & ils sont les seuls maîtres de la ville, des charges & des églises. J'aurois eu envie de rester encore quelques jours ici; mais mes affaires me demandent en Hollande, & je ne pourrai point être le témoin d'un spectacle charmant pour un philosophe. C'est une fameuse procession dans laquelle on porte une figure colossale, à laquelle on donne le nom de Charlemagne. On joint plusieurs autres extravagances à cette première; & la folie a ordonné tous les appareils de cette fête.

A propos de ces processions que sont les nazaréens, lorsque j'étois à Paris, le chevalier de Maisin m'a raconté les particularités d'une de ces promenades pieuses, dont il avoit été le témoin dans un voyage qu'il fit en Provence. Il me dit qu'à Aix (1), la marche de cette procession étoit ouverte par une troupe de porteurs de chaises ou de paysans habillés d'une longue robe noire, entourée de grelots & de petites clochettes, ayant leurs têtes couvertes d'une espèce de casques de carton représentant la figure du diable, avec de longues cornes.

[(1) Capitale de la Provence.]

[Pages d86 & d87]

Ils portent une fourche, avec laquelle ils retroussent la robe d'une diablesse qu'ils font marcher au milieu d'eux, & qui tient un peigne d'une main & un miroir de l'autre. La dame infernale ayant beaucoup d'honneur, & ne pouvant souffrir qu'on lui *trousse la cotte*, la façon dont elle se défend est une cause d'admiration & de plaisir pour la populace. Après ces diables, viennent un nombre de semblables parties de mascarades, dont les différens sujets sont pris dans nos livres saints. On y voit, par exemple, Moïse portant les tables de la loi, & une troupe d'Israélites adorant le veau d'or. Un de ces masques tire un coup de pistolet. A ce bruit, tous les juifs idolâtres tombent morts: & comme ceux qui représentent ces personnages n'ont que la chemise & leur masque, ils se jettent dans la boue au milieu des ruisseaux; plus on leur voit le derrière à nud, plus ils excitent les ris & la curiosité.

Parmi ces représentations, que les Provençaux appellent les *jeux sacrés*, un gros porte-faix, habillé en femme, représente la reine de Saba, allant visiter Salomon. On affecte de faire un très-gros cul à cette princesse; & son mérite dépend de l'étendue de ses fesses.

Immédiatement après ces larges fesses, vient un Italien, qu'on désigne par le nom du duc Urbain. Il est entouré de toute sa cour, composée d'un nombre de paysans vêtus en hommes & en femmes. Cette dernière mascarade seroit la plus ridicule de toutes, si les moines ne la suivoient. Ils marchent ensuite deux à deux, la plupart habillés plus grotesquement que les masques qui les précèdent: Les châsses & les bustes des nazaréens canonisés, terminent la procession, & sont accompagnés par le parlement, qui, par sa présence autorise de pareilles folies.

Je ne pouvois croire ce que me racontoit le chevalier de Maisin. Les Provençaux ont du génie & de la pénétration; & l'on ne sçauroit porter plus loin l'égarement, que de tolérer de semblables ridiculités, si contraires au bon sens, si capables de perdre dans l'esprit d'un homme qui fait usage de sa raison, tous ceux qui les favorisent. *La politique*, me dit le chevalier, *soutient tous ces usages ridicules. La ville où se fait cette procession, retire dans trois jours plus de cent mille écus par la quantité d'étrangers qui viennent voir cette fête, & qui achètent & consomment beaucoup de denrées.*

[Pages d88 & d89]

L'avarice fait non-seulement entretenir bien des cérémonies superstitieuses, mais même elle en multiplie tous les jours le nombre.

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & vis content & heureux: & que le Dieu de nos peres te comble de prospérités.

D'Aix-la-Chapelle, ce...

LETTRE C.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

Je suis enfin arrivé, mon cher Monceca, dans le pays où tant de nos frères ont été inhumainement égorgés & immolés à l'avarice des moines, sous le prétexte de la religion. J'ai traversé le Roussillon, & une partie de la Catalogne; & c'est de Barcelone que je t'écris. Cette ville est grande, belle & bien fortifiée. Le port est très-méchant, & dans les mauvais tems, les bâtimens n'y sont pas en sûreté. Les Catalans haïssent mortellement les Castellans. Il n'est aucune domination qu'ils ne préférassent à celle de l'Espagne. Ils l'ont bien fait voir par leurs révoltes réitérées: mais on les a réduits au point de n'avoir plus que la liberté de former d'inutiles desirs. La citadelle qu'on a construite nouvellement est un frein si redoutable, que Barcelone ne sauroit rien entreprendre, & n'a plus d'espoir que dans son obéissance & son humiliation.

On a désarmé les bourgeois dans toutes les villes de la Catalogne. Les paysans sont encore observés de plus près: il y a toujours un nombre de troupes répandues dans les villages. Il est vrai que tant de précautions coûtent des peines & des soins à la cour d'Espagne. Mais c'est une nécessité; & l'on doit rendre la justice aux Castellans de n'avoir agi avec tant de rigueur, qu'à la dernière extrémité. Dans le dernier siège de cette ville, les moines étoient à la tête des révoltés, montoient la garde, relevoient les soldats dans les postes les plus dangereux, & les animoient par leurs actions; ils promenoient même leurs reliques sur les remparts & plus d'un coup de canon emportoit un moine & son saint.

[Pages d90 & d91]

Les religieuses même, malgré la foiblesse de leur sexe, vouloient avoir part à la révolte; elles mettoient à leurs fenêtres des étendards faits avec de la toile rouge, pour montrer qu'elles ne respiroient aussi que le sang & le carnage.

Considère, mon cher Monceca, jusqu'où va la fureur de la révolte, lorsqu'elle a saisi l'esprit des peuples. Elle donne du courage aux plus foibles. Il semble que le crime augmente la valeur. Les sujets révoltés combattent souvent avec plus d'obstination pour détruire leur prince, que les fidèles pour le soutenir & le garantir de leurs coups. Ce n'est pas qu'on puisse reprocher aux Castellans d'avoir agi foiblement en faveur de Philippe V. Ce monarque est obligé de les aimer doublement, comme ses sujets & comme ses enfans. Aussi l'ont-ils toujours regardé comme un bon roi & comme un père. Mais malgré tous leurs efforts, cette bonne volonté n'eût peut-être pas suffi, si la France n'eût terminé la révolte des Catalans.

Les femmes dans ce pays sont plus libres que dans le reste de l'Espagne, quoiqu'elles le soient beaucoup moins qu'en France. Elles ont secoué peu-à-peu l'ancienne manière Espagnole. Les *duegnes*, les jalousies ne subsistent plus, ou du moins ce qui reste de cet attirail de la jalousie n'est plus qu'un cérémonial assez inutile pour la sûreté des maris. Le grand nombre de François & de Flamands

établis à Barcelonne; la quantité de troupes qui forment la garnison, & qui sont presque toutes Vallones, ont accoutumé peu-à-peu les anciens habitans du pays à prendre le cocuage en patience. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore bien des Catalans dont l'humeur ne soit *récalcitrante*. Mais les soins qu'ils prennent ne font souvent que hâter leur malheur.

La galanterie est devenue à Barcelone une maladie épidémique, que les François y ont portée. Malheur à ceux qui ressentent ses coups, dont toutes les précautions ne sçauroient garantir.

Quoique l'amour ait des droits aussi étendus en Espagne qu'en France, on agit cependant d'une manière bien différente; & quoiqu'on tende au même but, on y parvient par des chemins entièrement opposés. En France, un amant se déclare ouvertement: il suit sa maîtresse au bal, à la comédie; & les parties de campagne, les fêtes galantes sont des occasions favorables pour un François amoureux. Un Espagnol est discret & resserré: il est forcé de cacher au public les sentimens de son coeur.

[Pages d92 & d93]

Son bonheur & la réussite de ses projets dépendent du secret. Les églises sont les endroits qui lui sont les plus favorables: chaque fête de quelque saint lui tient lieu d'opéra & de comédie. Une mere accompagne sa fille, un mari son épouse aux spectacles: mais les femmes vont seules aux temples; & sous ombre de piété, l'amour trouve à se récompenser de la contrainte.

Tous les premiers rendez-vous en Espagne se donnent dans les églises. C'est-là où l'on conclut les derniers marchés. On les exécute chez des femmes qui passent pour des saintes, & chez qui les jeunes personnes ne peuvent aller sans conséquence. Il est peu de dames Espagnoles, qui n'ayent quelque vénérable amie couverte de scapulaires & d'*agnus Dei*. Un mari seroit regardé comme un fou, qui pis est, comme un hérétique, s'il alloit se figurer que donna *Mendoza*, ou donna *Valcabro*, toutes les deux respectables par leur âge, & par le rang qu'elles tiennent dans la très-sainte confrérie de S. François depuis plus de vingt ans, fussent capables de prêter leur ministère à un rendez-vous amoureux. Ces dames de la sainte confrérie sont ici regardées comme des personnes déjà béatifiées. Elles entretiennent une grande res pondance avec certains moines appelés *cordeliers* qui les dirigent, & avec lesquels elles sont associées. Les nazaréens appellent ces sortes de liaisons une *parenté spirituelle*. C'est-là d'où viennent toutes ces phrases & ces façons de parler qu'on lit dans les livres mystiques, & qui paroissent inintelligibles. Telles sont celles-ci. *Je vous porte dans mon coeur en Dieu, ma chere soeur.... Vous êtes toujours présente à mon esprit, quoique je parle & que j'agisse avec d'autres personnes..... Priez pour votre frere, pour votre ami, pour votre serviteur.* (1)

[(1) Cette dernière phrase est prise des lettres du pere Girard à la Cadiere.]

Une partie de ces expressions sont tirées des livres d'un nommé François de Sales, & des lettres qu'il écrivoit à une certaine soeur de Chantal. Ce François de Sales étoit, à ce qu'on assure, un honnête-homme, qui a fait autant de mauvais singes que Fontenelle. Tous les moines ont été charmés d'avoir ce prétexte, pour écrire hardiment les sentimens les plus passionnés à leurs dévotes, sous le voile d'un langage mystique.

[Pages d94 & d95]

Il est vrai que les moines Espagnols ne cherchent point tant de façons: ils ont le champ libre; & l'entrée de toutes les maisons leur est offerte. A l'abri de leur capuchon, ils jouissent de toutes sortes de privilèges: aussi sont-ils plus insolens, plus ignorans & plus débauchés, que dans aucun autre royaume. Si les enfans venoient au monde avec quelque marque, qui fût un indice certain de leurs peres, la moitié des Espagnols retrouveroient les leurs dans des ecclésiastiques & des moines.

Le clergé dans ce pays a des moeurs très-peu réglées; en cela bien différent de celui de France, dont tu m'as vanté dans tes lettres la régularité. Pour avoir, mon cher Monceca, une idée juste des gens d'église dans ce pays, il faut te figurer que les moines sont au double mauvais & ignorans de ce qu'ils le sont en France; & que les prêtres séculiers ne valent pas beaucoup mieux.

Une chose qui te surprendra dans un pays où le bas clergé a des moeurs aussi corrompues, c'est la sagesse, la probité & la candeur des pontifes Espagnols. Ils sont dignes de leur rang; & il n'est aucun d'entr'eux qui ne mérite l'estime & l'approbation de tous les honnêtes-gens. Dans quelque religion qu'on soit, l'on ne peut s'empêcher d'avouer qu'un troupeau seroit heureux, s'il profitoit des leçons d'aussi sages pasteurs. Les pontifes sont les seules personnes en Espagne, qui ne soient point soumises à l'inquisition. Je te parlerai dans la suite de cet inique tribunal, & j'en ai déjà appris bien des particularités qui sont frémir d'horreur. Dès qu'on nomme en ce pays le terrible nom d'inquisiteur, tout le monde tremble; & les plus grands ont autant de frayeur, que les plus simples citoyens. Malgré mes passeports, & la commission dont je suis chargé par la république de Gènes, j'observe une grande circonspection; & je n'ose point comme en France dire ce que je pense.

Dès que j'ai eu passé Belle-Garde (1) j'ai affecté un silence qui tient beaucoup du Pythagoricien.

[(1)Derniere place de France.]

Cet air mélancholique convient assez dans un pays où tout le monde est extrêmement retenu. On dit que ce sérieux augmente en avançant dans l'Espagne. Si cela est, je m'attends, en arrivant à Madrid, de voir une ville peuplée d'Héraclites & de citoyens larmoyans.

A propos de larmes, je te dirai, mon cher Monceca, que j'ai beaucoup ri au fond du coeur dans un endroit où j'étois allé pour pleurer.

[Pages d96 & d97]

Il y a dans cette ville une troupe de comédiens nouvellement arrivée, qu'on m'assura être la meilleure qu'on ait vûe depuis long-tems en Espagne. On prônoit sur-tout une nommée la Galiega, comédienne du roi, qui avoit quitté Madrid pour quelque mécontentement. On me pressa d'aller voir une tragédie nouvelle, qu'on m'assura être belle & touchante. Juge de ma surprise, mon cher Monceca, lorsqu'en entrant dans la salle du spectacle, je vis sur le théâtre deux comédiens habillés en moines, représenter les principaux rôles d'une pièce intitulée: *La mort d'Alexis, ou l'exemple de chasteté*. Il faut que je t'avoue, que je ne m'étois point attendu à une pareille extravagance. Je souhaitois dans ce moment que tu pusses être témoin d'une chose aussi ridicule. Le sujet de cette tragédie répondoit au caractère & à la dignité des personnages. Alexis, principal rôle, est un gentilhomme Romain, grand amateur du célibat. Il quitte sa femme la première nuit de ses noces. Il erre long-tems de ville en ville. Enfin, il vient mourir chez son pere, qui ne le reconnoît plus. On souffre qu'il expire dans un mauvais réduit, où par charité on lui avoit permis de se retirer. Un billet qu'on trouve en sa main lorsqu'il est mort, découvre tout le mystère; mais on ne peut lui ôter ce papier: tout mort qu'il est, il ne veut le remettre qu'au souverain pontife, qui vient avec toute sa cour recevoir le billet du saint; la pièce finit par un coup de théâtre aussi éclatant.

Alexis, au commencement du premier acte, n'est âgé que de dix-huit ans: au cinquième, il en a quarante à quarante-cinq. Les règles de l'unité de lieu & d'action sont aussi parfaitement suivies que celle des vingt-quatre heures: les pensées & les sentimens répondoient au reste: je ne crois pas qu'on puisse pousser l'égarément & le ridicule plus loin. Ce n'est pas que les Espagnols n'aient plusieurs bonnes pièces de théâtre. Dom Lopes de Vega a fait de très-excellentes comédies; mais le peuple les goûte fort peu. Il aime mieux voir S. Jacques ou S. Philippe, qu'Agamemnon ou Achille; & les stigmates de S. François excitent plus de pleurs, que les plaintes d'Andromaque, & le désespoir d'Hermione. Tel est le goût & le préjugé de ce pays: il faut par-tout de la dévotion, ou plutôt de la superstition.

[Pages d98 & d99]

Lorsqu'on jouoit la comédie, j'entendis sonner une cloche, je vis tout le monde se mettre à genoux & marmoter quelque chose dans leurs dents. Les comédiens donnerent l'exemple: & deux acteurs, qui étoient sur le théâtre, s'interrompirent, remuerent les lèvres, ou parlerent tout bas, comme les autres spectateurs. Cette cérémonie faite, chacun se releva, & l'on continua la pièce. Je demandai pourquoi l'on faisoit ce remuement de lèvres. On me dit, qu'on appelloit cela l'*angelus*. C'est une espèce de priere, que je n'aurois pas cru que les nazaréens eussent faite à la comédie. Il n'y a que les Espagnols capables de choisir une salle de spectacle pour dire leurs oraisons. Il est vrai que ce lieu doit apparemment jouir des mêmes

prérogatives que les couvens des moines; car ce sont des prêtres qui reçoivent l'argent à la porte, & qui, sous le nom des pauvres, partagent le profit avec les comédiens. A la vérité, les troupes comiques, moyennant cette diminution sur leur revenu, jouissent de tous les privilèges des autres nazaréens. Elles ne sont point excommuniées, ainsi qu'en France: & si elles étoient assez riches, ou assez dévotes, elles pourroient avoir un aumônier comme les régimens royaux.

Quand les comédiens meurent en Espagne, on leur accorde la sépulture: on la leur refuse en France; & on leur élève des mausolées en Angleterre. D'où vient, mon cher Monceca, une bizarrerie aussi singulière? Des anciens préjugés, beaucoup plus que de la raison. Cependant si elle entre pour quelque chose dans les enterremens des baladins, je suis assuré qu'elle condamne l'excès des François & celui des Anglois; & qu'elle approuve le juste milieu des Espagnols. Il seroit fort heureux pour eux, qu'ils raisonnassent aussi sensément dans toutes les actions de leur vie.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & que le Dieu de nos peres te comble de prospérités.

De Barcelone, ce...

[Pages d100 & d101]

LETTRE CI.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

Je suis arrivé dans un pays, mon cher Brito, où l'homme est aussi libre, qu'il est esclave dans celui que tu habites. *La Hollande*, dit un auteur François, *semble être la patrie des philosophes: affranchis du joug qu'on impose ailleurs à la raison, ils sont les maîtres d'en faire usage.* Le bon sens semble être le partage des Hollandois: & l'on croiroit volontiers, lorsqu'on les examine avec soin, que la nature qui leur a refusé la politesse des François, la pénétration des Anglois, & la vivacité des Italiens, les a récompensés largement de ces qualités, par une raison juste, prévoyante, & équitable, qui les conduit dans toutes leurs actions.

Les Hollandois, nés libres, n'obéissent qu'aux loix de leur patrie: ils n'ont de souverains que la vertu & leurs devoirs. Il ne faut pourtant pas se figurer, que ce portrait convienne a tous les Hollandois, Il en est dans ce pays comme dans tous les autres: le bien est toujours balancé par le mal. Le bas-peuple en Hollande est aussi méprisable que les bourgeois, & même les bons artisans sont estimables.

Il me seroit impossible, mon cher Brito, de te donner une idée juste des moeurs de ce pays, si je n'entrois dans un détail particulier. Tu t'apperçois déjà qu'en dépeignant le peuple, je ne t'apprends rien qui convienne aux bourgeois & aux principaux de la république. Les nobles qui restent encore dans le pays, ont aussi

des moeurs & des coutumes très-différentes de celles de la bourgeoisie. Ainsi, je tâcherai de te faire connoître tout ce que j'appercevrai digne d'être remarqué dans les différens états qui composent la république.

La Hollande est un pays ingrat. C'est une terre flottante sur l'eau, & une prairie inondée les trois quarts de l'année. Ce terrain est si étroit & si borné, qu'il ne sçauroit nourrir la cinquième partie de ses habitans, fût-il aussi fertile en bled, qu'il est stérile.

Le commerce est l'unique ressource des Hollandois. Ils n'ont épargné ni leurs peines, ni leurs travaux, pour le faire fleurir dans leur patrie: ils l'ont étendu jusqu'aux extrémités de la terre.

[Pages d102 & d103]

C'est la nécessité & la vexation des Espagnols, qui ont obligé les habitans de ce pays de passer jusques dans les Indes, & d'y former une seconde république. Lorsqu'ils eurent secoué le joug de leur ancien maître, l'Espagne voulut leur interdire le commerce dans ses ports, croyant par-là les affoiblir & se préparer un moyen pour les soumettre. Dans la suite, ces difficultés firent naître l'envie aux Hollandois d'aller eux-mêmes à la source du commerce. Ils passerent dans les Indes, ils y jetterent les commencemens de ces superbes colonies qui s'y sont formées dans la suite. Un auteur Italien, qu'on doit regarder comme peu porté à favoriser la Hollande, & à publier sa grandeur, assure que la seule ville d'Amsterdam a plus de vaisseaux elle seule, que tout le reste de l'Europe ensemble. (1)

[(1) *La quantita di vascelli, a comun giudizio, viene stimata si grande, che parreggia quella che fa tutto il resto dell' Europa insieme.* Bentivoglie.]

Ce ne fut pas sans peine que les Hollandois établirent leur commerce aux Indes Orientales. Les Portugais, alors sujets de l'Espagne, les traverserent dans toutes les rencontres, & n'oublièrent rien pour les faire échouer dans leur entreprise. Mais ils surmonterent toutes ces difficultés. Ils vainquirent leurs ennemis, & les chasserent de plusieurs isles dont ils étoient les maîtres. Ces victoires & ces commencemens heureux releverent leurs espérances, & leur firent naître l'idée d'étendre leur commerce aux Indes Occidentales.

La liberté dont jouissent les Hollandois les a beaucoup favorisés dans leurs entreprises. L'entière sureté que les étrangers trouvent dans leur pays: l'asyle qu'on y accordé dans tous les tems, depuis l'établissement de la république, à ceux qu'on a persécutés dans plusieurs pays à cause de la religion; y ont attiré un si grand nombre d'habitans, qu'ils ont pû faire de puissantes colonies, armer un nombre prodigieux de vaisseaux, & voir cependant leur pays toujours excessivement peuplé.

Si l'Espagne eût toujours été la maîtresse de la Hollande, Amsterdam ressembleroit peut-être aujourd'hui à Anvers, elle n'auroit rien de grand que son

étendue, & rien de remarquable que sa situation: au lieu qu'actuellement tout ressent dans cette superbe ville cette ancienne grandeur des Tyriens & des Phéniciens, dont les Grecs & les Romains nous ont laissé de pompeuses descriptions.

[Pages d104 & d105]

Parmi les choses les plus remarquables que j'ai vûes dans tous mes voyages, je n'ai rien trouvé qui m'ait aussi surpris que le port d'Amsterdam. Il est impossible qu'on puisse se figurer sans l'avoir vû, le superbe effet de deux mille bâtimens renfermés dans le même port. Qu'on s'imagine une magnifique ville, bâtie au milieu des ondes, cette idée sera encore infiniment au-dessous de la beauté que forme ce nombre de vaisseaux de toutes les nations du monde, dont les mâts & les pavillons & les flammes, offrent aux yeux un spectacle unique.

Depuis que je suis à Amsterdam, je n'ai encore eu le loisir que de remarquer en gros les beautés de cette ville: je n'ai pu les examiner en détail. J'aurai soin de t'instruire de tout ce que je verrai: & je tâcherai de t'en donner une exacte connoissance.

Il est peu de religion qui ne soit professée dans cette ville. Les hommes y ont la licence d'honorer la divinité dans le culte qu'ils jugent à propos de suivre. Cependant, quoique chacun puisse ici servir Dieu à sa mode, la religion de l'état, ou des Provinces-Unies, est la chrétienne réformée. Tu sçais que cette religion est dans le fond la même que la nazaréenne, & qu'elle n'en est distincte que dans certains points.

Les nazaréens papistes damnent hautement les nazaréens réformés. Ceux-ci accordent bien à leurs adversaires quelque petite place dans le ciel: mais ils leur rendent le chemin si difficile, que franchement autant vaudroit-il qu'ils les donnassent à tous les diables. Ces deux différentes religions, ou pour mieux dire, ces deux différentes opinions, puisque dans le principal, elles conviennent toutes les deux de la plus grande partie des faits, ont causé bien des querelles entre leurs partisans. Il a été un tems où les nazaréens s'égorgeoient mutuellement, & croyoient gagner le Ciel, en s'entretenant pour soutenir les sentimens d'un moine Allemand (1), & d'un ecclésiastique François. (2)

[(1)

Luther.

(2) Calvin.]

C'étoient deux sçavans hommes, au jugement même de leurs ennemis. Je suis assuré que, lorsqu'ils débitèrent leurs écrits, ils ne penserent jamais, qu'ils dussent entraîner autant de divisions. Ce qu'il y a de certain, c'est que s'ils venoient à présent, je doute fort qu'ils occasionnassent les guerres qui se sont faites au sujet de leurs opinions.

[Pages d106 & d107]

Quelque bonnes qu'elles pussent être, on se contenteroit de les croire, sans vouloir s'égorger pour les faire recevoir. Les nazaréens, sur-tout les réformés, sont revenus de la folie de se massacrer pour des argumens & des syllogismes. Aussi laissent-ils une entière liberté de conscience à tous ceux qui sont dans leur pays.

La religion réformée est à la vérité la dominante en Hollande; mais elle ne tyrannise point les autres. Ce n'est pas que sans la sage prudence du gouvernement, la chose ne pût très-facilement arriver. Car il en est ici comme ailleurs: & il y a un nombre de zélés dévots réformés, qui, à l'imitation des jésuites, tourmenteroient, *pour la plus grande gloire de Dieu*, un nazaréen papiste, avec beaucoup de plaisir & de satisfaction. Mais les magistrats très-honnêtes gens, & fort peu bigots, ne veulent point entendre parler de vexations, qui deviendroient dans les suites nuisibles à l'état. Aussi les nazaréens papistes ont-ils tant de sujet de se louer de la douceur du gouvernement qu'on assure que le nombre de ceux qui sont établis dans ce pays surpasse, ou du moins égale celui des réformés.

Les justes bornes que la sagesse Hollandoise a mises à l'ambition des ecclésiastiques, assure encore la tranquillité de toutes les religions différentes & séparées de la dominante. Il leur seroit inutile, & même périlleux, de vouloir fomenter un saint zèle dans leurs ouailles contre ceux qu'ils appellent hérétiques ou non-conformistes. Au moindre trouble qu'ils causeroient, on leur feroit dire de se contenter de prier Dieu: s'ils n'obéissent point au premier ordre, le second seroit suivi d'une punition, dont leur bourse se ressentiroit. Comme ils ne tirent d'autre revenu que celui que le souverain leur accorde, dès qu'ils manquent à ce souverain, il retire ses bienfaits: & ces ecclésiastiques, leurs épouses & leurs enfans s'en ressentent.

Dans la croyance réformée, les ecclésiastiques sont mariés. On a cru que le bon sens vouloit qu'on leur permît de prendre des femmes, dans la crainte qu'ils n'usassent du privilège des moines nazaréens, & qu'ils ne se servissent de celles de leur prochain. Aussi faut-il avouer qu'ils ont des moeurs en général dignes de la pureté des siècles d'or. Je ne serois point étonné, qu'on m'appriât qu'un ministre, (c'est ainsi que les réformés appellent leurs prêtres) eût eu une foiblesse: il est homme, & comme tel sujet à l'humanité; mais jusqu'ici, on n'a pû reprocher à aucun la moindre chose dont la bienséance puisse être choquée.

[Pages d108 & d109]

L'auteur de la réforme (1) a causé, selon moi, un préjudice très-considérable aux ecclésiastiques qui ont embrassé ses sentimens.

[(1) Calvin.]

Il leur a permis de prendre des femmes, & leur a rogné les bénéfices. C'est-là ce qu'on peut appeller *user la chandelle par les deux bouts*.

Chez les réformés Hollandois, on ne connoît ni souverains pontifes, ni pontifes ordinaires: tous les prêtres sont égaux. Ils n'ont jamais eu la douce satisfaction de

s'entendre appeler *monseigneur, votre grandeur, votre éminence*. Aussi ne manquent-ils pas de donner le nom de la prostituée Babylone à toutes les églises où quelques ecclésiastiques, revêtus de titres pompeux, jouissent de quarante mille livres de rente. Ils condamnent peut-être ce qu'ils souhaitent: & le point sur lequel ils s'accorderoient le plus aisément avec leurs adversaires, seroit sans doute celui qui leur permettroit de posséder des gros bénéfices, & de devenir *grandeur* ou *éminence*, ainsi que les pontifes nazaréens.

Si les ministres ne sont pas riches, ils sont sçavans en revanche. On ne les reçoit qu'après les avoir mûrement examinés: au lieu que dans presque tous les ordres, les moines nazaréens sont pour la plûpart des gueux & des fainéans. Les ecclésiastiques, chez les réformés, se sont élevés à ce degré par le mérite & par la science. Le plus petit pasteur de village est instruit, non-seulement de sa religion, mais quelquefois des connoissances qui forment les grands hommes. Aussi en est-il sorti plusieurs du corps des ministres. Ils haïssent mortellement les jésuites: & ceux-ci leur rendent très-fraternellement le réciproque. Je crois qu'ils ont raison de part & d'autre. Sans les ministres, l'Europe entière seroit papiste; sans les jésuites, elle seroit réformée. Quoiqu'ils soient acharnés, les uns contre les autres, je ne doute pas que dans le fond du coeur, ils ne se rendent mutuellement justice, & qu'ils ne conviennent que leurs adversaires ont du sçavoir & du mérite. C'étoit-là du moins la façon de penser du fameux Claude & du célèbre Arnauld. J'ai pourtant rencontré des jansénistes en France qui m'assuroient d'un grand air de confiance, que les jésuites étoient des ignorans.

[Pages d110 & d111]

Peu s'en falloît que leur animosité & leur aveuglement ne voulût même leur refuser de connoître la politique. Il faut pourtant avouer qu'ils ont du sçavoir, & que cet ordre a produit de grands hommes. Les bénédictins qui ont eu nombre de sçavans de la première classe, n'aiment guère plus les jésuites que ne les aiment les réformés. Cependant ils avouent que leurs adversaires ont eu des auteurs dignes de l'estime de l'univers, ne fussent que les Sirmond & les Pétau.

Dans ce conflit entre les docteurs nazaréens, papistes, jansénistes réformés, &c, je pense qu'un homme de sens ne doit faire attention qu'au bon qui règne dans leurs écrits, sans s'embarasser de quel sentiment étoit sur la grace ou sur la prédestination un auteur d'ailleurs rempli d'excellentes choses. Que m'importe à moi, mon cher Brito, Lorsque je lis *l'histoire de France* de Daniel que cet écrivain ait été jésuite ou rabbin? Pourvu que je puisse tirer quelque utilité de son ouvrage, je suis prêt à lui donner les louanges qu'il mérite, & à blâmer en même tems un mauvais historien juif. Les sçavans sont, dans le commerce de la vie civile, de toutes sortes de religions. Il y a une foiblesse infinie à ne point rendre justice au mérite d'un homme, parce qu'il sert la divinité par un culte différent du nôtre. Il faut laisser cette extravagante folie aux moines & aux prélats Italiens.

Il n'est point de pays où les gens, quoique de religion différente, vivent avec plus d'union qu'en Hollande. Ici les juifs, les nazaréens & les mahométans, traitent les

uns avec les autres, comme s'ils étoient frères. Ils se regardent tous comme hommes & enfans de la même divinité. Heureux pays! où l'homme se respecte dans son semblable, & n'exige point qu'il devienne l'esclave d'une opinion, que souvent il ne sçauroit ni croire ni comprendre!

Porte-toi bien, mon cher Brito. Vis content & heureux, & donne-moi de tes chères nouvelles. Moïse Rodrigo me charge de te faire ses complimens. Il m'est très-utile dans ce pays.

D'Amsterdam, ce...

[Pages d112 & d113]

LETTRE CII.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

Je ne sçaurois t'exprimer, mon chef Monceca, combien je suis frappé des moeurs & des coutumes des Espagnols. Je les trouve tous les jours plus extraordinaires: & j'ai plus eu lieu de faire des réflexions sur l'orgueil & l'ignorance des hommes, depuis deux mois que je suis en Espagne, que pendant un an que j'ai resté en Italie.

La route de Barcelone à Madrid est une de celles qui sont les plus pratiquées dans ce pays. Cependant un voyageur y manque souvent de tout dans plusieurs endroits. Bien loin d'y trouver des hôtelleries à la Française ou à l'Italienne, on ne rencontre que de misérables *ventas*. (1)

[(1) Mauvais cabarets.]

Ce sont de grandes maisons à demi-ruinées, dans lesquelles il y a quelque châlit au milieu de deux ou trois galetas. Un voyageur fatigué, qui arrive dans ce séjour délicieux, n'y trouve rien du tout à manger; il faut qu'il envoie acheter du pain chez le boulanger, & de la viande chez le boucher. S'il n'a point de domestique, il est obligé d'aller lui-même à la provision. Le propriétaire du *ventas* ne se dérangeroit point pour un prince: il croiroit être déshonoré, s'il faisoit un pas de plus qu'il n'est obligé par son état.

On ne trouve point dans les villes un peu considérables de ces sortes de *ventas*: mais les cabarets y sont si détestables, l'on y est si mal, & si malproprement servi, qu'ils ne valent guère mieux que ces charmans *ventas*.

La seule nécessité peut engager un homme à voyager en Espagne. Il faudroit qu'il fût fou, s'il entreprenoit de parcourir ce pays, par la seule curiosité: excepté qu'il ne voulût prendre des mémoires qui pussent servir à l'histoire de l'égarément de l'esprit humain. En ce cas, il ne pourroit mieux faire; il trouverois par-tout,

*Orgueil,
Ignorance
Superstition,
Ridicule cérémonie.*

*astuce,
&*

*pauvreté,
bigoterie,
vanité,*

[Pages d114 & d115]

C'est-là le caractère de la nation Espagnole: & quoique bien des gens publient dans les pays étrangers, que les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'autrefois, ils confondent les étrangers établis en Espagne avec les originaires du pays. Il est vrai, que sous le présent roi, la cour a pris une nouvelle face; & que les grands, esclaves par-tout de l'ambition, ont cru faire leur cour, en adoptant des manières éloignées de celles qu'ils avoient autrefois. Mais le peuple, les bourgeois & les gentilshommes ordinaires, sont toujours ces mêmes Espagnols, dont les rodomontades ont souvent réjoui l'Europe entière, & dont la pauvreté & la crasse surpassent quelquefois la vanité.

Tu ne sçaurois croire, mon cher Monceca, jusqu'à quel point le peuple est ici orgueilleux; & tu serois étonné de voir les jours de fêtes une foule d'ouvriers, qui, souvent faute de pain, ont jeûné toute la semaine, se promener fièrement, vêtus d'habits de soie noire, portant l'épée & se donnant mutuellement des titres très-honorables. Lorsqu'un paysan en rencontre un autre dans les champs, il le salue gravement, & lui dit d'un ton emphatique, *adio, señor Cavallero*. L'autre répond avec beaucoup de sérieux à cette politesse. Et le tout se passe avec autant de majesté, que l'entrevue de deux puissans monarques sur les confins de leurs états.

Autrefois, non-seulement la populace étoit orgueilleuse, elle étoit même insolente envers les grands & les souverains. Sous ce roi-ci, les choses ont pris une autre face. Il a réduit ses peuples au point de ne plus craindre leurs émeutes. Sous Charles II. son prédécesseur, les cordonniers de Madrid étoient des gens respectables; lorsqu'ils se mutinoient, il falloit que la cour leur accordât ce qu'ils demandoient. En 1676, ayant appris qu'on avoit réglé le prix des souliers, cela ne leur plut nullement: ils présenterent une requête au président du conseil de Castille, par laquelle ils lui demandoient qu'on remît la chose sur l'ancien pied: & comme il ne se dépêcha point assez vite à leur gré de la leur accorder, ils coururent tous, la forme & le tire-pied à la main, sous les fenêtres de la chambre de Charles, & se mirent à crier de toute leur force: *viva el rey, y muera el mal gobierno*.

[Pages d116 & d117]

Le roi, surpris d'une musique aussi extraordinaire & aussi inattendue, se mit à sa fenêtre, & ne fut pas médiocrement surpris de voir le respectable corps des cordonniers de Madrid. Il envoya chercher le président de Castille, qui, pour faire finir un concert aussi désagréable, permit aux séditeux de vendre les souliers

aussi chers qu'ils voudroient, & de les faire d'aussi mauvais cuir qu'ils jugeroient à propos.

Ce qui avoit occasionné la hardiesse de ces cordonniers, étoit l'indulgence qu'on avoit eue quelques jours auparavant pour les maçons qui s'assemblerent dans un des quartiers des plus éloignés de la ville, & résolurent d'entrer à main armée chez quelques-uns des magistrats, qui ne gouvernoient pas à leur fantaisie, & qu'ils accusoient d'embrouiller les affaires, & de donner des projets pour ruiner le pauvre peuple. Le dessein de ces nouveaux réformateurs, étoit d'égorger les prétendus criminels devant tout le monde, pour en faire un exemple. Heureusement il ne se trouva aucun mutin, qui voulût se mettre à la tête des conjurés: cette affaire n'eut aucune suite, chacun étant retourné à son travail; & les magistrats continuèrent à piller. L'émeute des cordonniers fut une suite de la foiblesse que l'on eut de ne point punir les premiers révoltés. Il est vrai que le mauvais ministère causoit sous le dernier roi des révoltes fréquentes. Le duc de Médina-Coeli, chargé des affaires, étoit d'un tempérament très nonchalant: chacun pilloît & voloît: & il n'y avoit jamais un sol dans les coffres du roi.

Une partie de la pauvreté du bas-peuple venoit cependant de sa fainéantise, & de celle de la plûpart des bourgeois. C'est cette même fainéantise, qui contribue encore aujourd'hui à faire sortir de l'Espagne une grande quantité d'argent; & quelles que soient les richesses que la flotte y apporte toutes les années, elles ne sçauroient suffire à corriger le mal que cause dans l'état la paresse & la ridicule vanité d'une partie des citoyens. D'ailleurs, des sommes excessives qu'on apporte des Indes, il faut en ôter près des deux tiers, que les étrangers retirent pour les marchandises qu'ils ont fournies.

Ce qui contribue le plus à laisser les Espagnols sans argent, c'est un nombre prodigieux de François & de Flamands, qui viennent les servir.

[Pages d118 & d119]

Ils suppléent aux choses que les *dom Diegue*, les *dom Sanche*, & les *dom Rodrigue*, n'oseroient faire, & dont leur amour-propre seroit si blessé, qu'ils aimeroient mieux mille fois mourir de faim, que de se résoudre à les entreprendre. Les Flamands & les François, moins paresseux & moins vains que les Espagnols, travaillent à la culture des terres, aux bâtimens & aux choses les plus serviles: & lorsqu'ils ont amassé quelques pistoles, ils prennent congé des *dom Sanche* & des *dom Diegue*, & s'en retournent dans leur patrie avec de l'argent; laissant leurs maîtres sans un sol, mais toujours également rogues & fiers. Le nombre de ces étrangers qui vont travailler en Espagne, est si considérable, qu'un auteur François assure, que l'on en trouve jusqu'à quatre-vingt mille, qui entrent dans le royaume, & qui en sortent de cette manière qu'il n'y en a point qui n'emporte chaque année sept ou huit pistoles, & quelquefois plus. Il est aisé de voir, mon cher Monceca, que cela monte à une somme prodigieuse. Il est vrai que, depuis que Philippe V. regne, la quantité de François qui se sont établis en Espagne a servi infiniment à la repeupler, & a diminué de beaucoup la circulation des domestiques & des paysans

ambulans, par la commodité que tous les *dom Garcies* & les *dom Pèdres*, ont eu de trouver des serviteurs stables.

Une des raisons du peu de soin que l'on a en Espagne de la culture des terres, qui la plûpart sont en friche, ou très-malentretenues, c'est la grande quantité de moines, dont ce pays abonde plus qu'aucun autre. C'est ici où l'on peut dire, qu'ils sont dans leur fort. Les prêtres, depuis un nombre d'années, sont en droit dans ce pays, sous le prétexte d'accusation de judaïsme, de sortilège, de blasphème ou de quelqu'autres crimes qui regardent le tribunal de l'inquisition, de perdre tous ceux qui osent leur déplaire, & de les faire mourir dans les supplices. Quiconque ose vouloir ne point fléchir les genoux devant l'idole monacale, est livré aux mains des bourreaux. Mais ce n'est point ici le lieu de t'entretenir des cruautés de l'inquisition. Je t'écrirai dans une autre lettre toutes les horreurs que j'en ai apprises. Une chose surprenante, c'est que, si les Espagnols n'avoient point cette barbare inquisition, ils n'en seroient pas moins soumis aux moines. Ils ont pour eux une ridicule vénération, qui semble être une idée innée dans leurs ames. Il est vrai qu'aujourd'hui le ministère sage & éclairé, s'oppose assez à cette coutume mais le mal est si enraciné, qu'il est inguérissable.

[Pages d120 & d121]

Le duc de Medina-Coeli, premier ministre de Charles II. ne trouva point d'affaire, dans tout son ministère, qui lui donnât plus de peine à conduire, que celle du changement de confesseur du roi. A peine ce duc en avoit-il mis un en place, qu'il étoit obligé de l'ôter. En cinq ans, ce monarque eut sept confesseurs. Il n'y en eut aucun, qui ne caballât & ne brouillât les affaires.

La vénération que les Espagnols ont pour les moines est si grande, elle est si aveugle, qu'elle leur fait prendre la défense des forfaits les plus inouis. Ils punissent même ceux qui veulent en arrêter le cours en touchant aux privilèges monacaux; & le rang le plus élevé n'a pû mettre à l'abri ceux qui ont osé le tenter.

Un moine du royaume de Valence, pays peuplé de meurtriers, de voleurs & d'assassins, après avoir quitté son couvent, se mit à la tête des bandits qu'on nomme *Bandeleros*. Il se distingua parmi eux par plus d'une mauvaise action. Mais dans le moment qu'il venoit de commettre un assassinat, on le prit les armes à la main. Toute la théologie de l'école ne put lui fournir des argumens pour pallier son crime. Une personne de bon sens qui croyoit qu'il falloit faire un exemple conseilla au vice-roi de faire pendre le moine sur le champ. Ce gouverneur en avoit une grande envie; craignant cependant le pouvoir monacal, il fit assembler quatre religieux de différens ordres, & leur ordonna de lui dire leurs sentimens. Il y en eut deux, qui citerent tous les docteurs Espagnols, & prétendirent que le moine ne pouvoit être jugé sans que le pontife fût instruit de son affaire. Les deux autres religieux, oubliant par une espèce de miracle, le vénérable habit de S. François dont ils étoient revêtus, & saisis d'horreur du meurtre que venoit de commettre leur confrère, opinèrent à le faire exécuter le plutôt qu'il seroit possible. Dans ce conflit d'opinions, le vice-roi, croyant que le service du roi demandoit un exemple prompt

& sévère, suivit le parti qui lui sembloit le plus conforme à la justice, & fit exécuter le criminel sur le champ.

[Pages d122 & d123]

Les ecclésiastiques, avertis qu'on alloit punir un moine qui méritoit d'être roué, s'assemblerent en tumulte. Ils coururent, chez le pontife, qui entrant dans leur sentiment, envoya dire au vice-roi de ne point passer outre. Celui-ci se crut dispensé pour cette fois de l'obéissance filiale: il alla toujours son grand chemin, & ne tarda pas d'un instant l'exécution du moine. Mais à peine fut-elle achevée, que le pontife publia un interdit. A cette triste nouvelle, le peuple se crut perdu: sa fureur lui fournit des armes; & il assiégea le vice-roi, qui s'étoit réfugié dans son palais, *Malheureux gouverneur*, crioient-ils: *tu veux donc nous faire devenir noirs comme du charbon, & secs comme du bois? Crois-tu que nous voulions être excommuniés à cause de toi? Il faut que tu sois ou Juif ou Maure d'avoir osé faire un crime qui t'attire le courroux du ciel.* «Governador disgraciado, quieres que nos hagamos negros come carbon, y secos come lena? Crees que saremos escomulgados por amor tuyo? Es menester que eres Judio o Moro, por haver hecho un pecado por elqual el ciel te amenasas.» Le vice-roi ne crut pas devoir répondre par des raisons à d'aussi fortes que celles qu'avoit le peuple. Il prit le sage parti de se sauver de la ville. La cour ayant été instruite de cette affaire, nomma pour l'examiner un jésuite & un dominicain. Tu vois déjà, mon cher Monceca, que le vice-roi n'eut pas raison. Il fut rigoureusement châtié, pour avoir osé punir un scélérat. On l'exila à vingt lieues de Madrid, & l'on en nomma un autre pour remplir sa place.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: & vis content & heureux.

De Madrid, ce...

LETTRE CIII.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *caraiïte, autrefois rabbin de Constantinople.*

Il semble, mon cher Isaac, que l'air de la Hollande inspire de l'amour pour la philosophie. Cette liberté, dont on y jouit, fournit à l'esprit mille idées qui ne s'y présentent point ailleurs. Tout homme dans ce pays a le droit de penser, de raisonner & de s'expliquer, sans qu'il risque ses biens ou sa vie. Chacun peut servir Dieu à sa mode; & pourvu qu'on soit bon citoyen, on est assuré d'être tranquille en ce pays.

[Pages d124 & d125]

La liberté de religion, dont on jouit dans ces provinces, n'y cause pas le moindre trouble. Comme il n'en est aucune qui songe à tyranniser les autres, tout le monde vit tranquille, & chacun suit ses opinions, mais quelle que soit la diversité des

sentimens des Hollandois, ils se réduisent tous à ce point fixe: *Ne contrainsons point les autres, & ne soyons point non plus contraints.*

Ces peuples heureux sont véritablement humains, & attachés aux premiers principes du droit naturel. Ils ne pensent pas que la différence de sentimens doive occasionner la violence & la persécution. Ils laissent à Dieu le soin d'éclairer les coeurs. Sous le prétexte spécieux de la foi & de la religion, ils ne font point rougir l'humanité: & l'envie d'étendre leur croyance ne leur fait pas mépriser le sang de leurs frères. Un homme, pour être Persan ou Indien, en est-il moins homme? S'il est vertueux, pourquoi le bannir de la société? Un Turc, un bonze, si l'on veut, rempli de candeur, est par-tout un trésor inestimable; il doit être respecté par les personnes qui lui ressemblent, à Amsterdam, comme à Constantinople, ou à Pékin.

Les Hollandois sont si pénétrés de ces maximes, qu'il est peu de religion persécutée qui n'ait trouvé non-seulement un asyle, mais même une protection réelle auprès d'eux. On pourroit penser que l'uniformité de croyance a excité leur charité envers les réfugiés François. Je veux bien croire qu'elle y a eu part; mais la haine qu'ils portent à la violence a suffi pour les déterminer à assister les juifs Portugais contre la persécution de leurs tyrans. Les Provinces-Unies ont reçu nos malheureux frères proscrits, & les ont mis à couvert de la fureur des moines. Il est un nombre de nazaréens papistes, qui doivent éternellement se louer de la bonté des Hollandois. Bien des auteurs fameux, des gens de la première volée, que les coups de la fortune bannissoient de leur pays, ont éprouvé le bon coeur des Hollandois.

Ce n'est point dans ce pays-ci, comme dans bien d'autres, où notre infortunée nation semble n'être soufferte que pour être en proie à toutes les injures, & épuiser les rigueurs de la fortune. Un juif à Amsterdam est un citoyen qui jouit de tous les privilèges attachés aux autres religions: le cousin du pontife Romain, le frère du premier baron luthérien, & le fils d'un évêque Anglican, n'ont pas des droits plus grands en Hollande, que l'enfant du plus petit rabbin.

[Pages d126 & d127]

Dès qu'un homme a le bonheur d'être né citoyen de la république, il jouit de tous les privilèges: il n'est soumis à personne, & ne reconnoît même le magistrat que lorsqu'il est dans ses fonctions: ailleurs chacun est égal.

On peut donc dire justement, mon cher Isaac, que les juifs sont libres en Hollande & en Angleterre, esclaves par-tout ailleurs, soit des nazaréens, soit des musulmans. Nous sommes soufferts à Rome: nous y avons plusieurs synagogues; mais quelles contraintes ne nous impose-t-on point? Par combien de cruautés, de mépris & de travaux, ne nous fait-on pas acheter l'asyle qu'on nous accorde? Plusieurs de nos frères m'ont assuré, que par une ordonnance d'un pontife Romain (1), les juifs étoient obligés, dans cette ville, d'assister tous les Samedis après-midi, jusqu'à un certain nombre, à un sermon nazaréen.

[(1) Grégoire XIII.]

Une troupe de moines se promenant dans l'église, armés de longues baguettes; & lorsqu'un juif paroît n'être pas attentif, il est réprimandé & traité comme un écolier qu'on envoie au catéchisme: la moindre marque de distraction est punie de deux ou trois grands coups sur les épaules. Quelquefois les moines visitent les oreilles de ceux qui assistent à ces sermons, dans la crainte qu'ils ne se les bouchent avec du coton.

A quoi servent toutes ces momeries, ou plutôt ces indignités? Les nazaréens sont-ils assez insensés pour croire que c'est par de vaines déclamations qu'on convainc l'esprit? Il faut, pour faire goûter la raison, avoir sçu prévenir le coeur. Quand il seroit vrai, comme il ne l'est pas, qu'ils fussent dans le bon chemin, la façon dure, violente & tyrannique, dont ils nous annoncent leurs sentimens, nous empêcheroit de les accepter, & nous préviendroit contre une religion qui veut agir souverainement, & convaincre par la force plutôt que par la raison.

Les Hollandois, mon cher Isaac, sont bien éloignés de vouloir faire écouter leurs prédicateurs à coups de baguettes. Contens de suivre les opinions qui leur paroissent les plus vraisemblables, ils sont aussi peu embarrassés de la croyance de leurs voisins, que de leurs affaires domestiques, dont ils ne s'informent jamais.

[Pages d128 & d129]

Un homme dans ce pays est roi despotique chez lui: il ordonne en maître. Il ne craint ni qu'on vienne lui demander ce qu'il fait, ni même qu'on s'en informe; excepté qu'on ne soupçonnât qu'il agit contre l'état ou le bien de la société.

De la liberté dont jouissent tous les Hollandois, naît l'amour de la patrie. Chaque particulier la regarde comme une bonne mere, dont il doit conserver les privilèges. Ces sentimens sont si gravés dans leurs coeurs, que rien ne peut les en effacer: & comme il n'y a presque point de moines en Hollande, & qu'ils n'y ont aucune autorité, il y a apparence que la tranquillité durera éternellement dans la république. La différence de religion n'y est point à craindre. Les Hollandois ont trop de bon sens pour troubler jamais la république; afin de défendre les opinions de quelques docteurs, ils leur permettent de faire des livres tant qu'ils veulent. Quand ils sont bons ou amusans, ils les lisent. Quand ils ne valent pas grand chose, ils les laissent pourrir en paix chez les libraires.

De la liberté qu'ont les sçavans de pouvoir disputer tout à leur aise, s'ensuit un nombre de croyances ou de religions diverses; toutes pourtant nazaréennes au fond; mais différentes entre elles dans certains points. Peut-être ne seras-tu pas fâché, mon cher Isaac, que je te fasse un détail abrégé de quelques-unes de ces différentes sectes.

Une des plus considérables est celle des *Arminiens*. Ce nom lui a été donné à cause d'*Arminius*, professeur en théologie à Leyde. Elle ne diffère de la croyance des réformés que sur les matières de la grace & de la prédestination.

Les *anti-trinitaires*, ou *Ariens modernes*, ont renouvelé les opinions de ce fameux *Arius*, qui, sous Constantin, fit tant de bruit parmi les pontifes nazaréens. Ses sentimens, après deux cent ans de triomphes, & treize cent d'oubli, renaissent aujourd'hui, & ont été soutenus de nos jours par de très-habiles gens, surtout en Angleterre. Le docteur *Clarke*, sçavant Anglois, a écrit plusieurs ouvrages pour prouver la validité & la vérité de cette doctrine: & le célèbre *Newton* passe pour être mort arien. Si j'étois nazaréen, j'aurois peine à comprendre comment pendant plus de treize siècles il n'y a plus eu personne à qui la vérité fût connue.

[Pages d130 & d131]

La secte des *Quakres* est une des plus extraordinaires. Elle n'a ni prêtres ni culte. Ceux qui sont dans cette croyance ne sont point baptisés comme les nazaréens, ni circoncis comme les Juifs & les Turcs. Toutes leurs cérémonies religieuses consistent à écouter, lorsqu'ils sont assemblés, celui qui fait un sermon. C'est le hasard qui donne le prédicateur. Le premier qui croit être inspiré, soit femme, soit homme, débite tout ce qu'il pense que l'esprit lui fournit: on l'écoute attentivement. Les femmes ont grand soin de se cacher le visage avec leurs éventails; & les hommes sont couverts de larges chapeaux, qui leur donnent un air excessivement morne & sérieux. Les Quakres sont peut-être de tous les nazaréens les seuls véritables philosophes. Ils ne donnent jamais à personne le titre de *monsieur*, encore moins de *votre altesse*, ou de *votre majesté*. Ils prétendent que tous ces mots ont été inventés par l'orgueil humain, & qu'il est ridicule d'appeler des vers de terre *votre éminence*, *votre sainteté*, *votre excellence*, &c; & pour éviter de tomber dans ce cas, ils tutoient même les princes & les rois. Ils disent pour leurs raisons, qu'un seigneur n'est pas double, & que *tu* lui sied beaucoup mieux que *vous*, accompagné ordinairement de quelques termes fastueux, & qu'il ne mérite point. Ils sont vêtus d'une manière très-simple: leurs habits n'ayant ni plis ni boutons, afin que ce soit pour eux un avertissement continuel d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ont rejeté l'inutile & criminelle parure. Ils ne font jamais de sermens: ils disent qu'il est affreux de prostituer le nom du très-haut dans les débats des misérables mortels; & qu'un homme qui suit la vertu, ne doit jamais affirmer la vérité que par un *oui* ou un *non*.

Je t'avouerai, mon cher Isaac, que je ne sçaurois assez louer cette coutume des Quakres. Les sermens sont vains & superflus, & ne servent de rien. Chez les hommes, le fourbe ne craint point de se parjurer; & le galant-homme doit être cru sur sa parole. Je ne sçais si tu connois ce beau passage d'un auteur tragique de ce siècle,

Laisse-là les sermens,
S'ils faisoient dans les coeurs naître les sentimens,
Je t'en demanderois. Mais quelle est leur puissance?
Le vice les trahit, la vertu s'en offense.
Il suffit entre nous de ton devoir, du mien,
Voilà le vrai serment, les autres ne sont rien. (1)

1) Houdart de la Motte, dans la tragédie de *Romulus*, acte V. scene I.]

[Pages d132 & d133]

La dernière vertu des Quakres est de n'aller jamais à la guerre, & de ne pouvoir verser du sang, sous quelque prétexte que ce soit. Ils disent que la gloire des conquérans est une fureur digne d'un enragé. Ils gémissent des meurtres que font les autres hommes, & qu'ils colorent du nom de *courage, de grandeur d'ame, de magnanimité, ou d'amour de la patrie*. Ils ajoutent que, si tous les hommes étoient Quakres, contens de posséder ce qu'ils ont, & soigneux d'en faire part aux malheureux, ils n'iroient point comme les loups affamés, déchirer & mettre en pièces des gens qu'ils n'ont jamais ni vûs ni connus, & qui souvent ne leur ont fait aucun tort.

La secte des *Anabatistes*, ou plutôt *Mennonites*, ainsi nommés d'un prêtre Frison, appelé *Mennon*, est à peu près la même que celle des Quakres, excepté le tremblement que ces derniers affectent, lorsqu'ils reçoivent les prétendues influences de l'esprit saint; & le baptême & la cène que les *Mennonites* administrent dans l'âge de raison, & dont les Quakres ne font aucun usage.

Les *Rhinsbourgiens*, ainsi nommés du village de *Rhinsbourg*, près de Leyde, où ils s'assemblent tous les ans le lendemain de la Pentecôte, sont sortis d'entre les Arminiens; mais ils ont adopté plusieurs opinions des Ariens, des Quakres, des Anabatistes, &c, & leur religion est un composé de quelques opinions de toutes les sectes nazaréennes.

Les *Hébraïsans* sont une espèce de *juifs nazaréens*. Ils regardent comme un article de foi la connoissance parfaite de la langue Hébraïque. Il y a grand nombre de femmes dans cette secte: aussi Dieu sçait le beau carillon des assemblées de ces Hébraïsans. Elles ont un air de tulmute & de dissipation qui n'inspire guère la piété.

Ces différentes religions, mon cher Isaac, contiennent toutes un petit nombre d'honnêtes-gens, remplis de probité & de candeur, qui croient que le culte dans lequel ils la servent avec zèle & ferveur, est le plus agréable à la divinité. Penses-tu qu'ils soient un jour précipités dans les ténèbres parce qu'ils ne sont nés de la race de Jacob? Ne leur aura-t-il servi de rien d'avoir suivi la loi de la nature, qui fut la première que les hommes pratiquèrent, & les lumières de leur conscience?

[Pages d134 & d135]

Après n'avoir reconnu qu'un Dieu unique, & n'avoir fait que du bien à leur prochain dans ce monde, seroient-ils éternellement malheureux dans l'autre? Et parce qu'ils n'ont pas cru qu'il fût nécessaire au salut d'être juif, la divinité pourra-t-elle se résoudre à punir des créatures qui auront été vertueuses? Nos rabbins nous le disent, & assurent que ce mystère passe nos connoissances. Mais faut-il absolument les en croire?

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & vis content & heureux d'être né juif, ne condamne pas légèrement les autres.

D'Amsterdam, ce...

LETTRE CIV.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *caraiïte autrefois rabbin de Constantinople*.

La différence des sectes qu'on voit en Hollande, m'a fait faire de sérieuses réflexions sur la force des préjugés. J'ai examiné avec attention combien il est difficile aux hommes de connoître les défauts de la religion dans laquelle ils ont été élevés, quelques sensibles qu'ils soient à ceux qui sont dans une autre croyance.

L'opinion qu'une personne conçoit dans sa jeunesse, de ce qu'elle appelle principes de foi, est si forte & a tant de pouvoir sur elle, qu'elle reçoit sans peine des sentimens directement opposés les uns aux autres, & également ridicules, sans qu'elle s'apperçoive de cette étonnante contrariété. *Notre esprit*, dit Cicéron, *familiarisé aux objets qui le frappent journellement ne s'étonne point des choses qu'il voit, & ne songe pas à en chercher les causes.* (1)

[(1) Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident. _ Cicero nat. Deorum, lib. 2. cap. 38.]

Les hommes tiennent la même conduite dans ce qui regarde leur religion; ils sont accoutumés, dès la plus tendre jeunesse, à recevoir certaines opinions; & quelques extraordinaires qu'elles dussent leur paroître, lorsqu'ils ont un certain âge, ils n'en sont point frappés. Ils se sont si fort familiarisés avec elles, ils ont pris une si ferme coutume de les regarder comme des principes, qu'ils en viennent jusqu'à croire aveuglement des choses opposées à la lumière naturelle; & si par hazard leur esprit avoit quelque doute, loin de se prêter à l'éclaircir, ils aideroient eux-mêmes à leurs préjugés, & chercheroient des raisons pour les fortifier.

[Pages d136 & d137]

Ce qui perpétue les erreurs chez la plûpart des hommes, c'est la croyance ferme qu'ils ont de certaines opinions fausses, qu'ils regardent comme des principes si certains, qu'ils ne veulent pas même les examiner. Ils croiroient faire un crime, s'ils les mettoient en doute un seul instant. Or il faut nécessairement que la plus grande partie des opinions, qui découlent de ces principes faux, se ressentent du vice de leur source. Un fanatique qui prend pour un principe évident, que lui ou son docteur, sont immédiatement inspirés du ciel, ne fait plus de difficulté de recevoir comme des révélations de Dieu, toutes les chimères que produisent son cerveau dérangé, & son imagination échauffée. Ils tirent même des conclusions qui paroissent justes: *Je suis inspiré*, dit-il; *l'esprit qui m'inspire étant Dieu même, ne sçauroit me tromper. Tout ce qui m'est inspiré est donc véritable.* C'est en vain

qu'on veut lui montrer le ridicule des choses qu'il prétend lui avoir été inspirées. Il en revient toujours à son argument; si l'on veut attaquer le principe sur lequel il se fonde, il cesse sur le champ de disputer, & regarde celui qui nie la réalité de son inspiration, comme un homme qui ne voudroit point avouer que deux & deux font quatre, & qui refuseroit de se prêter aux choses les plus évidentes.

Les préjugés dans lesquels sont les hommes en général, en faveur des faux principes dont ils ont été imbus, les rendant incapables d'être touchés des probabilités les plus apparentes & les plus convaincantes dans les choses qui sont contraires à ces principes, on ne doit point s'étonner, mon cher Isaac, de l'opiniâtreté qu'on apperçoit dans les partisans des diverses sectes. Il est peu de gens qui aient un génie assez supérieur pour pouvoir s'élever jusqu'au point de vaincre les impressions de la jeunesse qui se sont fortifiées avec le tems, & qui veuillent porter le flambeau de la vérité au milieu d'un amas d'erreurs qu'ils sont accoutumés à regarder comme sacrées. Les religions les plus absurdes ont été suivies par les plus grands hommes. L'esprit humain pouvoit-il rien produire d'aussi extravagant que l'idolâtrie? Cependant combien de génies de la première classe n'ont-ils pas été plongés dans l'horreur & la folie du paganisme?

[Pages d138 & d139]

S'ils avoient voulu réfléchir un instant sur les premiers principes de leur croyance, ils en eussent bien-tôt connu le ridicule; mais comme ils étoient accoutumés dès leur tendre enfance à les regarder comme des vérités reçues généralement, ils n'étoient plus frappés par les absurdités qui en découloient naturellement.

Je sçais, mon cher Isaac, que bien des sçavans soutiennent aujourd'hui que de tous les grands hommes de l'antiquité, aucun n'a été persuadé de la pluralité des dieux: mais comment peuvent-ils apporter pour preuves de simples conjectures contre les témoignages qui subsistent dans les écrits qui nous restent, & qui marquent si clairement quel a été le sentiment de leurs auteurs? Cicéron, qu'on cite pour un des philosophes payens les plus persuadés de l'existence de la divinité, se sert de l'argument des idées innées, & de celui du consentement général pour prouver qu'il y a plusieurs dieux. *Puisqu'il n'y a point de loi ni coutume*, dit-il, *qui ait annoncé aux hommes l'existence des dieux, il faut que cette idée soit comme innée avec eux; il faut même que l'existence de ces dieux soit réelle, étant nécessaire qu'une chose soit véritable lorsqu'elle est reçue du consentement général de tous les peuples.* (1)

[(1) *Cum enim non instituto aliquo, aut more, aut lege, sit opinio constituta maneatque ad unum omnium firma consensio, intelligi necesse est esse Deos; quoniam insistas eorum, vel potius innatas cogitationes habemus. De quo autem omnium natura consentit, id verum esse necesse est. Esse igitur Deos confitendum est.* Cicero de nat. Deorum. lib. pag. 68.]

Pense-tu, mon cher Isaac, qu'un homme qui raisonne de cette sorte, soit persuadé d'une seule divinité? Comment cela pourroit-il être; puisque l'argument dont il se

sert pour prouver l'existence de plusieurs dieux, est contraire à celle d'un seul? Car si le consentement que donnent tous les peuples à une chose, étoit véritablement une marque de sa vérité, il s'ensuivroit qu'il y a eu pendant un tems un grand nombre de dieux, puisque toutes les nations de la terre ont été plongées, plusieurs siècles de suite dans l'idolâtrie, & qu'il n'y avoit que les seuls Israélites, qui à peine formoient un point dans le monde, qui connussent le vrai Dieu.

[Pages d140 & d141]

On a donc peu de raison de vouloir soutenir qu'il est impossible que des gens qui avoient du génie & de la science, pussent être aveuglés pour croire la religion payenne. Dès qu'on fera attention à la soumission qu'ont les hommes pour les premiers préjugés qu'on leur donne dans l'enfance, & qu'on examinera le pouvoir qu'ont sur eux certaines opinions qu'ils regardent comme des principes sûrs, on ne sera plus surpris qu'ils en aient admis toutes les suites absurdes qui en découloient. Il est vrai qu'il y a eu quelques philosophes qui ont rejeté les ridiculités qu'on tiroit de la multiplicité des dieux. Ils ont compris qu'il étoit impossible que des extravagances pareilles eussent rien de commun avec la divinité; mais il paroît pourtant que la force des préjugés a agi sur eux, & qu'en rejetant les suites des principes, ils ont pourtant eu pour les principes une déférence aveugle, dont il ne leur a pas été permis de se défaire. *Les additions*, dit Aristote, *que l'on a faites à la nature divine, ne sont que des fables accommodées à la portée des hommes. Nous sçavons qu'il y a des dieux, & que leur essence est divine. Tout ce qu'on débite davantage sur eux sont des fictions inventées pour le bien de la société. C'est par ce principe qu'on a fait ressembler les dieux, non-seulement aux hommes, mais même aux animaux.* (1)

[(1) *Tradita autem sunt quaedam à majoribus nostris, & admodum antiquis, ac in fabulae figura posterioribus relicta, quod hi dii sint universumque naturam divinam contineant. Caetera vero fabulose ad multitudinis persuasionem, & ad legum, ac ejus quod conferat opportunitatem jam illata sunt. Hominis formis namque ac aliorum animalium nonnullis similes eos dicunt, an alia consequentia, similia iis quae dicta sunt.* Aristot. métaphys. lib. 12. cap. 8. Pag. 744]

Considère, mon cher Isaac, qu'Aristote, en condamnant les chimères qu'on débitoit sur les dieux donne la pluralité de ces mêmes dieux comme une vérité reconnue, & comme un principe incontestable. Quelque absurde, & quelque impie que fût cette croyance, elle étoit si généralement reçue des Grecs, & des Grecs les plus relevés en dignités, qu'il en coûta la vie à Socrate pour avoir osé soutenir l'unité de la divinité. C'est sans doute la crainte de blesser l'opinion de la pluralité des dieux, qui porta Epicure à leur accorder l'existence que lui & ses disciples leur refusoient dans le fond de leur coeur.

[Pages d142 & d143]

Quelque ridicule qu'il fût d'admettre des dieux, & de les priver de tout pouvoir, c'en étoit assez pour ne point révolter des esprits qui auroient regardé comme un attentat de toucher à leurs premiers principes.

C'est donc dans la profonde vénération que tous les hommes ont pour les premiers sentimens qu'on leur inspire dans leur jeunesse, qu'il faut chercher la durée des religions & l'entêtement de ceux qui les professent. C'est-là la raison qui les porte à vouloir soutenir les erreurs qu'ils suivent & qu'ils défendent, par la liaison qu'elles ont avec d'autres erreurs, auxquelles ils donnent le nom de principes. Ainsi l'on ne doit point s'étonner de voir de grands hommes dans toutes les différentes croyances, s'attacher à vouloir en démontrer la vérité, être persuadés de celle dans laquelle ils vivent, & condamner hautement toute les autres qui lui sont opposées, Un Quakre peut raisonner parfaitement juste dans tout ce qui ne regarde point le Quakérisme. Comme dans les choses étrangères à sa religion, il examine les principes sur lesquels il veut se fonder, il n'est pas plus sujet à errer qu'un autre homme.

On auroit tort d'objecter qu'il est impossible qu'une personne qui fait usage de sa raison dans le cours ordinaire des choses de la vie, puisse être assez prévenu pour croire les absurdités de quelques religions modernes; & qu'il faut que ceux qui les professent n'en soient que médiocrement persuadés, lorsqu'ils ont du génie. Pour être convaincu qu'il n'est point de croyance, quelque absurde qu'elle soit, qui ne puisse être crue, on n'a qu'à examiner les ridiculité de la payenne: & puisqu'on verra que de grands hommes ont cru la pluralité des dieux, un juif, quelque zélé qu'il soit, ne s'étonnera plus que Newton fut Arien (1), Arnaud & Pascal papistes, Limbourg Arminien, Claude réformé, Barclai Quakre, & Galenus Anabaptiste.

[(1) Voyez la lettre VII. sur les Anglois, par M. de Voltaire.]

Tous ces sçavans n'ont rien cru d'aussi absurde & d'aussi contraire à la lumière naturelle que la pluralité des dieux. Il faut que la force des préjugés & la vénération que les hommes ont pour les opinions, qu'ils regardent comme les premiers principes, soit une chose qui ait un pouvoir bien despotique sur leur coeur, pour ne leur avoir pas permis de reconnoître leur aveuglement.

[(1) Voyez la lettre VII. sur les Anglois, par M. de Voltaire.]

[Pages d144 & d145]

Personne, n'a mieux dépeint la folie & l'extravagance du paganisme qu'un ancien docteur nazaréen appelle Arnobe. Il fait voir, d'une manière aussi sensible qu'éloquente, l'embarras que devoit produire l'égalité des offrandes faites aux dieux par deux peuples ennemis. *Il falloit, dit-il, qu'en ce cas-là les dieux ne sçurent quel parti prendre, & qu'ils se tinssent neutres; qu'ils fussent ingrats aux deux partis, ou qu'ils renversassent d'une main ce qu'ils bâtissoient de l'autre.* (1)

[(1) *Quid si populi duo hostilibus dissidentes armis, sacrificiis paribus superiorum locupletaverint aras, alterque in alterum postulent vires, sibique ad auxilium*

commendati, nonne iterum necesse est credi si praemiis sollicitantur ut prosint, eos partes interutrasque debere haesitare, defigi nec repererire quid faciant, cum suas intelligant gratias sacrorum acceptionibus obligatas? Aut enim auxilia hinc & inde praestabant, id quod fieri non potest, pugnabunt enim contra ipsos seipsi, contra suas gratias voluntatesque nitentur: aut ambobus populis opem subministrare cessabunt; id quod sceleris magni est post impensam acceptamque mercedem. Arnobius adversus gentes, lib. 7. pag. 219. & seqq.]

C'est ce qu'on disoit être arrivé lors du siège de Troye, où les dieux n'ayant pû s'accorder entr'eux, & déterminer ceux qu'ils favoriseroient, embrasserent, après s'être divisés, la querelle des Grecs & des Troyens. Vénus fut blessée pour avoir voulu mal-à-propos se mêler au milieu des combats, elle qui étoit faite pour gouverner les plaisirs & les graces dans Phaphos & dans Cythère. Ce n'étoit pourtant pas-là un des plus deshonnêtes emplois de cette déesse: elle en avoit d'autres, qui auroient fait rougir une femme qui eût eu la moindre pudeur. Aussi un ancien pontife nazaréen reproche-t-il aux philosophes, que, *pour bien élever la jeunesse, il ne falloit pas lui proposer l'exemple des divinités qu'on adoroit, mais celui des hommes sages & vertueux.* (1)

[(1) *Nihil homines tam insociabiles reddit vitae perversitate, quam illorum Deorum imitatio, quales describuntur & commendatur litteris eorum. Denique illi doctissimi viri, quem rempublicam civitatemque terrenam, qualis eis esse debere videbatur, magis domesticis disputationibus requirebant, vel etiam describebant, quam publicis actionibus instituebant, atque formabant; egregios atque laudabiles, quos putabant, homines potius, quam Deos suos, imitandos proponebant erudiendae indoli juventutis.* August. Epist CCII. pag. 864.]

[Pages d146 & d147]

Puisque des personnages si éclairés, si sçavans, & dont les ouvrages depuis tant de siècles font encore l'admiration des gens de lettres, ont cru l'existence d'un nombre de dieux & de dieux aussi imparfaits: avoue de bonne-foi, mon cher Isaac, qu'il est peu de mortels qui soient assez heureux pour vaincre entièrement tous les préjugés, & qu'on ne doit point s'étonner de trouver des gens d'un génie supérieur être persuadés des plus absurdes religions.

Remercions donc Dieu de nous avoir fait naître dans celle de Moyse; & appliquons-nous sincèrement à en bien remplir tous les devoirs,

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & ne néglige plus de me donner de tes nouvelles.

D'Amsterdam, ce...

LETTRE CV.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *caraiïte, ancien rabbin de Constantinople.*

J'ai tâché de te donner une idée des Hollandois en général. Je vais te dire à présent ce que j'ai remarqué de plus particulier. La populace dans ce pays, ainsi que je te l'ai écrit dans mes lettres précédentes, est brutale, & souvent insolente. *Il est, dit un auteur moderne, difficile de la réduire à changer. On peut faire des loix qui ordonnent de servir l'état, & de payer des impôts: mais on n'en fait point sur la politesse; & tout ce qui n'a pas force de loi, n'oblige en rien les Hollandois. Une espèce d'égalité qu'il faut qu'il y ait dans les républiques, est en partie la cause de l'insolence du peuple. Un seigneur des états-généraux, dont le carrosse rencontre en chemin le chariot d'un paysan, doit se ranger ainsi que le manant; il faut que tous les deux aient la moitié de la peine. Ses valets se garderoient bien d'insulter le charretier, & encore moins de le battre. Il est citoyen de la république; & ne reconnoît le magistrat que lorsqu'il est dans ses fonctions, ailleurs chacun est égal.* (1)

[(1) Mémoires du marquis d'Argens, pag. 291.]

Je ne sçaurois te donner de meilleures raisons pour justifier les magistrats contre l'accusation qu'on leur fait dans les pays étrangers, de souffrir & d'autoriser quelquefois les insolences du bas-peuple.

[Pages d148 & d149]

La liberté entraîne après soi une certaine fierté, qui, chez les hommes qui n'ont point assez de génie pour ne pas abuser de leur bonheur, dégénère souvent en insolence. Mais quelques défauts que la brutalité du bas-peuple cause dans la société civile, ils sont peut-être moins considérables que ceux qu'entraîne après soi le pouvoir despotique. Car si l'on ne peut rien s'imaginer de moins sage, & de plus insolent, que la multitude, il faut aussi avouer, qu'il n'est rien de plus risqué & de plus incertain, que le bien d'un état où il est permis à un seul de faire impunément toutes choses à sa fantaisie. Le rang dans lequel un souverain despotique se trouve élevé, ne contribue pas peu à corrompre ses moeurs, & à le dépouiller des bonnes qualités qu'il peut avoir reçu de la nature. *L'insolence, dit Hérodote (1), naît des biens & des prospérités présentes; & quiconque a ces deux vices, a tous les vices ensemble.*

[(1) Histoire d'Hérodote, liv. 3, pag. 216.]

Dans quels malheurs un état gouverné par un mauvais prince n'est-il pas plongé? De quels maux n'est-il point la proie? Qu'on mette dans la balance le risque d'avoir un souverain qui oublie d'être le pere de ses sujets, ou l'incommodité de l'orgueil & de la fierté du bas-peuple: l'on verra qu'un mal vaut bien l'autre; & que lorsqu'on considère la forme des différens gouvernemens, il est aisé de s'appercevoir, *qu'il y a dans tous le moins bon & le moins mauvais; & que ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus sûr, c'est d'estimer celui où l'on est né le meilleur de tous, & de s'y soumettre.* (1)

[(1) La Bruyere, caractères ou moeurs du siècle, pag. 453.]

Si les François, les Espagnols, les Allemands, &c, reprochent aux Hollandois les privilèges trop étendus qu'ils ont accordés au bas-peuple; ceux-ci peuvent en revanche leur reprocher bien d'autres choses aussi incommodes dans la vie civile, & souvent plus à craindre.

On peut diviser les Hollandois en quatre classes.

Le menu peuple, dont je viens de te parler, forme la première.

La seconde est composée par les marchands & les bourgeois. Ce sont des gens occupés de leur négoce & de leurs affaires domestiques, francs, bons amis, attentifs à conserver leurs droits & leurs biens, sans vouloir empiéter sur ceux des autres. Ils ont un air froid & peu prévenant, qui ne fait aucune impression sur ceux qui les connoissent. Le climat, ou bien un reste de moeurs Espagnoles, cause ce flegme, qui ne diminue rien du bon coeur des Hollandois.

[Pages d150 & d151]

La troisième classe contient les *patriciens*, c'est-à-dire, ceux qui occupent les charges de la magistrature. Ils vivent dans une simplicité qui les met à couvert de l'envie de leurs concitoyens. L'ostracisme des Grecs (1) deviendrait inutile en Hollande.

[(1) Bannissement de dix ans, auquel les Athéniens condamnoient ceux de leurs citoyens qui étoient trop puissans.]

Les magistrats, satisfaits d'être utiles à leur patrie, & d'être considérés par leurs compatriotes, ne cherchent point à s'acquérir leur estime par des prodigalités & par des présens toujours contraires au bien de la liberté publique, mais par leur exactitude à remplir leurs fonctions, & par leur attention à maintenir le bon ordre & l'union si nécessaire à la tranquillité de la république.

La quatrième classe est composée des nobles qui sont en très-petit nombre. Tu seras peut-être surpris, mon cher Isaac, d'entendre dire que les nobles forment un état distinct en Hollande. La plus grande partie des gens qui habitent les pays voisins de celui-ci, se figurent que la noblesse y est entièrement éteinte, ou qu'elle n'y a plus aucune prérogative depuis l'établissement de la république. C'est une erreur. Lorsque les Hollandois changerent de gouvernement, ils conserverent aux nobles, qu'il y avoit pour lors chez eux les mêmes privilèges qu'ils avoient eus sous les ducs de Bourgogne & sous Charles-Quint. Ces privilèges sont si considérables, que leur collège, composé de huit membres, a droit de députer dans les divers collèges souverains. Il est vrai que leur nombre est très-petit, & que les provinces de Frise & de Gueldre en ont beaucoup davantage. Ces nobles n'ont, ni la pétulance des petit-maîtres François, ni la fierté des barons Allemands, ni l'air rogue & dédaigneux des seigneurs Anglois. Ils s'acquittent avec beaucoup d'honneur, de franchise, & de simplicité des charges qui leur sont confiées. En un mot, il seroit à souhaiter que la noblesse eût par toute l'Europe les mêmes moeurs,

& la même façon de penser. Combien de petits tyrans ne verrions-nous pas de moins dans le monde?

[Pages d152 & d153]

Je t'avoue, mon cher Isaac, que si le ciel m'avoit laissé en naissant la permission de choisir ma patrie, je serois né Hollandois ou Vénitien. Je sçais qu'il y a beaucoup de différence entre le gouvernement de ces deux peuples. Mais je sçais aussi, que par des buts différens, ils vont tous les deux au même endroit, & visent au même point, cherchant à rendre l'homme libre & heureux. La république de Venise agit envers ses citoyens comme une mere tendre, mais sévère, qui veut accabler ses enfans de bienfaits, & qui cependant jalouse de son autorité, ne leur permet point de pénétrer dans ses desseins. C'est ainsi que les nobles Vénitiens en agissent envers les bourgeois (1) & le peuple.

[(1) Cittadini.]

La république de Hollande, au contraire, est une mere complaisante, qui ne se regarde que comme une soeur, qui ne décide rien sans prendre conseil de ses enfans, & qui pour bannir toute sorte de jalousie, a établi entr'eux une entière égalité; ensorte qu'elle ne craint point que les villes les plus considérables empiètent sur celles qui leur sont inférieures. Elle a prévû tous les inconvéniens qui pouvoient naître de l'ambition de primer: & c'est sur une parfaite égalité qu'elle a établi le bonheur de ses peuples. Dans l'article II. de la célèbre *union d'Utrecht*, il est dit, *que toutes & chacune des seigneuries doivent garder inviolablement leurs franchises, immunités, droits & coutumes, reçus de leurs ancêtres.*

Comme aucune ville n'est assujettie à l'autre, on ne peut rien décider des affaires générales, dans une province, que du consentement unanime de toutes les villes qui la composent: & dans les états-généraux, que de l'aveu des sept provinces. Ce gouvernement paroît d'abord être sujet à des longueurs préjudiciables & fâcheuses. Il est vrai qu'il a quelques inconvéniens: mais aussi faut-il avouer que ces inconvéniens font en partie la sûreté de l'état, & le lien qui le tient uni & qui conserve l'harmonie de toutes les parties. D'ailleurs, le nombre d'habiles gens entre lesquels passe une affaire, ne sert pas peu à la dépouiller de tout ce qui pourroit éblouir & tromper l'esprit. Un prince ne voit presque jamais que faiblement les choses, très-souvent ne les voit-il que par les yeux de son ministre.

[Pages d154 & d155]

Si les délibérations qu'il prend dans son conseil sont promptes, elles n'en sont pas plus sûres: un peu de lenteur ne sied pas mal dans des affaires d'où dépend le salut de l'état. Je n'ignore pas qu'il n'en faut pas trop. Mais quand il seroit vrai, que le gouvernement Hollandois auroit quelques longueurs nuisibles, ce défaut est réparé par tant d'autres avantages, que je crois, que parmi les états bien policés & conduits sagement, il doit tenir un rang des plus distingués.

Un avantage qu'on retire de la nécessité de consulter toutes les villes dans les affaires considérables, c'est la contrainte & la dépendance, dans laquelle les états-généraux qui représentent le corps de la nation, sont à l'égard de leurs principaux, sans l'aveu desquels ils ne sçauroient agir: ensorte que, quoiqu'ils paroissent être l'ame de la république, ils n'en sont cependant que l'organe. Ils ne peuvent faire, ni la paix, ni la guerre, ni contracter de nouvelles alliances, ni augmenter les impôts, que du consentement de toutes les provinces; & ces mêmes provinces ne peuvent rien que de celui de leurs villes. Il est impossible dans un gouvernement réglé de la sorte, que des particuliers mal intentionnés qui se trouveroient à la tête des affaires, puissent jamais par leur ambition causer les troubles qu'on a vû arriver dans la république Romaine, & dans bien d'autres républiques modernes, que le pouvoir trop étendu, qu'elles attribuoient à des citoyens, a souvent exposées à de très-fâcheuses conjonctures.

Il y a à Amsterdam un sénat perpétuel de trente-six personnes, qui ont le droit d'élire les bourguemestres & les échevins: & ceux-ci disposent à leur tour des emplois subalternes. Ils observent une si bonne règle dans ces différentes distributions des charges, qu'il est impossible qu'un bourguemestre, qui auroit plus d'ambition que ses collègues, pût s'arroger le droit de nommer lui seul aux dignités, & de ne les donner qu'à ses créatures.

Le sénat d'Amsterdam n'a ni la majesté, ni la grandeur qu'avoit celui de Rome. Mais les sujets qui le composent, n'ont ni la folle ambition, ni les idées chimériques des anciens Romains. Attentifs à conserver les privilèges de leurs concitoyens, à faire fleurir leur commerce, à leur procurer toutes sortes d'aisances, à maintenir leur liberté, ils ne songent point à s'aggrandir par des conquêtes. Tous les Hollandois pensent de même: ils se contentent des domaines qu'ils possèdent.

[Pages d156 & d157]

Ils cherchent à vivre en paix, non-seulement avec les puissances de l'Europe, mais encore avec les peuples les plus barbares. Aussi les Sauvages, chez lesquels ils ont établi des colonies, ont-ils trouvé des hommes dans les Hollandois; pendant que les misérables Mexiquains & Péruviens n'ont rencontré dans les Espagnols que des bêtes féroces, plus cruelles que des tigres affamés de sang & de carnage.

Les Espagnols n'ont cimenté les colonies qu'ils ont formées, que par le meurtre & la mauvaise-foi, tandis que les Hollandois n'ont établis les leurs que par la douceur & l'humanité. Dans plusieurs endroits des Indes, les peuples chez lesquels ils ont formé des établissemens, les regardent aujourd'hui comme des dieux tutélaires, qui leur apportent mille choses utiles & nécessaires au bien de la vie: & les Sauvages soumis aux Hollandois, se ressentent de l'industrie & du commerce de cette laborieuse nation.

Quoique tout le monde soit généralement occupé du négoce à Amsterdam, on a songé néanmoins à ce qui pouvoit y faire fleurir les sciences. Il y a une école illustre où l'on enseigne à la jeunesse la théologie, les belles-lettres, la philosophie

& la médecine. Indépendamment de ce secours que trouvent les jeunes gens qui veulent s'appliquer aux belles-lettres, il y a en Hollande & dans les provinces voisines, plusieurs académies célèbres, du nombre desquelles sont celles de Leyde, d'Utrecht, de Franeker, de Groningue, & de Harderwyck. Ces académies sont remplies de gens de mérite, entre lesquels il y a plusieurs sçavans du premier ordre.

Malgré l'attention des Hollandois pour le commerce, qui fait la base & le fondement de leurs occupations, on ne peut cependant nier qu'ils aiment les sciences. Aussi n'y a-t-il peut-être point d'endroit dans l'univers où il y ait autant de libraires & d'imprimeurs qu'à Amsterdam. On m'a assuré, & je n'ai pas de peine à le croire, qu'il y en a près de quatre cent. Tant d'imprimeries & de librairies fournissent l'univers entier de bons & de mauvais livres: l'on trouve ici grand nombre des uns & des autres. Il ne manque pas non plus d'auteurs, sur-tout d'affamés & de mercénaires. Je t'écrirai avec soin ce que je pourrai apprendre d'intéressant, tant sur eux que sur leurs ouvrages.

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & vis content & heureux. Donne-moi quelquefois de tes nouvelles. Depuis long-tems je n'en ai reçu aucune.

D'Amsterdam, ce...

[Pages d158 & d159]

LETTRE CVI.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

Dans mes lettres précédentes, je t'ai parlé du bas-peuple & des moines. Dans celle-ci, je tâcherai de donner une idée des nobles & des seigneurs. En général, la noblesse de ce pays-ci fait consister dans la fainéantise une partie de ses privilèges. Un simple noble en Espagne est un homme sobre: belle qualité, certes, si elle n'étoit occasionnée par la pauvreté ou par la fainéantise. Il est fier, sérieux, ignorant, prévenu à l'excès en sa faveur, & en celle de sa nation; méprisant toutes les autres, mais faisant l'honneur aux François de les hair: embrassant rarement le parti des armes: passant ses jours dans sa ville ou dans son village, uniquement occupé à la lecture de quelques vieux romans, des oeuvres de sainte Thérèse, ou de quelqu'autre visionnaire de pareille espèce: enfin servilement soumis aux moines, & esclave-né des femmes. Voilà le noble Espagnol. (1)

[(1) Sénèque, en disant qu'il n'y avoit que les bêtes qui pussent se glorifier de leur paresse, a donné d'utiles leçons aux nobles Espagnols. Heureux, s'ils pouvoient en profiter! *Gloriari otio, iners ambitio est animalia quaedam, ne inveniri possint, vestigia circa cubile ipsum confundunt. Idem tibi faciendum est.* Seneca, epist. LXVIII. Quelque vive que soit cette ironie, elle convient parfaitement à un Espagnol. Lisant des romans pendant le jour & jouant de la guitarre pendant la

nuit, confiné dans son village, inutile à sa patrie & à son prince, il ne lui manque, pour assurer cette tranquillité, & cette vie fainéante, dont il est si idolâtre, que de trouver le moyen de dérober sa retraite aux yeux de tous ceux qui pourroient l'en faire sortir. Il faut qu'il imite ces animaux qui entourent leur demeure de tout ce qui peut la cacher.].

Les grands d'Espagne ont encore plus de fierté & de hauteur que les simples nobles. Ils luttoient autrefois avec leur souverain: mais Philippe V. né en France, a pris sur la noblesse Espagnole cette autorité que les rois de France ont sur la Française; & les grands d'Espagne sont soumis, ainsi que les autres nobles. La fierté de quelques-uns étoit poussée si loin sous le regne de Charles II. prédécesseur du roi d'aujourd'hui, qu'ayant fait jouer au palais deux comédies pour se réjouir de sa convalescence, & défendu que personne, sans exception, se mît sur le théâtre; le duc d'Ossone s'y plaça sur une pille de carreaux, sans vouloir s'en ôter, lorsqu'on l'eût averti des ordres du roi.

[Pages d160 & d161]

Quelque que fût la vanité des grands d'Espagne, & quelque hauteur qu'ils affectassent sous le regne passé, ils eurent plusieurs mortifications: mais la plus grande fut celle qu'ils reçurent par l'élévation d'un nommé Valenzuela à la grandesse. Ce Valenzuela avoit été page du duc de l'Infantade. Son maître étant mort, il se trouva tout-à-coup sans protecteur, & si pauvre, qu'il devint *passante & corte*, c'est-à-dire, homme vivant d'industrie. Par le moyen d'un moine, il trouva le secret d'avoir une petite charge dans le palais. Il étoit bien fait: & ayant du génie, il résolut de mettre ses talens à profit. Il fit connoissance avec une Allemande nommée dona Eugenia, qui possédoit la confiance de la reine. Il lui plut pour le moins autant qu'elle lui plaisoit, & elle lui permit de la *galantear*: c'est le terme usité, lorsqu'on s'attache à servir une dame du palais. Ces sortes de galanteries sont si ordinaires, qu'on voit souvent des hommes mariés, qui ne font aucune difficulté de rendre publiquement des soins à leurs maîtresses. Doria Eugenia ne fut point insensible à ceux de son amant, & elle les récompensa par le don de sa main. La fortune qui avoit résolu d'élever Valenzuela, ne borna point là ses bienfaits. Elle lui fit avoir l'amitié de la reine régente, qui d'emploi en emploi, le conduisit jusqu'à la première dignité du royaume, & le fit grand d'Espagne de la première classe, avec la double clef.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour tous les seigneurs Espagnols. Leur vanité en fut si blessée, qu'ils n'avoient pas la force de se plaindre de l'outrage qu'ils croyoient qu'on leur faisoit. Ils s'entre-regardoient & demeuroient muets. Ensuite faisant un effort sur eux-mêmes, ils ne disoient autre chose, sinon: *Valenzuela es grande! O tempora! O mores!* Il y en eut un d'entr'eux qui fut sensible à l'affront qu'il croyoit que recevoit le corps des grands, qu'il résolut de ne plus voir le soleil, puisqu'il avoit eu l'impertinence d'éclairer un semblable forfait.

[Pages d162 & d163]

Ce seigneur se mit au lit en apprenant cette funeste nouvelle, il y passa dix ans tout de suite; & y mourut enfin. Lorsque ses gens entroient le matin dans son appartement, son valet de chambre ouvroit la fenêtre: alors il lui demandoit gravement: *Quel tems fait-il? Que hase el tiempo?* Le domestique répondoit à ce premier interrogat: après quoi le seigneur redemandoit, si son boucher avoit été fait grand d'Espagne? *Mi carnizero es grande?* *Non, monseigneur,* lui disoit-on, *hé bien fermez la fenêtre,* continuoit-il. La comédie étoit finie jusqu'au lendemain: cela dura jusqu'à sa mort, & rien ne put jamais le réconcilier, ni avec le soleil, ni avec les hommes.

La fortune de ce Valenzuela, qui occasionna la folie de ce seigneur, fut détruite aussi rapidement qu'elle avoit été formée. La reine qui le protégeoit, ayant reçu ordre du roi Charles II. de se retirer dans un couvent à Toledé, on envoya son favori à Chilé aux Philippines, après l'avoir dépouillé de toutes ses charges, & arraché d'une Eglise, dans laquelle il s'étoit réfugié. Il soutint sa disgrâce avec beaucoup de fermeté: & lorsqu'on lui annonça que le roi lui avoit ôté toutes ses charges, lui laissant simplement son nom: *Je vois donc bien,* dit-il froidement, *que je suis beaucoup plus malheureux, que lorsque je vins à la cour, & que le duc de l'Infantade me prit pour son page.*

Cependant la ruine de Valenzuela, qui sembloit devoir réparer l'affront que les grands d'Espagne avoient reçu, leur en occasionna un nouveau. Le pontife Romain ayant appris que les principaux seigneurs avoient eux-mêmes arraché Valenzuela de son asyle, excommunia tous ceux qui avoient eu part à cette action; & ils furent obligés, pour se faire relever des censures Romaines, d'aller comme les derniers des malheureux, la corde au col & en chemise, au collège impérial, où le nonce Mellini leur donna à chacun quelques coups de discipline; & dompta ainsi l'orgueil Espagnol par un orgueil Italien, encore plus vain & plus rempli d'ostentation.

Les grands d'Espagne, pendant long-tems, ont disputé le ministère de l'état avec les moines: ils se déplaçoient alternativement par leurs brigues, & se succédoient les uns aux autres.

[Pages d164 & d165]

Sous la minorité de Charles II. c'étoit un jésuite, appelé le pere Nitard, que la reine avoit chargé de la conduite des affaires. Il fut déplacé par don Juan, fils naturel de Philippe IV. Le peuple avoit pris ce jésuite si fort en haine, que, malgré qu'il fût grand inquisiteur, il crioit hautement dans les rues de Madrid: *Vive le roi & le seigneur don Juan: qu'il remporte toujours la victoire sur ses ennemis; mais malheur au jésuite qui le persécute.* Quelque haine que les Espagnols eussent pour le pere Nitard, il espéroit toujours d'avoir enfin l'avantage sur son concurrent: mais le peuple irrité ne se contenta pas seulement de sa disgrâce, il voulut qu'on l'exilât de l'Espagne. Il se mutina, & ne se soumit que lorsqu'il eut obtenu qu'on renverseroit le ministre disgracié en Italie. *Qu'on nous délivre,* crioit-il, *du jésuite: qu'on le fasse partir.* Il partit en effet, & lorsqu'il passoit dans les rues, tout le

monde l'accabloit d'injures. Tu crois, sans doute, mon cher Monceca, que le sort de ce religieux étoit à plaindre. Point du tout. Il n'eût pas été jésuite, s'il n'eût point sçu se tirer d'affaire. S'étant retiré à Rome, il fut fait quelque tems après cardinal, par l'intrigue de cette même cour d'Espagne, qui avoit été réduite à l'exiler quelques années auparavant.

Si le ministère est par-tout orageux, il l'est dans ce pays-ci plus que dans aucun lieu du monde. Il arrive très-souvent qu'un homme qui aura parfaitement réussi dans une négociation dont on l'aura chargé, sera sacrifié à l'honneur de la nation. On dira qu'il n'a pas sçu en ménager les intérêts. On fera retomber sur lui les articles peu avantageux d'un traité qu'on lui aura ordonné de conclure. Voici un exemple convaincant de la vérité de ce fait.

Le 18 Août 1680, les Espagnols surprirent un fort que les Portugais avoient commencé d'élever dans l'isle de Saint-Gabriel. Comme ces deux nations étoient pour lors en paix, la cour de Lisbonne fut outrée de ce procédé, & elle résolut d'en tirer une réparation éclatante. L'envoyé de Portugal à Madrid reçut ordre du prince-régent de demander une entière satisfaction. La cour d'Espagne ayant biaisé dans sa réponse, le Portugal se mit à même d'obtenir par les armes ce qu'on lui refusoit. L'Espagne qui ne vouloit point alors avoir la guerre contre le Portugal, étant à la veille d'une rupture avec la France, fit partir le duc de Giovenazzo pour ambassadeur à Lisbonne.

[Pages d166 & d167]

Dès qu'il fut dans cette ville, il commença par se plaindre & demander des satisfactions. C'étoit pour lors la manière de négocier de la cour d'Espagne. Mais on fit connoître à cet ambassadeur qu'il devoit chanter sur un autre ton, & que tous les détours étoient inutiles. On lui spécifia en termes très-clairs, qu'il falloit accorder à la cour de Portugal la réparation qu'elle demandoit, ou qu'on étoit résolu de prendre des moyens pour l'obtenir. Après plusieurs contestations, le duc, avant de signer les articles du traité, dépêcha un courrier à Madrid, pour informer la cour de l'état des affaires, & recevoir ses derniers ordres. *Alors les ministres le traiterent d'homme sans jugement, qui avoit manqué de fidélité au roi: disant que toutes les règles de la prudence & du bon sens étoient blessées dans sa conduite, & dans un accommodement si désavantageux, & que son instruction ne lui donnoit aucun pouvoir. Toutes ces circonstances de colère & de ressentiment furent données à l'honneur de la nation; mais malgré cela, on ne perdit pas un quart-d'heure à conclure l'accommodement; & la ratification fut envoyée en diligence au duc de Giovenazzio. (1)*

[(1) mémoires de la Cour d'Espagne, &c.]

Depuis le règne de Philippe V. le ministère d'Espagne a eu de très-habiles gens. Mais les orages auxquels toutes les cours sont sujettes, les ont ôtés de leurs places. On vante sur-tout ici le cardinal Alberoni. Non-seulement les étrangers qui sont en grand nombre dans ce pays, mais même plusieurs Espagnols rendent

justice à cet habile ministre. Depuis l'avènement de Philippe V. à la couronne, l'Espagne a réparé la moitié des maux dont elle avoit été accablée par les personnes qui avoient été chargées de la conduite des affaires sous le regne de Philippe IV. & de Charles II. Ses troupes sont nombreuses, bonnes & bien disciplinées. L'Espagne s'est repeuplée d'un quart plus qu'elle l'étoit, par le grand nombre de François & de Flamands qui s'y sont établis; & cette couronne, qui depuis un tems n'avoit plus rien de redoutable, tient actuellement le rang respectable qu'elle occupoit autrefois.

C'est ainsi que la grandeur d'un état dépend des princes qui le gouvernent, ou de ceux à qui ils confient le soin des affaires.

[Pages d168 & d169]

Combien d'empires ont été portés dans peu de tems au faîte de la grandeur, dans des tems où tout sembloit devoir présager leur ruine; & cela, par la sage conduite d'un ou de deux souverains, qui ont réparé tous les maux qu'avoient faits leurs prédécesseurs? Qui n'auroit pas cru à la mort d'Henri III. que la France n'eût pas été bouleversée & entièrement démembrée? Tout sembloit présager sa ruine. Cependant huit ou dix ans après, elle se trouva en état par les soins de Henri IV. de se venger des affronts qu'elle avoit reçus de ses voisins pendant ses infortunes. Jamais les Espagnols n'avoient eu plus de raison de craindre la France, que lorsque la furie monacale ravit le jour à ce grand prince. L'Espagne crut qu'elle alloit reprendre la supériorité sur sa rivale. Mais le cardinal de Richelieu perfectionna sous Louis XIII. ce qu'avoit commencé Henri IV. Cette couronne vit avec étonnement sa grandeur ébranlée jusques dans les fondemens; & elle connut trop tard, que les François avoient incomparablement mieux sçu profiter qu'elle de leurs avantages.

Quoique l'Espagne ait moins de ressources en elle-même que la France, deux ou trois regnes pourroient lui donner plus de grandeur qu'elle n'en eut jamais. On peut en juger aisément, par ce qu'on lui a vû faire depuis quelques années.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: & que le Dieu de nos peres te comble de biens & de prospérités, & te rende pere d'une nombreuse famille.

De Madrid, ce...

LETTRE CVII.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

Avant Philippe V. mon cher Monceca, les rois d'Espagne étoient esclaves de leur grandeur. Ils suivoient à la rigueur un certain réglemeut qu'on appelle *étiquette*, & qui contient toutes les cérémonies que les monarques Espagnols sont obligés d'observer, les habits qu'ils doivent porter, ceux qui conviennent aux reines leurs

épouses, les tems pour aller aux maisons royales, combien il faut y demeurer, les jours des processions, des promenades, des voyages, l'heure à laquelle leurs majestés doivent se coucher ou se lever, les présens que les rois font à leurs maîtresses, ce qu'elles doivent devenir quand une heureuse rivale les a déplacées, &c.

[Pages d170 & d171]

On m'a même assuré, qu'on y trouve certain nombre de jours marqués dans l'année, où le monarque ne doit pas coucher avec la reine. Ce sont les jours caniculaires, contre lesquels Cléantis se récrie si agréablement dans Molière. (1)

[(1) Voyez son Amphitryon.]

Et franchement, c'est réduire un monarque à une gêne bien grande, que de l'obliger à ne pas coucher avec sa femme, lorsqu'il en a envie. Je ne sçais quelle gravité les Espagnols trouvoient dans cette espèce de célibat, pour en avoir fait un article de l'étiquette. Un roi d'Espagne amoureux de son épouse, étoit aussi à plaindre que Charles II. roi d'Angleterre, lorsqu'il passa en Ecosse entre les mains des presbytériens, qui lui faisoient entendre quatre sermons par jour, le mettoient en pénitence, & lui défendoient de jouer. (2)

[(2) Lettres de M. de Voltaire sur les Anglois.]

L'étiquette étoit encore bien plus difficile à observer pour les reines. Les choses les plus innocentes leur étoient souvent défendues. La duchesse de Terra-Nova, *camerera mayor* de l'épouse de Charles II. lui représentoit d'ordinaire, *qu'il ne falloit pas qu'une reine regardât par les fenêtres.*

Il arriva à cette princesse une aventure où les formalités de l'étiquette pensèrent lui coûter la vie. Elle aimoit fort à monter à cheval. On lui en avoit amené plusieurs très-beaux de la province d'Andalousie. Elle voulut en essayer un. A peine fut-elle dessus, qu'il se cabra, & étoit prêt à se renverser sur elle, lorsqu'elle tomba, & que son pied s'accrocha malheureusement dans l'étrier. Le cheval se mit à ruer, & la traînoit avec le dernier péril pour sa vie. Toute la cour étoit témoin de ce spectacle; mais personne ne songeoit à secourir la reine: l'étiquette s'y opposoit formellement. Car il est défendu à quelque homme que ce soit, sous peine de la vie, de toucher la reine d'Espagne, & sur-tout au pied. J'ignore pourquoi au pied plutôt qu'à la main. Mais enfin la chose étoit alors réglée; & personne n'osoit approcher de la reine. Charles II qui étoit fort amoureux de sa femme, & qui du balcon de sa fenêtre, la voyoit dans ce danger, faisoit des cris étonnans. Mais la coutume inviolable, & le pied *intouchable*, retenoient les braves Espagnols.

[Pages d172 & d173]

Néanmoins deux cavaliers, dont l'un se nommoit don Luis de las Torres, & l'autre don Jaime de Sotomayor, se résolurent à tout ce qui pouvoit arriver, malgré la loi *du pied de la reine, la ley del pie por la Reyna*. L'un saisit la bride du cheval, l'autre

prit promptement le pied de la princesse, l'ôta de l'étrier, se démit un doigt en lui rendant ce service, & sans s'arrêter après cette expédition, ils allèrent chez eux & profitèrent du trouble ou l'on étoit encore, firent seller des chevaux, & se déroberent à la punition qu'ils méritoient pour avoir osé violer une coutume des plus augustes.

Cependant la reine, revenue de son premier étourdissement, demanda à voir ses deux libérateurs. Un jeune seigneur de la cour, leur ami, lui apprit qu'ils étoient obligés de fuir, & de sortir de Madrid, pour éviter la punition qu'ils méritoient. La reine, qui étoit Françoise, ignoroit la prérogative de son talon, & sans doute l'eût toujours ignorée sans sa chute. Elle trouva que la coutume, qui vouloit que ceux qui lui avoient sauvé la vie fussent punis, étoit impertinente. Elle obtint aisément leur grace du roi son époux, les honora d'un présent, & leur accorda toujours sa protection.

La même *étiquette*, qui rendoit si sacré le talon de la reine, diminueoit furieusement ses revenus. Elle avoit autrefois cinq cent pistoles par mois: mais on en retranchoit pour certaines aumônes ou libéralités deux cent; car l'*étiquette* régloit aussi les bonnes oeuvres des princesses.

Quelque gênées que fussent les reines d'Espagne, il s'en est trouvé qui n'ont pas laissé d'avoir des galanteries, & se sont affranchies d'un joug pénible & ridicule. La femme de Philippe IV. si l'on en croit les historiens de ce tems-là, prit du goût pour le comte de Montereï. Elle étoit assez embarrassée pour trouver le moyen de lui faire connoître ses sentimens. L'*étiquette* avoit bien pourvû au cérémonial qui regarde les amours du roi; mais il ne disoit rien de ceux des reines. Cette princesse ne trouva pas de meilleur expédient, que de *laisser tomber un papier qu'elle tenoit, un jour que le comte lui parloit d'une affaire dont elle l'avoit chargé. Il le ramassa, mit un genou en terre, & le lui présenta. Vous croyez peut-être, dit la reine, que c'est un papier important. Je veux que vous en jugiez. Le comte y lut ces mots: Estoy toda la noche, despierta, sola, triste y deseando; mis penas son martirios, mis martirlo son gustos: c'est-à-dire, je passe toute la nuit sans dormir, seule, triste & formant des desirs; mes peines sont un martyre, mais un martyre où je prens plaisir.*

[Pages d174 & d175]

Le comte de Montereï, qui ne croyoit pas qu'une reine d'Espagne pût s'abaisser jusqu'à avoir le coeur tendre, parut ne rien comprendre à ce billet, & le lut avec le sang-froid ordinaire à sa nation. La reine qui l'examinait, outrée de dépit, le lui arracha. *Allez*, lui dit-elle avec mépris, *vous pouvez dire avec raison*: Domine, non sum dignus. (1)

[(1) *Seigneur, je ne suis pas digne.* Mémoires de la cour d'Espagne par madame d'Aunoy, partie 2, pag. 222.]

Il n'est aucun rang ni aucune contrainte, qui puisse mettre un coeur à l'abri des traits de l'amour. Toute la jalousie & toutes les précautions des Espagnols ne font

que hâter le moment où il doit perdre sa liberté. Une chose qui te surprendra, mon cher Monceca, c'est que malgré cette humeur jalouse, malgré la sévérité de l'étiquette, il y avoit avant Philippe V. une coutume établie & autorisée dans le palais, par laquelle il étoit permis aux seigneurs de cajoler, *galantear*, les filles de la reine: & les gens mariés avoient même ce privilège, qui consistoit à passer sous les fenêtres de leur chambre, & à les entretenir avec les doigts. Cet usage est une langue que l'amour a inventée, pour suppléer à la contrainte dans laquelle on se trouve dans les pays où l'on ne peut s'expliquer que par les yeux & les signes.

Accorde, je te prie, mon cher Aaron, la bizarre coutume de *galantear*, avec le chaste cérémonial de l'étiquette. Les seigneurs Espagnols, revenus sous Philippe V. de ces ridicules impertinences qu'ils consacroient sous le nom de cérémonial du palais, les reprendroient avec autant de facilité qu'ils les ont quittées, sans le grand nombre d'étrangers, François, Italiens, Flamands, &c dont cette cour est remplie, & quoiqu'elle semble aujourd'hui plus approcher de celle de France que d'aucune autre, le levain de la gravité Espagnole y reste pourtant encore.

Il est presque impossible à un homme né dans ce pays de prendre des moeurs différentes de celles de ses peres; & l'on conviendra aisément de cette vérité, si l'on considère la haine que les Espagnols ont pour toutes les nations.

[Pages d176 & d177]

Il a été un tems où leur antipathie pour les François étoit poussée à l'excès. On prétend qu'elle est diminuée de beaucoup mais il me paroît depuis que je suis ici qu'il n'est point de nations dont les génies puissent moins sympathiser, que ceux de l'Espagnole & de la Française. Charles II. fit tordre le col à deux perroquets qu'avoit la reine son épouse, parce qu'ils ne sçavoient parler que François. Lorsqu'il entroit dans son appartement, & qu'il y trouvoit deux petits chiens qu'elle aimoit infiniment: *Dehors, dehors, chiens François*, leur disoit-il: *Fuera, fuera, perros Frances*.

J'admire, mon cher Monceca, les ressorts de la providence. Qui eût dit à ce roi, si grand ennemi des François, que son royaume passeroit dans peu à un prince de cette nation? Le ciel prend quelquefois plaisir à se jouer des haines des foibles mortels. Il voit leurs desseins, & rit de leurs projets. Les princes, auprès de la divinité, ne sont que de simples hommes: elle les regarde dans le rang de ses autres créatures; & leurs volontés trouvent souvent moins de crédit auprès d'elle, que celles de quelques sages, dont la vertu règle les desirs.

Considère, mon cher Monceca, les bornes que l'être tout-puissant a sçu mettre à l'ambition des princes qui ont voulu changer la face du monde. Lorsqu'il ne l'avoit point ainsi régié, il les a arrêtés au milieu de leur course; & d'un seul coup d'oeil, il a détruit & bouleversé cette grandeur qu'ils avoient voulu construire. Regarde de nos jours, Charles XII. roi de Suède ce nouvel Alexandre, prêt à réduire le Moscovite dans les fers: la providence en ordonne autrement. Sa gloire s'évanouit dans un instant, & passe comme un songe. Ce roi, vainqueur d'une foule

d'ennemis, & qui donnoit lui-même des couronnes, se trouve errant & fugitif: il est obligé de chercher un asyle chez des peuples barbares; & il ne lui reste de sa grandeur passée qu'un souvenir fâcheux.

Deux ou trois fois Louis XIV. fut à la veille de remplir ses ambitieux projets, & de détruire entièrement cet équilibre qu'on a tâché si long-tems de mettre parmi les puissances de l'Europe. S'il fût mort d'abord après la paix de Nimégué, on eût cru qu'il auroit pû effectuer ses desseins. Il survit à cette paix glorieuse: & la même main qui l'avoit presque rendu le maître de l'Europe, le réduit à deux doigts de sa perte.

[Pages d178 & d179]

Lorsque ses ennemis en triomphoient trop, & s'attribuoient ce qu'ils ne devoient qu'aux bontés de l'être suprême, ce même être fait tourner la chance à Denain; remet peu à peu les choses dans leur premier état; & après dix ans de guerre les deux partis se trouvent aussi peu avancés qu'ils l'étoient au commencement.

Je ris, mon cher Monceca, lorsque je vois certains politiques annoncer vingt ou trente ans d'avance la ruine ou l'aggrandissement d'un peuple. On diroit, à les entendre, que la divinité leur a fait part de ses augustes secrets, & qu'elle leur a permis de lire dans le livre où elle tient écrites les destinées des états & des empires. La mort d'un prince, le mariage d'un autre, un confesseur, une maîtresse, un rien enfin, détruit toutes les vaines conjectures & tous les faux raisonnemens de ces prétendus politiques.

L'Europe entière a cru, pendant un tems que le génie de la maison de Bourbon succomberoit sous celui de la maison d'Autriche: & qui ne l'eût pensé de meme du tems de Charles-Quint, presque maître de l'Europe entière. Si ce même Charles-Quint revenoit aujourd'hui, quelle ne seroit point sa surprise? *Qu'est devenu, diroit-il, mon royaume d'Espagne? Il est possédé, lui répondroit-on, par un prince de la maison de Bourbon. Et la Franche-Comté, poursuivroit-il, ma province favorite? La France l'a prise, lui diroit-on, ainsi que l'Alsace, & une partie du Hainaut & de la Flandre. Et les royaumes de Naples & de Sicile, répliqueroit ce monarque, que sont-ils devenus? C'est encore, lui répondroit-on, un prince de la maison de Bourbon qui en est le maître: & outre ces pertes que vos descendans ont faites, la Hollande & six autres provinces, sont devenues républiques peu de tems après votre mort. Cela étant ainsi, diroit Charles-Quint, je vois bien qu'il faut que mes descendans ne subsistent plus. Pardonnez-moi, lui repartiroit-on, & ils sont aussi puissans qu'ils l'ont jamais été. Hé, comment cela se peut-il faire, s'écrieroit-il: Le voici, lui diroit-on. Vos successeurs sont maîtres de la Toscane, des duchés de Parme, de Plaisance & de Milan. Ainsi vous voyez que ce qu'ils ont en Italie vaut bien autant que ce que vous y aviez. Au lieu de l'Espagne que vous aviez en quelque manière divisée des autres biens de votre maison en partageant votre héritage, ils ont toute la Hongrie, la Transilvanie, & une partie de la Valachie. Ces royaumes qui confinent les uns aux autres, & qui touchent à l'Autriche, forment, en y comprenant la Bohême, la Silésie & la Moravie, un des plus magnifiques états du*

monde, & valent bien, ainsi ramassés, tous les états dispersés que vous aviez laissés.

[Pages d180 & d181]

Je suis certain, mon cher Monceca, que Charles-Quint, en apprenant toutes ces nouvelles, seroit entièrement convaincu qu'il en est des empires, ainsi que de la monnoie; & que la divinité a ordonné qu'ils auroient une espèce de circulation & passeroient dans des maisons différentes, & dans celles souvent qui paroissent devoir le moins y prétendre.

Porte-toi bien, mon cher Monceca; vis content; & que le Dieu de nos peres te comble de prospérité.

De Madrid, ce...

Lettre CVIII.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *caraiïte, autrefois rabbin de Constantinople.*

On parle plus de langues différentes à Amsterdam, qu'on n'y exerce de religions opposées les unes aux autres. Cette diversité d'idiomes m'a souvent fait penser à la fameuse confusion des langues, lors de l'audacieuse construction de la tour de Babel. Si nous voulons suivre l'opinion la plus généralement reçue, & fondée sur l'écriture, nous croirons que l'Hébreu ou la langue de nos anciens patriarches, fut celle de toute la terre avant que les enfans de Noé eussent voulu élever cette fameuse tour: cependant cette opinion, quelque probable qu'elle soit, n'est point reçue universellement. Plusieurs auteurs prétendent que ce que Moïse dit de la confusion des langues, ne doit s'entendre que de la mésintelligence qui se mit parmi des hommes assez téméraires pour vouloir élever un édifice contre la divinité.

[Pages d182 & d183]

Ces auteurs appuient leur sentiment sur ce que les Orientaux, après la dispersion des nations, se sont servis de diverses dialectes plutôt que de diverses langues. Ils ajoûtent, *que sans une confusion miraculeuse des langues, l'éloignement des peuples, l'établissement des empires & des républiques, la diversité des loix & des coutumes, le commerce des nations déjà séparée, purent causer du changement dans la langue.* (1)

[(1) Voyez la rhétorique, ou l'art de parler du P. Lami, liv. 1. chap. 15. Pag. 79.]

La façon dont la plûpart des langues se sont formées, les unes dérivant des autres, semble appuyer ce sentiment. Les Grecs, qui furent, selon les apparences, une colonie des Egyptiens & des Phéniciens, changerent insensiblement le

langage de leurs peres; & la langue Grecque se forma peu à peu sur les débris de l'Egyptienne, que les Grecs oublierent totalement. Tous les différens idiomes des Perses, des Scythes, des Orientaux, ont beaucoup de rapport entre eux, & semblent découler de l'Hébreu, comme de leur source naturelle. On voit tous les jours de nouvelles langues se former, d'autres finir ou périr; & il se peut fort bien faire que la première différence qui s'est introduite dans le langage, soit arrivée naturellement comme celles que nous voyons arriver tous les jours.

La langue Française est un exemple authentique de la façon dont les langues naissent & meurent insensiblement. Il n'y a pas de doute que le François qu'on parle aujourd'hui, ne vienne de celui qu'on parloit il y a cinq cent ans. Si ceux qui vivoient dans tems là revenoient actuellement, ils entendraient aussi peu un Parisien de la rue S. Denis, que le Parisien les entendoit eux-mêmes.

Ce n'est pas dans le seul langage François que ce changement total arrive: il est commun à beaucoup d'autres. Quintilien assure que la langue qu'on parloit de son tems, étoit si différente de celle des premiers Romains, que les prêtres entendoient très-peu de choses aux hymnes que les premiers prêtres chantoient devant les dieux. (1)

[(1) Quintil. instit. orat. pag. 11.]

Loin qu'on puisse prouver démonstrativement que toutes les langues, ou du moins que les principales se formerent lors de la confusion de Babel, on ignore même quel langage l'on parloit alors.

[Pages d184 & d185]

Bien des gens s'écartent de l'opinion la plus commune, qui donne à l'Hébreu, la prééminence. Des peuples entiers réclament la préférence. Les Egyptiens, les Ethiopiens, les Chinois, les Grecs mêmes qui ignoroient leur origine, croyoient leur langue aussi ancienne qu'aucune autre. Un auteur Grec (1) assure avec beaucoup de confiance que les hommes, nés de la terre comme des herbes dans une prairie, & des grenouilles dans un étang, ayant été formés par conséquent dans plusieurs endroits du monde, il s'étoit fait plusieurs différentes sociétés, qui avoient inventé chacune leur langage.

[(1) Diodore de Sicile.]

Il faut être fou pour soutenir que des hommes se forment dans une nuit, comme des champignons au milieu d'un jardin; j'en conviens: mais l'incertitude où les Grecs étoient sur l'origine des hommes, & sur celle de la différence des langues, leur fit approuver une opinion aussi extravagante. (2)

[(2) C'étoit-là le sentiment des Grecs les plus polis, qui croyoient effectivement être nés dans le pays qu'ils habitoient, & y avoir été produits par la terre comme des insectes. Aussi prenoient-ils le fastueux titre d'*indigenae*. Voyez *l'art de parler du pere Lami*, liv. 1. chap. 15. Pag. 77.]

Un auteur (1), dont les ouvrages ont été imprimés à Venise, il y a longues années, a voulu renouveler à demi le sentiment des anciens Grecs. Véritablement il ne les a pas fait naître de la terre; ce système, eût paru un peu extraordinaire dans ce tems mais il a soutenu qu'Adam parloit Grec; & voici quel étoit son raisonnement.

[(1) Joan, Petrus Ericus.]

Je ne sçaurois t'en faire un précis plus juste que celui qu'en a donné un sçavant rhéteur François. *Les preuves d'Ericus, dit-il, sont, qu'aussitôt que le premier homme ouvrit les yeux, il admira la beauté des ouvrages de Dieu, & s'écria. O! ainsi il trouva l'Omega Grec. Ensuite l'Upsilon, lorsqu'après qu'Eve fut sortie de son côté il prononça uu. Il dit que le premier né d'Adam ayant pleuré en naissant, fit entendre éééé ; comme le second enfant qui avoit, dit l'auteur, la voix grêle, en criant prononça iiiii.*

[Note du copiste: Dans l'ordre, les caractères grecs suivants: omega, upsilon, epsilon et iota]

C'est par de semblables raisons qu'il prétend prouver que la langue Grecque, est aussi naturelle que certain chant à une certaine espèce d'oiseaux. (2).

[(2) L'art de parler du P. Lami, _liv. 1. chap. 15. Pag. 77.]

[Pages d186 & d187]

Est-il permis, mon cher Isaac, que des sçavans, ou du moins que des gens qui font profession de s'appliquer à l'étude, mettent au jour de pareilles extravagances? Je vais prouver, par le raisonnement de cet auteur, si j'en ai la fantaisie, que la langue des Lapons, ou celle des Caraïbes, est la plus ancienne. Je trouverai aisément dans les premières actions d'Adam de quoi lui faire articuler les sons les plus bizarres. Je voudrois bien que cet écrivain me dît qui lui a révélé, que, lorsqu'Adam vit les merveilles que Dieu avoit créées, il ne dit pas A plutôt qu'O. Cette première voyelle marque un étonnement plus fort que la dernière: elle se forme en ouvrant la bouche, & nous échappe ordinairement lorsque nous restons dans l'admiration; au lieu qu'O est un son moins propre à exprimer notre surprise. Je ris, mon cher Isaac, en réfutant de pareilles fadaïses. Il me semble que je vois monsieur Jourdain prendre sa première leçon de grammaire, & s'écrier stupidement: *Ah! les belles choses! les belles choses. (1)*

[(1) Bourgeois Gentilhomme, *Comédie* de Molière.]

Quelque ridicule que soit la supposition qu'Adam dit O en voyant les merveilles de Dieu, elle l'est cependant beaucoup moins que celle qui fonde l'*i* des Grecs sur la voix grêlé de son second enfant. C'est en vérité abuser de la licence qu'ont pris quelques auteurs de se moquer du public, que de faire imprimer de pareilles folies, & de les débiter d'un ton dogmatique. Elles ne sont tout au plus souffrables que dans Rabelais. Ne vaut-il pas mieux avouer naturellement, qu'on ignore une chose,

que de vouloir persuader qu'on la connoît, & d'employer pour le prouver d'aussi pitoyables raisons?

Je crois, mon cher Isaac, que lorsqu'on veut raisonner sensément, il faut avouer de bonne foi, qu'on ignore quelle est la langue que parla Adam, & qu'il y a cependant plus d'apparence que ce fut l'Hébraïque qu'aucune autre. Qu'importe, au reste qu'on sçache si la confusion de Babel s'étendit seulement sur les esprits & si c'est ainsi qu'il faut interpréter ce qu'on dit de l'origine des langues? Il nous suffit de sçavoir, pour notre éclaircissement, qu'avant la dispersion des nations il n'y avoit qu'une seule langue, & que toutes les autres se sont formées dans les suites.

[Pages d188 & d189]

Car quant à l'opinion de Diodore de Sicile, & de quelques philosophes d'aujourd'hui, qui prétendent que les hommes nés de la terre ont formé divers langages au commencement qu'ils existèrent, selon qu'il s'est fait des sociétés différentes entr'eux, c'est une erreur absurde qui découle de leurs principes abominables. Il est probable que si les hommes n'avoient pû s'entendre absolument dès qu'ils furent créés, loin de rester ensemble, & de chercher à se réunir & à former des sociétés, ils eussent erré dans les bois comme les animaux, & n'eussent jamais cherché à attacher d'un commun accord certaines idées à certains sons.

Quoiqu'en disent les athées, c'est dans la divinité qu'il faut chercher l'origine du premier langage qu'ont parlé les hommes. C'est elle qui l'apprit à Adam ou du moins qui le *lui infusa avec toutes les autres connoissances qu'elle lui donna*: quoique je ne veuille pourtant pas soutenir, que notre premier pere eût reçu de Dieu la science universelle. Je pense que la Divinité se contenta de lui accorder toutes les connoissances dont il avoit besoin pour se conduire sagement.

Si l'Etre suprême n'étoit point la source d'où découle la première langue que les hommes ont parlé, je demande comment les hommes, formés comme des fleurs qui naissent dans une prairie, purent se communiquer leurs idées, s'assembler, convenir entr'eux de tant & tant de choses qui sont nécessaires à la formation d'une langue, dont aucun d'eux n'avoit aucune idée? N'est-il pas probable qu'ils eussent plutôt cherché à contenter leurs appétits dérégés, qu'à former cette surprenante académie que les athées composent de gens qui ne connoissent aucun son qui pût leur servir à communiquer leurs idées? *Dieu*, dit un des plus illustres & des plus raisonnables philosophes (1), *ayant fait l'homme pour être une créature sociable, non-seulement lui a inspiré le desir, & l'a mis dans la nécessité de vivre avec ceux de son espèce, mais de plus lui a donné la faculté de parler, pour que ce fût le grand instrument & le lien commun de cette société. C'est pourquoi l'homme a naturellement ses organes façonnés de telle manière, qu'ils sont propres à former des sons articulés, que nous appellons des mots. Mais cela ne suffisoit pas pour faire le langage: car on peut dresser les perroquets & plusieurs autres oiseaux, à former des sons articulés & assez distincts: & cependant ces animaux ne sont nullement capables de langage. Il étoit donc*

nécessaire, qu'outre les sons articulés, l'homme fût capable de se servir de ces sons comme des signes de conceptions intérieures, & de les établir comme autant de marques des idées que nous avons dans l'esprit, afin que par-là elles pussent être manifestées aux autres, & qu'ainsi les hommes pussent s'entre-communiquer les pensées qu'ils ont dans l'esprit.

[(1) Locke, Essai Philosoph. sur l'entendement humain. liv. 3. chap. 1. page222.]

[Pages d190 & d191]

Voilà, mon cher Isaac, à quoi nous devons nous en tenir. La raison, la lumière naturelle, nous font connoître la justesse de ce raisonnement: & quelque chose qu'on lui oppose, je crois qu'on ne sçauroit l'ébranler. Cependant comme il n'est point d'opinion, quelque claire qu'elle paroisse, qui ne puisse avoir des difficultés qui échappent à ceux qui lui donnent leur consentement avec une confiance qui empêchent qu'on ne sente la force des objections, je te serai obligé, mon cher Isaac, de me dire ton sentiment. Je me croirai plus fondé dans mon opinion, lorsque je sçaurai qu'elle a ton approbation. Et si tu juges que je ne pense pas juste, je tâcherai de me défaire de mes préjugés & de goûter tes raisons. Personne n'a plus que toi le talent de persuader. C'est un don qui n'est accordé qu'à peu de gens. Beaucoup de personnes embarrassent leurs adversaires, sans toucher leur esprit, & leur faire changer d'opinion. Un régent de collège, armé du syllogisme & de l'enthymême, pousse son ennemi à toute outrance: il se sert du privilège d'abuser les mots, pour embrouiller la raison; & d'argument en argument, raisonnant toujours dans les règles, il vient à bout d'établir la chose la plus absurde, sans pourtant convaincre ceux avec lesquels il dispute. L'esprit se révolte contre des raisons dont il sent le faux, quoiqu'il ne puisse le développer. Cette argumentation dont les docteurs nazaréens font un si grand cas, est beaucoup plus propre à gêner l'entendement, qu'à l'aider & perfectionner. Aussi voit-on qu'il y a quantité de gens qui raisonnent d'une manière beaucoup plus nette & plus précise, que certains régens de philosophie, quoiqu'ils n'ayent point étudié.

[Pages d192 & d193]

Ce n'est pas à l'ignorance de la logique, qu'il faut attribuer le défaut qu'on remarque dans la plûpart des raisonnemens des hommes: c'est au manque & au défaut de leurs idées: c'est à la fausseté & à l'obscurité de ces mêmes idées, c'est aux mauvais principes dont ils sont imbus, & aux préjugés dont ils sont pétris. Ils raisonnent plus ou moins sensément, selon qu'ils sont plus ou moins atteints de ces défauts.

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis content & heureux, & donne-moi de tes nouvelles.

D'Amsterdam, ce...

LETTRE CIX.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

Je vais te parler, mon cher Monceca, du comble des horreurs & te faire un portrait de cette barbare inquisition, nourrie & désaltérée du sang de nos frères, & de celui de plusieurs infortunés nazaréens qui ont eu le malheur d'avoir quelques moines pour ennemis. Ne crois pas que la haine & le dépit me fassent donner des couleurs trop noires à certaines choses. Je ne te dirai que ce que j'ai appris de plusieurs François, Allemands & Anglois, qui ont été les témoins des sanglantes exécutions ordonnées par ce sénat monacal, dirigé par les furies, conduit par l'avarice & soutenu par la superstition.

Lorsqu'on fait un *auto da fé*, c'est-à-dire, un arrêt en matière de foi ordonné par l'inquisition, on élève un grand échaffaud dans la place *Mayor*. Tout le monde y loue des balcons & des fenêtres, & vient voir ce terrible spectacle comme une fête solennelle. La cour y est présente, le roi, la reine, les dames, les ambassadeurs, &c.

La chaire de l'inquisiteur est une espèce de tribunal plus exhausé que celui du roi. Vis-à-vis de ce trône on élève un autel, sur lequel les nazaréens offrent à la divinité le sang des malheureux qu'ils vont priver de la vie. Au milieu de leurs cérémonies, ils interrompent leurs prières. Le grand inquisiteur descend de son amphithéâtre, pontificalement habillé; & après avoir salué l'autel élevé à l'avarice & à la cruauté, il monte sur le trône du roi, suivi de quelques officiers de l'inquisition.

[Pages d194 & d195]

Ce prince se tient alors debout, ayant à ses côtés le connétable de Castille, qui tient l'épée royale élevée: & il jure d'observer le serment dont un conseiller du conseil royal fait la lecture: serment qui l'oblige à autoriser toutes les actions de l'inquisition.

Cela fait, on amène les malheureux condamnés au supplice, & on les promène tout au tour de la place publique. Ceux qui ne sont pas jugés à mort, & qui ne sont destinés qu'à de cruelles prisons, portent un *saubenito*, c'est-à-dire, un grand scapulaire de toile jaune, chargé d'une croix de saint André peinte en rouge. Ceux qui sont assez infortunés pour être brûlés, sont vêtus avec des robes longues de couleur grise, remplies de flammes peintes. Et ceux qui ne veulent pas se faire nazaréens, portent des effigies & des portraits de diables: ils ont aussi une espèce de scapulaire, sur lequel est écrit *fuego rivuelto*, c'est-à-dire, *feu renversé*.

Les grands d'Espagne, & les premiers seigneurs Espagnols tiennent lieu d'archers dans ces affreuses cérémonies. Ils conduisent les prétendus criminels qu'on doit brûler, & ils le menent au supplice garrotés avec de grosses cordes. Ainsi la superstition & la bigotterie font de ces fiers *dons Diegues*, *dons Sanches*, *dons Pedres* & *dons Garcies*, non-seulement des valets de bourreaux, mais même des esclaves de moines.

Pour augmenter le supplice de ces infortunés, destinés à être la proie des flammes, une troupe de religieux ignorans & cruels crient avec véhémence à leurs oreilles, & mêlent les injures les plus atroces à leurs argumens insensés. Enfin, on les précipite dans le feu qu'on a allumé. C'est dans cette occasion, mon cher Monceca, que paroît la confiance de notre nation. Il y a plusieurs juifs fidèles, descendans des anciens Israélites, qui se jettent eux-mêmes dans les flammes: d'autres font brûler leurs pieds & leurs mains avant de se lancer dans le bûcher; & conservant autant de sang froid que Mutius Scevola, cet illustre Romain, qui laissa consumer sa main dans un brasier, ils louent le Dieu d'Israël, & chantent ses louanges au milieu d'un si terrible supplice.

Les barbares Espagnols ne sont point émus de tant de cruautés: ni l'âge, ni le sexe, rien ne peut les toucher. Voici ce que rapporte un auteur nazaréen, & qui ne doit pas leur être suspect.

[Pages d196 & d197]

Parmi les juifs qu'on brûla, il y avoit une jeune fille qui ne paroissoit pas avoir dix-sept ans; laquelle étant du côté de la reine, s'adressoit à elle pour obtenir sa grace. Elle étoit d'une beauté merveilleuse. «Grande reine, lui disoit-elle, votre présence royale n'apportera-t-elle point quelque changement à mon malheur? Considérez ma jeunesse, & qu'il s'agit d'une religion que j'ai sucée avec le lait de ma mere». La reine détournoit ses yeux & témoignoit en avoir grande pitié. Cependant elle n'osa jamais parler de la sauver. (1)

[(1) Mémoires de la cour d'Espagne, par madame d'Aunoy, 2. Partie, page 66.]

Quel est donc, mon cher Monceca. l'enchantement qui a pu aveugler les hommes jusqu'au point de les rendre esclaves de pareilles cruautés? Une nation peut-elle être assez prévenue, assez livrée à ses préjugés, pour ne pas faire usage de la raison, & ne pas abolir des exécutions aussi contraires à la loi naturelle? Les moines nazaréens sont des magiciens bien pernecieux, puisqu'ils renversent l'entendement humain, & colorent ainsi du titre de vertus les forfaits les plus noirs. Considère, mon cher Monceca, quel est l'énorme pouvoir qu'ils ont en Espagne. Une reine n'ose demander la grace d'une jeune fille de quinze ans, qui n'a fait d'autre crime que de croire la religion qu'on lui a inspirée dès son enfance! L'autorité du trône n'ose se mettre en compromis avec la puissance monacale; & elle craint de succomber sous les attaques de ce monde soutenu par la superstition.

Ce qu'il y de plus affreux dans ces sanglantes tragédies, ce sont les indulgence que les pontifes Romains y ont attachées. Ceux qui conduisent au feu les malheureux qui y sont condamnés, & qui les jettent dans les flammes, gagnent cent ans d'indulgence: & ceux qui se contentent de les voir exécuter, en obtiennent cinquante. Juste ciel! quelle horreur & quelle abomination, mon cher Monceca! Les forfaits les plus crians & les plus détestables deviennent un moyen salutaire pour parvenir à la divinité! L'avarice, la cruauté, la fureur & la rage, sont les vertus du

nazaréisme Espagnol! Et les nazaréens, qui en France & en Allemagne font gloire d'abhorrer le sang, ont dans les pays d'inquisition, des confrères qui consacrent le meurtre sous prétexte de religion, & qui font de leurs cruautés un article essentiel de leur foi!

[Pages d198 & d199]

Le lendemain qu'on a brûlé ces malheureux, on fait une espèce de fête galante. Tous les moines vont en procession, & se rendent à la principale église. On porte comme des trophées obtenus sur les ennemis, les portraits des condamnés, avec ces mots: *Morreo quemado por hereje relapso*; & l'on écrit sous ceux qui ont persisté à se dire innocens: *Por hereje convicto negativo*. Et sous ceux qui ont persisté dans leur croyance: *Por hereje contumas*.

La fureur monacale n'est point encore contente de cette espèce de triomphe, elle va jusqu'au point d'insulter les mânes de ceux qui sont morts depuis plusieurs années. On porte dans certaines cassettes, qu'on appelle *carochas*, les ossemens des gens qu'on a déterrés, & auxquels on a fait le procès après leur mort. Ainsi, la sépulture & la mort ne peuvent garantir de la haine des moines: ils poursuivent leurs ennemis au-delà du trépas. Ce n'est pas seulement en Espagne où l'on a vû exercer de pareils sacrilèges: dans plusieurs autres pays, on s'est porté à de pareils excès; & l'on y a violé les tombeaux, sous prétexte de religion.

Si l'on ne le voyoit, on croiroit avec peine l'immense pouvoir que les moines se sont acquis dans les pays d'inquisition. La raison se révolte, dès qu'on veut nous persuader qu'il y a eu des hommes assez fous & assez imbéciles pour se soumettre au despotisme monacal, se départir de leurs droits naturels & civils, & dépouiller les tribunaux ordinaires de leur juridiction légitime, afin d'en revêtir de nouveaux, composés de l'excrément des humains.

La politique la plus rusée fut le fondement du pouvoir que se sont acquis les moines. Le faux zèle d'exterminer notre nation, & certains nazaréens qu'on traitoit d'hérétiques, servit de prétexte. D'abord l'inquisition ne fut établie que pour connoître d'un seul cas. Mais, les peuples imbécilles ne virent pas que ce seul cas entraînoit après lui tous les autres. Car, quelles actions bonnes ou mauvaises ne ramène-t-on pas à la religion? Le judaïsme, l'hérésie, l'observance de tous les préceptes de la loi nazaréenne, les juremens, les crimes contre le culte divin, la bigamie, la sodomie, le vol des églises, les insultes faites aux prêtres & aux moines, les sortilèges, & enfin tant d'autres choses qui sont enchaînées avec la croyance nazaréenne.

[Pages d200 & d201]

Les peuples étonnés, reconnurent trop tard le pouvoir exorbitant qu'ils avoient donné aux moines. Ils n'eurent ni la force, ni le courage de le leur ôter; ils baisèrent les fers dont ils s'étoient chargés eux-mêmes; & ils devinrent les premiers instrumens de la tyrannie sous laquelle ils gémissaient. Enfin, les souverains pontifes, aidés de bulles, & de ces mêmes moines dont ils vouloient favoriser

l'autorité pour affermir la leur, vinrent à bout de persuader au peuple, que le maintien du pouvoir des ecclésiastiques étoit une chose nécessaire à la religion. Les superstitieux Espagnols, les ignorans Portugais, & les politiques Italiens, non-seulement consacèrent entièrement chez eux le tribunal inique de l'inquisition, mais même le voulurent établir chez leurs voisins. Ceux-ci avoient trop de connoissance de cette infernale justice, pour vouloir s'y soumettre. L'Espagne perdit une partie des Pays-Bas, pour avoir voulu les assujettir à l'inquisition: & la France, assez prudente alors, pour ne pas laisser donner atteinte à ses privilèges, résista vigoureusement à toutes les attaques des souverains pontifes.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)